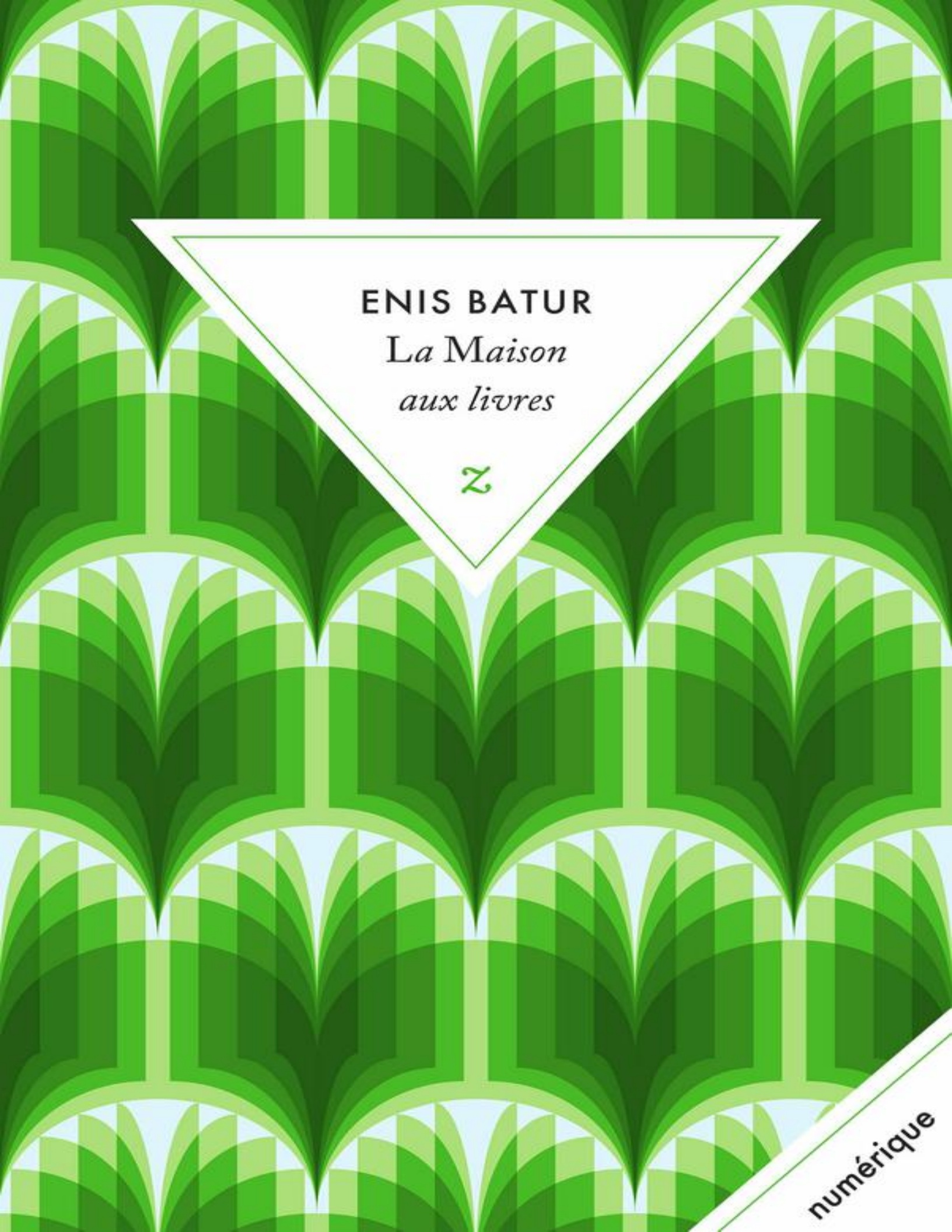




ENIS BATUR

*La Maison
aux livres*



numérique

PRÉSENTATION DE LA MAISON AUX LIVRES

À son retour de voyage, un écrivain renommé se voit proposer un bien étrange héritage : sur les hauteurs verdoyantes de Dragos, quartier d'Istanbul qui surplombe le Bosphore, l'attend la Maison aux livres, bibliothèque de plus de trente mille ouvrages, rassemblés dans un écrin de verre au cœur d'un vaste domaine arboré. À l'écart, un petit cabanon invite à la lecture et à la contemplation.

Énigmatique, la bibliothèque vire bientôt à l'obsession. Le classement ingénieux des luxuriants rayonnages, les innombrables notes manuscrites semblent autant d'indices pour percer le mystère : mais qui est l'architecte génial de ce fabuleux trésor ?

Ode à la lecture, dans la lignée d'Alberto Manguel, de Jorge Luis Borges ou d'Umberto Eco, *La Maison aux livres* est une merveille qui ravira tous les amoureux des livres.

Pour en savoir plus sur **Enis Batur** ou *La Maison aux livres*, n'hésitez pas à vous rendre sur notre site **www.zulma.fr**.

OceanofPDF.com

PRÉSENTATION DE L'AUTEUR

Figure majeure de la littérature turque, Enis Batur est poète, essayiste et romancier. Éditeur pour la maison d'édition Yapı Kredi Yayınları (YKY), il y a accueilli les principaux auteurs turcs du XX^e siècle et près de deux mille ouvrages et romans étrangers, de Joyce à Derrida, en passant par Musil et Barthes. Traduite en anglais, italien, allemand, arabe, persan, roumain ou corse, l'œuvre d'Enis Batur est aussi disponible en français (Fata Morgana, Actes Sud, Galaade, Bleu autour).

Ode à ses thèmes fétiches – la bibliothèque et le labyrinthe – *La Maison aux livres* est le nouveau roman de ce lecteur boulimique et bibliomane averti

Bibliomane averti et collectionneur chevronné, Enis Batur est éditeur et écrivain. Sa passion pour les bibliothèques – et les labyrinthes – est irrésistible.

Pour en savoir plus sur **Enis Batur** ou *La Maison aux livres*, n'hésitez pas à vous rendre sur notre site **www.zulma.fr**.

OceanofPDF.com

PRÉSENTATION DES ÉDITIONS ZULMA

Être éditeur, c'est avant tout accueillir des auteurs inspirés et sans concessions – avec une porte grand ouverte sur les littératures vivantes du monde entier. Au rythme de douze nouveautés par an, Zulma s'impose le seul critère valable : être amoureux du texte qu'il faudra défendre. Car il s'agit de s'émouvoir, comprendre, s'interroger – bref, se passionner, toujours.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma ou être régulièrement informé de nos parutions, n'hésitez pas à nous écrire ou à consulter notre site.

www.zulma.fr

Z

OceanofPDF.com

COPYRIGHT

La couverture de *La Maison aux livres*
d'Enis Batur
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Kitap Evi

© Enis Batur.

© Zulma, 2022, pour la traduction française.

ISBN : 979-10-387-0150-2

Ce livre numérique, destiné à un usage personnel, est pourvu d'un tatouage numérique. Il ne peut être diffusé, reproduit ou dupliqué d'aucune manière que ce soit, à l'exception d'extraits à destination d'articles ou de comptes rendus.

Le format ePub a été préparé par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

OceanofPDF.com

ENIS BATUR

LA MAISON AUX LIVRES

Roman traduit du turc par François-Michel Durazzo

ÉDITIONS ZULMA

OceanofPDF.com

I

OceanofPDF.com

Pour notre repas d'adieu, le Centre culturel avait réservé un restaurant au cœur du bazar de Sarajevo. À midi, quand les derniers participants sont arrivés par minibus depuis notre hôtel situé un peu à l'extérieur de la ville, nous n'étions pas encore passés à table. J'ai choisi une chaise dans un angle et, affichant la mine la plus revêche possible, j'ai mangé succinctement, parlé peu, préférant descendre à moi seul une bouteille de vin du pays, j'ai avalé en attendant l'heure du café deux Xanax avec un verre d'eau et déclaré à l'écrivain espagnol qui me regardait avec des yeux ronds, comme s'il espérait une explication : « Préparatifs pour le vol ! » J'imagine qu'il n'y a rien compris, car, si de mon côté je n'arrive pas à concevoir que les gens n'aient pas peur de monter dans un avion, comment pourraient-ils, en dépit de leur a priori sur moi, m'attribuer cette peur. Pourtant, cette phobie est si tenace que, non contente d'ignorer toute logique, elle sait trouver le moyen de me faire souffrir toujours plus. Dès l'arrivée à l'aéroport et le passage à la douane, le malin plaisir qu'ont les hommes d'annoncer de mauvaises nouvelles m'est tombé dessus. On nous annonçait un retard indéfini. On ne savait pas clairement ce qui s'était produit, ni combien de temps le départ serait retardé. Par chance, il y avait un bar qui selon toute apparence venait d'ouvrir au bout du petit hall de ce terminal et, perché sur un tabouret, fumant cigarette sur cigarette et buvant du whisky sec, je suis parvenu à me maintenir dans un état cotonneux.

Lorsque avant d'atteindre le bout de la piste l'avion ralentit, je trouve vraiment étrange que toute trace de peur ait disparu. Si je me dis qu'elle aurait dû me laisser une impression plus durable, ce n'est pas qu'elle me manque, bien sûr ! Je m'étonne simplement qu'une aussi grosse frayeur puisse être si volatile, oubliant évidemment que la logique n'a pas sa place dans cette affaire. À cet instant, en regardant ma montre, j'ai vu que je pouvais faire un saut au bureau. C'est mon habitude chaque fois que je rentre de voyage, ne serait-ce que pour une heure. Je passe en revue ce qui s'est accumulé en mon absence,

afin de prendre la mesure du déluge sous lequel vont se noyer mes prochaines journées.

Naturellement, j'avais la tête comme une marmite. J'avais beau libérer de l'adrénaline pour tenter de me rasséréner, je savais que, cette nuit-là, une telle concentration chimique ferait de mon sommeil un enfer. Mon assistante, un sourire ironique aux lèvres, s'est avancée vers mon bureau pour me lire une liste interminable de noms comme si elle les alignait l'un après l'autre contre un mur. Je les accompagnais pour beaucoup d'un geste qui voulait dire « Passons ! », pour quelques-uns « Que veut-il ? », et un ou deux d'une lueur dans les yeux. En toute fin s'est présenté un cas qui avait échappé à ce classement :

— Il y a aussi un avocat qui a appelé, un certain Reza bey qu'apparemment vous ne connaissez pas. Il demande un rendez-vous pour une affaire de succession très importante et très urgente.

— De succession ? ai-je répété ébahi, avant de lâcher en guise de plaisanterie : Quelqu'un m'aurait-il laissé sa fortune ?

Le lendemain étant un vendredi, j'avais de toute façon le week-end pour récupérer.

— Si lundi en fin d'après-midi convient à cet avocat, faisons comme ça. Pour les autres, nous verrons demain, ai-je conclu.

Cette nuit-là, j'ai eu du mal à m'endormir. Médicament, alcool, un système nerveux tendu puis relâché comme un arc, un tel cocktail brise net le cours naturel des choses. À un moment, réveillé la gorge sèche, je me suis rendu dans l'obscurité à la cuisine pour boire un grand verre d'eau fraîche avant de me remettre au lit, quand soudain un passage du film que je venais de voir en rêve a émergé des replis de ma mémoire : avant cet « entracte », je me trouvais dans une énorme boîte en acier dont l'intérieur était tapissé d'une épaisse couche d'éponge. Sous une chaleur intolérable, ballotté dans tous les sens, accablé par une odeur de brûlé de plus en plus lourde, j'ai succombé à l'épuisement sans connaître la suite pour le matin me réveiller avec la même migraine.

OceanofPDF.com

Après un voyage, c'était toujours comme ça au travail. Réunions et entretiens se sont enchaînés toute la journée et le début de la semaine suivante n'a pas été différent. À 17 h 30, quand Reza bey est entré dans mon bureau, je me suis levé de mon siège pour lui serrer la main et lui ai aussitôt demandé :

— Vous boirez bien quelque chose ?

— Je prendrai un verre d'eau, monsieur, répondit-il. J'ai du diabète. Je suis sensible à tout ce que je mange ou bois. J'ai appris à vivre prudemment.

Rien dans les vêtements de Reza bey ni dans sa façon de se comporter ne m'a semblé étrange. Il s'agissait manifestement d'un homme à l'ancienne, sérieux dans son travail, quelqu'un de droit et de sûr. Cependant, le jugement d'un médiocre observateur tel que moi, dont chacun sait qu'il se trompe sur ses premières impressions, ne saurait être fiable. Sans plus tarder j'ai pris la parole :

— Pardonnez-moi si je vais droit au but. Quand vous m'avez appelé, j'étais à un festival à l'étranger, et ce n'est qu'à mon retour que mon assistante m'a informé. Alors, cher ami, quelle est donc cette affaire d'héritage si urgente et si importante ?

— Mon client, voyez-vous, est décédé il y a deux semaines. Cela faisait près de quatre mois qu'il était hospitalisé. Notre cabinet s'occupe depuis des années de toutes ses affaires et, aussi bien sur le plan légal que comptable, Monsieur –

Dieu ait son âme ! – nous a fait confiance. Finalement, nous avons mis la dernière main à son testament il y a plus d'un mois et demi, dans sa chambre d'hôpital, avant d'y faire venir le notaire du district n° 14 qui a pu formaliser ses dernières dispositions. Voilà pourquoi je me suis permis de vous importuner.

— Mais je vous en prie. Cependant, avant tout, pourrions-nous éclaircir un ou deux points qui piquent ma curiosité : d'abord, qui était celui que vous appelez Monsieur ? Comment pourrions-nous nous connaître ?

— Comprenez-le : je suis moi-même dans une situation délicate, car il n'est pas en mon pouvoir de vous donner des explications plus satisfaisantes, je ne

peux pas vous dire qui était Monsieur, par exemple.

— C'est invraisemblable ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pourquoi ne pourriez-vous pas me le dire ?

— C'est en ces termes que le testament a été rédigé, monsieur. Pas plus qu'un autre, je ne peux enfreindre les clauses stipulées. Nous devons respecter le testament.

— Écoutez ! Ce n'est pas tous les jours que ce genre d'affaire me tombe dessus, vous êtes peut-être mandaté pour agir ainsi, mais légalement vous ne pouvez pas me contraindre, j'imagine ! Il n'existe pas de loi de ce genre, n'est-ce pas ? Pourquoi serais-je lié par la volonté de quelqu'un que je ne connaissais pas, quelqu'un dont j'ignore jusqu'à l'identité ?

— Évidemment, monsieur, vous avez le droit de refuser l'héritage. Personne ne peut vous forcer à faire le contraire. Cependant, les conditions dans lesquelles nous nous trouvons nous-mêmes sont différentes : un cabinet d'avocats ne peut pas se dérober, nous sommes obligés de nous conformer strictement aux volontés de notre client.

— Je vous demande pardon, mais qu'est-ce que Monsieur m'a laissé exactement ?

— Une bibliothèque, monsieur.

— Une bibliothèque ? Non, par pitié, pas ça ! Je n'arrive déjà plus à gérer ma propre bibliothèque à la maison, je pourrais tout au plus placer ces livres dans celle d'une institution.

— Cette situation me met vraiment très mal à l'aise, monsieur. D'abord, selon le testament, vous ne pourrez pas, de votre vivant, transférer la responsabilité de la bibliothèque qu'on vous lègue. Bien sûr, comme je viens de le dire, vous vous réservez le droit de refuser cet héritage. Ensuite, si j'ai bien dit une bibliothèque, le problème ici, ce ne sont pas les livres en eux-mêmes. Mon client parlait de la « Maison aux livres », telle qu'elle est textuellement mentionnée dans son testament.

— Qu'entendez-vous par là ? Serait-ce une sorte de boutique de libraire, de quoi s'agit-il exactement ? J'ai du mal à saisir.

— Non, monsieur, il ne s'agit pas d'une boutique. Mon client vous a légué un bâtiment, sur les hauteurs de Dragos, au milieu d'un bois d'un hectare et demi, où sont exclusivement entreposés des livres. Par ailleurs, le lieu dispose de communs à l'entrée du bois, où logent un gardien et son épouse.

— Que dites-vous ?

— Mon client a pris toutes les dispositions pour que cela ne représente en aucun cas une charge pour vous. Pour assurer en toute circonstance l'entretien du terrain et des bâtiments, le paiement des impôts, des dépenses de la famille du gardien, on a programmé des versements réguliers dont, juridiquement, notre bureau a la charge. Vous ne serez donc jamais soumis à la moindre obligation.

— Je vous demande pardon, mais en ce moment j'ai l'impression d'être piégé par une caméra cachée, et je ne suis pas en état de réfléchir sereinement, j'ai besoin de considérer tout cela, à tête reposée.

— Vous avez raison, monsieur, je comprends votre surprise. Moi, si j'étais à votre place, je ne saurais dire à quel point j'aurais été déboussolé.

— N'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. Mais si je peux me permettre un modeste conseil, avant de nous communiquer votre décision, vous devriez vraiment vous rendre à Dragos.

— Pour le moment, je ne peux pas savoir à l'avance ce que je vais vous dire ni faire. Franchement, vous me prenez au dépourvu. Pour un peu, j'aurais l'impression d'être tombé dans une sorte de traquenard.

Je me suis tu un instant avant de reprendre :

— Combien y a-t-il de livres dans la Maison aux livres en question ?

— Monsieur, mon client a créé cette Maison aux livres l'année dernière. Je crois qu'il a conçu ce projet quand sa maladie s'est déclarée, et c'est en février de l'année dernière que les opérations de déménagement ont commencé.

Auparavant, les livres se trouvaient à Beylerbeyi. Là, dans l'immédiat, je ne saurais vous donner leur nombre exact, je ne m'en souviens pas, mais il y avait là-bas une centaine de milliers d'ouvrages. Trente-quatre mille d'entre eux ont été transférés à Dragos, et c'est mon client lui-même qui a préparé les lots. Le moment venu, j'espère que nous vous livrerons les carnets où tout est consigné, monsieur.

J'en ai déduit qu'il avait fait don du reste à diverses bibliothèques. Dans l'espoir de tirer quelques informations de plus à Reza bey, j'ai essayé de détourner sa vigilance, en vain. De toute évidence, il tenait son secret bien gardé, et c'était probablement son aptitude à cette tâche qui l'avait désigné. N'aimant pas forcer quelqu'un, dont la bouche semble scellée, à aller au-delà de ce qui peut se dire, j'ai conclu impuissant :

— D'accord, Reza bey, donnez-moi quelques jours, je vais réfléchir. Je vais sans doute aussi aller à Dragos.

L'avocat, qui m'avait laissé sa carte dès qu'il s'était assis, m'a demandé la permission de prendre congé :

— Appelez-moi quand vous voulez, a-t-il dit en se levant, nous pouvons même y aller ensemble, si vous voulez.

J'ai voulu le raccompagner jusqu'à la porte de l'ascenseur, mais Reza bey, qui faisait partie d'une espèce en voie d'extinction, m'a presque supplié de n'en rien faire :

— Je connais le chemin, monsieur !

Désemparé, j'ai erré un moment au milieu des bureaux qui se vidaient, lorsqu'à la fin de leur service les employés ramassent leurs affaires et sortent prendre leur autobus ; même si plus d'un, vivant tout près, préfère rester travailler dans un environnement silencieux, ce jour-là il n'y avait plus âme qui vive, peut-être à cause de l'air printanier. Je suis retourné dans mon bureau, j'ai allumé la je ne sais combienième cigarette de la journée et envoyé la fumée dans le vide. Il y a des décisions qu'on prend soi-même après avoir mûrement réfléchi. D'autres semblent avoir été préparées, soumises et prises à votre place par une autorité inconnue. À ce moment-là, j'ai compris que la meilleure solution était de ne parler à personne de ce qui m'était arrivé. Chacun voudrait donner son avis, mon entourage se partagerait entre ceux qui me poussaient dans un sens et ceux qui me tiraient dans l'autre, avant que ça ne parte dans toutes les directions, c'était certain. Ce Monsieur a dû sentir ce qui se passait en moi, car j'aurais juré distinguer un sourire au milieu du visage fantomatique que la fumée dessinait dans l'air. Pour autant, je n'avais guère l'intention de sombrer dans le mysticisme. Ce qui en quelque sorte cherchait à s'imposer à moi, c'était peut-être une vérité ou un principe que je n'arrivais pas encore à formuler. Il m'aurait d'abord fallu, entre autres choses, prendre le temps d'assimiler ceci : quand on parle, il n'y a pas de retour en arrière, ce qui n'est pas le cas si l'on se tait. Ensuite, il ne tient qu'à soi d'ouvrir la porte secrète lorsqu'on le souhaite, ou de la forcer si elle résiste.

Quiconque me connaît sait que ma vie tourne depuis vingt ans autour d'une compagne, une famille, quelques proches, des intimes, un bon nombre d'amis, une quantité considérable de relations. J'ai aussi des lecteurs dont pour la plupart je n'ai jamais vu le visage, dont je ne saurais même deviner le nom, des

lecteurs qui ne me connaissent que par mes écrits. Lorsqu'à sa table de travail on essaie de construire un univers, que toute la vie tourne avec acharnement autour de cette occupation – car depuis trente ans que fais-je d'autre, avec ou sans succès ? – on vit comme une moule, qui s'ouvre à l'occasion, se referme sur elle-même, puis s'ouvre de nouveau pour offrir une masse compacte dont la couleur restera incertaine jusqu'au bout, pour qu'elle prenne forme, se concentre, parvienne peu à peu à son éclosion, dans une construction progressive qui s'accompagne de toutes sortes de mystères, grands et petits, d'atomes ou de cellules.

À son achèvement – car il faut bien qu'il s'achève – voici comment, s'il atteint la complétude désirée, le texte apparaît devant son lecteur : je couche ma vérité toute droite sur le papier, en l'arrangeant un peu pour l'embellir. Est-ce que tout cela sort de ma tête, est-ce que c'est moi qui fais le *récit*, nul n'en sera certain. Un écrivain peut-il vraiment cacher à sa compagne, à ses intimes, voire au monde du livre où presque tout le monde le connaît, quelque chose susceptible de modifier sérieusement, ne serait-ce qu'un instant, le cours de sa vie, qu'il s'agisse d'un événement, d'une personne ou d'un fantôme ?

L'être le plus proche de moi comme le plus éloigné, en somme n'importe qui, aurait pu réfléchir, soupeser et décider à sa guise, mais ce soir-là, celui qui rentrait chez lui sans faire de bruit, c'était moi. Heureusement, je m'étais préparé en chemin, je n'aurais pas voulu que mon silence soit mal interprété, ni qu'un climat se crée qui m'influencerait. Aussi, désireux de cacher que j'avais l'impression de glisser au fond d'un puits sans fin, j'ai pris le parti de me plaindre dès mon arrivée à la maison d'un de ces désagréments auxquels n'échappe pas ma vie quotidienne. Pendant le dîner, j'ai fait attention à n'aborder aucun autre sujet, avant de me retirer un moment dans mon bureau, comme je le faisais chaque soir. J'espérais que le visage de Monsieur réapparaîtrait dans la fumée de ma cigarette, puis j'ai ri de moi-même. Pour me vider un peu l'esprit, j'ai allumé mon ordinateur et commencé à lire dans l'ordre l'avalanche d'e-mails qui s'étaient accumulés en mon absence.

Cependant, cet effort ne parvenait pas à faire taire la nouvelle horloge qui battait en moi. L'idée de téléphoner un instant à Reza bey, de m'enquérir de l'adresse à Dragos et de m'y rendre m'a traversé l'esprit toutes sirènes hurlantes. Soudain alerté, je me suis dit : Sous quel prétexte sortirais-je seul à une heure si tardive sans éveiller de soupçons ? La décision que j'avais prise, que je m'étais imposée, m'obligeait à agir sereinement, à régler mes mouvements avec intelligence. Mon seul espoir était de ne recourir à cette stratégie artificielle que provisoirement. En attendant je devais me contrôler.

Cette nuit-là, je suis redevenu prisonnier de la boîte en acier. Le matin ma compagne m'a dit qu'un moment j'avais déliré.

— On dirait bien que ton esprit n'est pas encore rentré de Sarajevo.

OceanofPDF.com

Le matin, je travaille à la maison. Durant des années, en phase de négociation, j'en ai fait la condition *sine qua non* de tous mes contrats. Les gens, en général, négocient le salaire, pour moi ce qui compte c'est le temps. J'ai toujours fait de mes conditions de travail une question d'équilibre. Autrement, je ne pourrais pas faire ce que je fais, ni empêcher mon malheur de se refléter dans ma vie professionnelle. Par ailleurs, si la plupart des gens sont productifs de façon « brute », moi je le suis de façon « nette ». On sait donc qu'en un après-midi, j'abats le travail d'une journée entière. Ma demande au préalable n'a donc jamais soulevé d'objection majeure.

Après le petit déjeuner, avant d'entrer dans mon bureau ma troisième tasse de café à la main, j'ai bien pris soin de mentionner une corvée dont je devais m'acquitter le jour même ou le lendemain. Je devais aller voir une bibliothèque qui pourrait se révéler utile aux archives de l'entreprise. Non, je ne pouvais pas déléguer l'affaire à quelqu'un d'autre. Oui, on pouvait y trouver des ouvrages importants. Non, parce qu'en voyant les livres les employés qui s'y connaissent perdent leur sang-froid et se mettent à remuer la queue. Il fallait donc évaluer la situation d'un œil et avec une détermination de manager. Oui, quelqu'un était mort. Non, je ne savais pas qui c'était, d'ailleurs cela ne me regardait pas. Oui, cette bibliothèque était si grande que je devrais y aller plusieurs fois. Non, je n'avais pas la flemme. Oui, la bibliophilie était un virus tenace.

J'ai posé la tasse entre le téléphone et moi. Un instant plus tard, j'éclatais de rire. M'imaginer Reza bey en train d'attendre impatiemment à l'autre bout du fil le premier pas d'une amoureuse était vraiment drôle. Qui pouvait dire l'importance du patrimoine – entreprises, biens fonciers, trésorerie – de Monsieur ? Les employés de Reza bey qui géraient toutes sortes d'opérations – immobilier, comptes bancaires, obligations, actions, impôts – voyaient probablement dans cette fameuse Maison aux livres un boulet insolite. Ils ne souhaitaient qu'une chose : que j'accepte cet héritage afin de leur éviter des migraines. Je me demandais quelle alternative Monsieur avait imaginée en cas

de refus. Si j'appelais Reza bey, il me répondrait très probablement : « Je ne peux pas vous le dire, monsieur », non sans m'infliger une leçon sur le caractère sacré du secret professionnel dû au client. Pourquoi devrais-je m'en soucier ?

À l'autre bout du fil, la voix très assurée d'une femme chevronnée – standardiste ou secrétaire, je ne saurais le dire – m'a répondu comme si, pour moi aussi, ce détail était d'une importance cruciale :

— Reza bey se trouve au palais de justice n° 2. Je dirai que vous avez appelé, si vous me donnez votre nom... . Je vais essayer de le joindre, reprit-elle après l'avoir noté. Il vous appellera de son portable dès que possible.

Je me suis rendu compte qu'en attendant je n'avais rien sur mon bureau pour retenir mon attention. Je n'aime pas rester en carafe, je suis fait comme ça, c'est chez moi un trait de caractère irrépressible. Heureusement, je n'ai pas eu à attendre longtemps. Bien sûr, vers 16 heures me convenait parfaitement. Valait-il mieux que nous nous retrouvions à l'entrée de Dragos, ou ailleurs si je préférais ? Il m'a proposé un lieu que, selon lui, je n'aurais aucun mal à trouver et me l'a décrit en détail.

Je me suis levé en raccrochant le téléphone.

Dragos est-il vraiment un quartier d'Istanbul digne de ce nom ? Si vous voulez mon avis, cela ne fait pas de doute. Une fois, nous avons loué une maison d'été sur l'île d'Heybeli. Du balcon de derrière, on voyait juste en face la colline de Dragos se dresser sur la côte asiatique comme une île. Dans les environs proches ou lointains, de Bostanci à Tuzla, voire au-delà, aucun autre secteur n'a à ce point pu échapper au bétonnage, à l'urbanisation excessive et à la déforestation. Voilà pourquoi, vu de la rive d'Heybeli, Dragos a l'air d'une île qui flotte tout près. Je me souviens y être allé enfant, mais pour quelle raison ? Ma mémoire n'en a pas conservé la moindre trace. Depuis, je n'y suis pas revenu. On attribue sa préservation à l'achat de terrains à différentes époques par certains notables du pays pour y construire leurs demeures. Je crois que c'est vrai. Au fil du temps, j'ai fait la connaissance de quelques-uns d'entre eux. J'ai également pu constater qu'ils tenaient à bonne distance de leurs murs les propriétés voisines. Une façon de rendre leur vie déjà privée encore plus privée.

Monsieur était-il l'un d'eux ? Quand cette idée m'est venue à l'esprit, je me suis rendu compte que j'avais vite pris mes distances vis-à-vis de cet inconnu, et que je faisais preuve de froideur. Mon père a longtemps été l'un des dignitaires de ce pays. Ceux qui s'imaginent que je bénéficie moi aussi d'un tel statut, quoique dans une moindre mesure, ne manquent pas, et sur ce point je n'ai pas grand-chose à leur dire, je préciserai toutefois que jouir d'une position sociale ne signifie pas pour autant qu'on ait progressé dans son aventure intérieure. Au contraire, il y a dans une telle promotion une inflexion évidemment déplaisante. Monsieur était-il de ces hommes-là ? La mort elle-même ne saurait nous priver d'un tel rang, tout juste peut-elle l'ensevelir peu à peu. Lui faire perdre tout éclat demanderait beaucoup de temps.

Nous n'avons pas eu de mal à nous retrouver. Reza bey était un peu surpris.

— Si j'avais su que vous veniez en taxi, je serais passé vous chercher, monsieur...

— Je n'ai pas de voiture. C'est comme ça que je me déplace, ai-je répondu sèchement avant de m'asseoir à côté de lui.

Comme on pouvait s'y attendre, Reza bey faisait partie de ces gens qui collent leur siège au volant et conduisent comme s'ils avaient un manche à balai dans le dos, sans l'appuyer au dossier. Il est resté en première dans les rues de Dragos. De toute évidence, il peinait dans les montées. Lorsque nous avons atteint le sommet, nous nous sommes engagés sur une étroite route bordée par une clôture qui entourait un bosquet. J'ai compris que nous arrivions.

Pour fabriquer la porte d'entrée à deux battants, on n'avait pas pris d'autre bois que celui de haute qualité déjà utilisé pour l'enceinte. Sur la droite, juste un peu plus loin, j'ai distingué un petit bâtiment de pierre, en bordure duquel les arbres reprenaient. Reza bey a appuyé sur le bouton d'une sonnette à peine visible et aussitôt le gardien est sorti, j'ai regardé à l'intérieur et sa femme s'est montrée elle aussi à la porte. L'attitude respectueuse de l'homme qui devait avoir la quarantaine trahissait en même temps une certaine inquiétude. Dès qu'il a ouvert la porte, au lieu de nous serrer la main, il a reculé de quelques pas, attendant que Reza bey me présente avant de s'approcher, puis il s'est incliné et m'a serré la main.

— Salih veille sur ce lieu comme sur la prunelle de ses yeux.

Alors que nous nous tournions vers la femme de Salih pour la saluer, il a ajouté :

— Monsieur a personnellement formé Hayriye au soin des livres.

Franchement intéressé, et pas pour le simple plaisir de dire quelque chose, j'ai demandé :

— Alors, comment faites-vous ?

— Une fois par semaine, sans déplacer les livres, j'essuie la poussière, a-t-elle répondu avec enthousiasme. Le déshumidificateur est toujours allumé, de toute façon.

Reza bey a ajouté :

— Monsieur a pensé à tout, depuis le générateur d'électricité en cas de coupure jusqu'à la citerne afin d'avoir toujours de l'eau à bonne pression. Sa plus grande frayeur était le feu.

Sans faire de commentaire, je n'ai pas pu m'empêcher de me dire qu'une bibliothèque au milieu d'un bois n'était pas ce qu'il y avait de plus raisonnable. Ils nous ont invités à entrer, mais comme je ne voulais pas déranger, Reza bey qui tenait à me montrer l'organisation a insisté. Je me suis rendu compte qu'une partie de la maison du gardien avait été aménagée en salle des machines ou une sorte de centre de contrôle. Salih, désireux de montrer à quel point il maîtrisait l'installation, en énumérait les détails comme s'il les avait appris par cœur. Il était affublé d'un léger bégaiement qu'il tentait de dissimuler de son mieux. Comment aurait-il pu savoir que j'avais un faible prononcé pour les bègues ? L'installation qu'il nous faisait découvrir était aussi simple qu'impressionnante. De fait, ce que j'avais sous les yeux suffisait à prouver que Monsieur avait pensé à tout sans rien laisser au hasard. J'ai toujours envié les gens capables de mener à bien ce genre de projets et toujours eu le plus grand respect pour ceux qui les conçoivent.

— Nous pourrions revoir tout cela avant de partir, dit Reza bey, qui avait dû sentir monter l'impatience en moi.

Nous avons contourné la loge pour emprunter un sentier aménagé de manière à conserver son aspect naturel, où seules deux personnes pouvaient marcher de front. La plupart des arbres étaient des pins.

— De l'autre côté, vous allez découvrir l'arboretum, m'a dit Reza bey comme s'il avait lu dans mes pensées.

Une vingtaine de mètres plus loin, nous avons soudain débouché sur une esplanade : je suis resté sans voix, stupéfait de me trouver en pareil endroit.

— Je vous laisse un instant, monsieur, m'a dit Reza bey. Je dois parler avec Salih.

Qui sait combien de voyages j'ai faits pour voir un édifice, me retrouver en tête à tête avec lui, faire sa connaissance ? Une ou quelques photos, parfois un documentaire avaient attiré mon attention et piqué ma curiosité. Si j'arrive à en trouver d'autres, je jauge d'abord à la lumière de sources écrites la profondeur de mon intérêt, je le mets à l'épreuve. Je m'attarde sur des dessins, des plans d'architecte, des descriptions et, si le bâtiment est dans une ville, je le situe. En revanche, pour peu qu'il se trouve en pleine nature, je déploie des cartes et vois comment l'atteindre. Ensuite, il est temps de saisir une occasion, ou d'en créer une si l'attraction est trop forte. C'est ainsi que je suis allé à Ronchamp, Dornach et Hauterives. Je me suis aussi promené dans Todtnauberg, Sils-Maria et l'Albayzin. Faute d'être arrivé sur place à la bonne heure de la journée, il y a aussi des lieux dans lesquels je suis retourné. Sans compter les endroits que je n'ai pas encore pu approcher, restés en attente. Comme je ne peux renoncer à les voir, le report de mes programmes de visite soulève en moi une étrange vague de plaisir, qui me permet, sans renoncer à mes rêves, de caresser l'Occident dont la présence palpitante instille un sentiment de sécurité. J'ai longtemps cru que cette attente était une dimension qui vivifiait l'élan nourricier né dans l'âme.

Chaque fois que je touche au but, je sens remuer en moi la bête sauvage, prête à entrer en scène. À mesure que j'approche, elle enfle, répandant dans mon corps une chaude sensation de malaise. Mon rythme cardiaque s'accélère. Du sang nouveau afflue à mon cerveau. Quand l'édifice est visible de loin, mon pouls s'affole. La première fois que je suis allé à Chartres, un jour brumeux d'automne, inoubliable, j'ai vu au fond de la plaine se dresser la cathédrale tel un étrange fantôme, qui a mis en tension tous mes organes à la fois. Ensuite, lors de mes visites ultérieures où j'ai préféré l'autoroute à une départementale, je n'ai plus retrouvé l'angle sous lequel elle m'était d'abord apparue. En revanche, son image, ma toute première, s'était si obstinément gravée dans ma mémoire qu'elle y avait acquis une dimension permanente,

bien que les saisons aient changé, car la trame de cette impression n'avait rien perdu de sa vigueur, sachant pour ainsi dire se transporter dans le présent.

De loin, certains bâtiments sont invisibles. Leur environnement, leur position ne les révèlent que lorsqu'on s'en approche. S'ils font l'effet d'une gifle, c'est peut-être ce que secrètement leurs architectes attendaient de leur apparition soudaine, au dernier moment. Devant de tels chocs, loin de rester sans voix, vous en perdez le contrôle, elle atteint votre oreille et vous sort de votre torpeur.

OceanofPDF.com

Si je disais que ce jour-là je ne suis pas entré, qui me croirait ? L'amoureux passionné des livres est un type d'homme universel. Indépendamment de leur origine, leur nation, leur langue, leur religion ou de l'endroit de la Terre où ils vivent, de tels hommes ont des réactions communes, leurs habitudes sont similaires et la constitution quasi organique qui détermine leurs comportements les amène à prendre des décisions strictement identiques. S'ils se plaisent à rêver d'agir différemment les uns des autres, il est assez improbable qu'ils s'en rendent compte. Par exemple, même lorsqu'ils visitent un pays dont ils ignorent la langue ou dont ils ne savent pas lire l'alphabet, ils ne peuvent s'empêcher d'entrer dans les librairies ou de lécher longuement leurs vitrines. Lorsqu'ils se promènent la nuit, ils s'arrêtent devant une fenêtre éclairée pour observer une bibliothèque qui couvre un pan de mur, puis, dans un recoin de leur imagination, ils s'inventent l'histoire de celui qui vit là et dont ils n'ont même jamais vu le visage. Si la fenêtre se trouve au rez-de-chaussée, se faisant franchement intrusifs, ils tentent d'identifier l'ADN de la bibliothèque, ayant appris à reconnaître les livres à leur dos. Dans les maisons où ils sont invités, si la bibliothèque de leur hôte n'est pas installée dans le salon, ils trouvent moyen de s'aventurer dans les parties privées de la maison, sans prendre en considération les limites de la décence. Il n'y a aucun moyen de réfréner la curiosité du véritable passionné de livres ou de retarder son envie de se plonger dans le petit univers qui s'ouvre devant lui. Cette passion ne connaît aucune règle, ne sait rien réguler. Dans le monde des livres, la seule règle qui compte est celle de l'écriture.

Au départ, il y a une confusion, un désordre, une complexité qu'à ce stade personne ne s'attend que vous maîtrisiez, jusqu'au jour où vous vous rendez compte que vivre, c'est s'imposer des règles. N'ai-je pas dit que je n'avais pas peur d'être incompris ? Il ne dépend pas toujours de nous d'être compris ou pas. À mes yeux, savoir s'imposer des règles n'est pas une sorte de compétence, ni même la clé du succès. En réalité, nous ne pouvons pas prétendre détenir la clé de cette façon d'agir perpétuelle qui, telle une basse continue, accompagne et ménage tout. Bien plus, nous ne sommes même pas capables d'entrevoir de qui elle relève, dans la mesure où nous ne sommes pas maîtres du processus selon lequel les événements, les personnes et les facteurs se suivent, se dérobent, s'enchaînent au cours de notre vie. Je n'ai pas l'intention de me réfugier ici dans la foi en une sorte de prédestination, ne croyant pas qu'ici-bas l'ordre soit réglé par quelque démon et, si je fixais ici un cadre de pensée, j'irais jusqu'à soutenir que le seul mot correct serait « hasard ». Cependant, jusqu'à présent, rien de tout cela ne m'a empêché d'ordonner les choses, et le fait qu'un jour tout sombre dans l'oubli ou me glisse des mains n'a pas affaibli l'intensité de mon obsession.

Si je dis qu'écrire, c'est s'efforcer d'ordonner les choses, je ne pense pas que cela puisse susciter de vive contestation. Tout écrit commence par un mot, une ligne, une phrase pour s'achever sur un mot, une ligne, une phrase. N'est-ce pas l'auteur lui-même qui imprime un ordre à ces éléments du premier au dernier ? Cependant, à mes yeux, il n'y a pas de différence entre vivre et écrire. Certes, l'auteur intervient dans la façon dont un texte et le contenu d'un livre se structurent, mais le besoin que certains ont d'en faire un demiurge qui, jusqu'au résultat final, aurait la haute main sur toutes les étapes, les décisions, les hésitations, les confrontations et les omissions est quelque chose de franchement ridicule. Aussi ridicule que d'avoir axé toute ma vie d'écrivain sur cette mise en ordre, du moins mentalement. Comme s'il ne suffisait pas que je raisonne en me croyant l'ordonnateur suprême de tout ce que j'ai écrit, bâti ou

créé, j'ai, dès le début, été la proie des délires les plus insensés, car les plus égocentriques. Quand je m'arrête pour réfléchir, dans les rares occasions où j'ose regarder les choses en face, je vois que depuis des années, je me laisse et je me suis laissé entraîner par une conception – devrais-je dire une croyance ? – que je n'ai jamais prise au sérieux. Une infinie, une puissante, une solide frivolité me porte d'une façon ou d'une autre à m'imaginer que j'imprime un ordre à tout ce que j'écris, qu'étape après étape je détermine moi-même chaque transition.

Si l'on m'observe, on pourrait croire que je ne suis pas dans un état d'ambivalence, d'ambiguïté, dans le dilemme. Même si, d'un livre à l'autre, je peux sembler maîtriser la transition chapitre après chapitre, ce n'est pas vrai : une foule de facteurs est à l'œuvre dans le secret des enchaînements. Très peu sont soumis à la volonté, car la plupart du temps on se laisse aller. La seule source de consolation qui compte est de savoir que l'ordre de l'expérience n'est pas forcé de correspondre avec celui de l'écriture.

En sortant, je me suis retrouvé nez à nez avec Reza bey. J'avais l'air de quelqu'un qui vient d'apprendre coup sur coup deux nouvelles aussi graves qu'inattendues. Heureusement, celui qui se tenait devant moi n'était pas en état de s'en apercevoir. Un masque rouge cramoisi semblait s'être soudain posé sur le visage de l'homme partagé entre l'émotion et la fièvre.

— Nous avons oublié un élément capital, monsieur, a-t-il dit en manquant de s'étouffer. Il y a encore une autre partie à l'arrière que vous devez voir. Heureusement Salih me l'a rappelé et m'a évité cet oubli.

Je n'avais plus la force d'affronter une troisième nouvelle. En effet, j'étais si accablé que je n'avais même plus assez d'énergie pour protester, et comme un automate, je me suis contenté de me traîner derrière son petit corps. En me promenant, j'avais remarqué que l'étroite allée entourant le bloc de verre fourchait quelque part en direction des arbres, mais je ne m'y étais pas attardé, supposant que c'était un sentier dédié à la promenade. Nous avons parcouru quinze ou vingt mètres à travers un bosquet touffu, nous penchant ou nous écartant de temps en temps pour éviter les branches, jusqu'à nous trouver en lisière d'une nouvelle clairière. Lorsque Reza bey, pointant du doigt la cabane trapue juste devant lui, s'est exclamé :

— Et voici la salle de lecture, monsieur,

Ma langue s'est déliée d'elle-même :

— À ce point ! Cette fois, c'est trop !

Si je ne m'abuse, ces quelques mots m'ont échappé en même temps qu'un rire nerveux. Je ne pense pas que le pauvre homme ait pu donner un sens à ma réaction. Seul un de mes proches aurait pu identifier le triangle symbolique que représentait dans ma vie une bibliothèque, une salle de lecture et des arbres. Personne n'aurait pu s'attendre que Reza bey comprenne ce que ce « trop » signifiait.

La Bibliothèque, encore une histoire de labyrinthe. Combien d'années se sont écoulées depuis que j'ai composé ce récit à l'instigation de la direction d'une bibliothèque d'institution privée ? Je ne m'en souviens plus. Ce texte a été publié, avec sa traduction anglaise, dans une petite édition soignée qui a été mise en circulation parmi le cercle très restreint des membres de cette bibliothèque. Il n'était donc pas disponible auparavant pour tous mes lecteurs. À vrai dire, je ne m'en étais pas trop plaint : quand mon assistante m'avait présenté le travail du maquettiste, j'avais lu les épreuves avec un sentiment mitigé. Je m'étais rendu compte que j'étais fatigué des métaphores du livre et de la bibliothèque, des stéréotypes et des images de tous ces lecteurs érudits, de Babel, de Borges et d'Umberto Eco, des labyrinthes et de l'houroufisme. Cependant, il était trop tard, la date limite de remise du bon à tirer étant imminente, peu importait ce que je ressentais ou pensais de ce que j'avais écrit, je ne pouvais pas laisser tomber ces gens qui s'étaient adressés à moi et avec lesquels j'avais conclu un accord. De plus, il y avait là un autre aspect de nature à m'apaiser : si un essai sur le livre et la bibliothèque ne mentionnait pas les écrivains et les thèmes que je viens de citer, ne serait-ce pas, pour un auteur, oublier sa dette envers eux ? Pouvait-on s'imaginer que quelqu'un, qui a longtemps considéré que saluer ceux qui l'ont guidé et ont illuminé son chemin en dépit de la critique est une marque d'honneur, affiche soudain une attitude contraire à cette reconnaissance ?

Je me suis demandé cela, et pourtant j'ai esquivé la réponse : j'étais vraiment fatigué des choses dont j'avais parlé dans ce petit livre. Une nuit, je me suis dit : Ne serais-je pas plutôt fatigué de moi-même, de ma façon de vivre, de mes habitudes et de mon entourage ? Quand on a atteint un tel seuil, s'il fait nuit, qu'on est assis dehors, on fixe son regard sur un point perdu au-delà de la ligne d'horizon qui s'est déjà fondue dans les ténèbres, on songe un instant à fuir, comme si l'on disposait d'un refuge assez lointain pour ce faire, ou plutôt on suit les remous de son imagination comme l'aiguille affolée d'une boussole et

on s'oriente vers quelque possible réécriture d'une *Vita Nova*. Soudain, comme un cheval qui, se sentant menacé par un obscur danger, s'agite et devient nerveux, on se lève d'un coup et l'on rentre dans la maison, non pas de crainte de troubler l'ordre de son existence, mais parce qu'on n'arrive pas à trouver dans son esprit les repères d'un nouvel ordre. En refusant de la nommer, on semble chercher une main tendue pour se tirer du gouffre dans lequel on est tombé. Alors, il suffit de tendre la main vers l'un des livres de sa bibliothèque, pour que la rumeur de son état, de sa condition frappe l'oreille et que la première et dernière trace d'une amère grimace s'imprime sur son visage avant qu'on aille se coucher.

OceanofPDF.com

J'ai passé ma vie avec les livres, parmi les livres. J'en ai écrit quelques-uns, comme éditeur j'en ai publié un bon nombre, j'en ai lu beaucoup plus, j'en ai acheté pour les lire, j'en ai manipulé pour les acheter, j'ai feuilleté leurs pages, et, avec le temps, en en couvrant les murs de ma maison, j'ai fini par acquérir au milieu d'eux une sorte de sécurité. L'origine de presque toutes mes pensées, la source, le puits qui les ont irriguées, toutes les étincelles qui ont enflammé mes sens, c'est dans les livres que je les ai trouvés. Quand j'ai eu peur, c'était surtout à cause d'eux, si j'ai douté d'autrui et de moi-même à m'en ronger les sangs, c'était à cause d'eux. Les raisons pour lesquelles des milliers de livres se sont serrés sur mes étagères, côte à côte, les uns au-dessus des autres, parfois en double rangée, ne se résument pas à une seule. Si j'avais pu briser la geôle dans laquelle une imprévoyance compréhensible, bien qu'incurable, enchaîne la plupart des amoureux des livres, j'aurais déjà opéré une purge massive, mais je n'en ai pas trouvé la force. Bien plus, je me suis rendu compte que je ne le ferais probablement jamais, faute de savoir séparer le bon grain de l'ivraie. Un vaste spectre lumineux d'innombrables motifs qui va des plus logiques aux plus étranges, des plus pratiques aux plus morbides explique cet attachement dévot. Pour échapper à son emprise, il faut un puissant mouvement intérieur, dont le prix à payer n'est pas à la portée de tous. J'ai vu très peu de gens briser ce carcan.

Jusqu'à présent, je ne suis pas parvenu à me convaincre qu'un des livres que j'aurais écrits ou lus pourrait changer la vie. Dans le premier cas, ce serait faire preuve d'arrogance et de bêtise, dans le second, d'une confiance excessive et, une fois encore, de bêtise. Je dois néanmoins admettre que quelques-uns me donnent le vertige, dans un sens ou un autre. J'ai fini par considérer ceux que je lisais en boucle comme de vieux amis. Je n'ai cessé d'affirmer que j'avais appris de tous les livres, et de certains d'entre eux les choses les plus profondes. Pourtant, je serais bien incapable de dire tout ce que j'ai trouvé au fil de ces millions de pages, lues pour diverses raisons qui souvent ne se recoupent pas.

Ce que je sais, c'est que d'une ligne à l'autre j'ai toujours cherché quelque chose et que je me suis rendu compte assez vite qu'une telle quête était une sorte de pulsion aussi versatile que le chant des oiseaux, qui pouvait devenir une forme d'existence en soi. Aussi suis-je fier d'avoir senti à un âge qu'on peut considérer encore jeune que ni lire ni écrire ne pouvaient être une authentique libération. On a le droit d'avoir une croyance, je ne vois rien d'étrange à cela. En revanche, croire en ses croyances ne mène nulle part.

On peut sans nul doute voir là le résultat de mes efforts pour inscrire dans la rationalité ma relation profonde avec le livre, avec les livres. Il est assez banal de se soucier de faire passer la maladie dont on est affecté pour quelque chose de normal. Si l'un des innombrables objets utiles ou inutiles, façonnés par la main de l'homme, s'immisçait aux dépens d'autres artefacts au cœur d'une vie, lui imposant avec une puissance incontestable un rituel permanent fait de mille petits gestes dans un espace sacré, je n'aurais aucune objection à formuler, pourvu que cela puisse expliquer ma singularité et ma passion. En revanche, je refuse ouvertement de m'attribuer le mérite du livre et de la symbolique particulière dont je l'ai chargé. L'écriture, la lecture, la bibliophilie sont devenues si banales de nos jours, qu'elles ne peuvent plus être considérées comme un choix excentrique. Si mon souci avait été de me couper de mes semblables, j'aurais choisi de l'abandonner. Cependant, je suis entouré de lettrés, dont chacun possède une bibliothèque, plus ou moins grande, plus ou moins ordonnée, plus ou moins riche que la mienne. Je n'ai jamais essayé de sortir de ce monde. Bien plus, j'ai tout fait pour y demeurer, jusqu'à m'y perdre.

À présent, un long murmure étouffé semble descendre des étagères de la bibliothèque qui entoure le bureau sur lequel je viens de coucher ces lignes. Si je prends un livre dans ma main et m'assois un instant dans mon fauteuil de lecture, ce n'est pas cela qui va durablement changer la situation. De la page que je viens d'ouvrir surgissent des voix. Qu'elles parlent bas ou fort, elles se promènent sous mon crâne. Et grâce à elles, je vais le libérer de son

bouillonnement au rythme de la pendule, accompagné de leur murmure. J'en ai l'habitude. Bien sûr, on pourrait m'objecter que j'ai tort de généraliser en insistant sur la vulgarisation du livre et que j'exagère. Je sais bien que le nombre d'êtres humains qui ne rentrent jamais chez eux un livre à la main, ou qui n'en ont jamais reçu, est, à l'échelle du monde entier, largement majoritaire. Cependant, la facilité d'accès au livre au cours de la seconde moitié du XX^e siècle ne souffre aucune comparaison avec celle de l'Antiquité, du Moyen Âge et de la Renaissance, voire celle des quatre siècles qui ont suivi l'avènement de l'imprimerie. Devenu un article bon marché, accessible et pratique, il a réussi à pénétrer dans les foyers qui en étaient parmi les plus éloignés. Je ne prétends pas que le livre soit partout devenu un besoin vital pour nos semblables sur Terre. Soutenir un tel argument serait faire preuve de naïveté.

En revanche, qui peut nier par ailleurs que la population ait augmenté à une vitesse vertigineuse ? Depuis le début du siècle dernier, le domaine du livre s'est petit à petit ouvert au public. Le monde du livre, qui aujourd'hui a pris des dimensions gigantesques, a connu une production dont on ne peut facilement sous-estimer la qualité ni la quantité. Non seulement le nombre de lecteurs et d'écrivains a augmenté au fil des années, mais l'industrie du livre s'est très largement ramifiée. Chacun le sait : pour qu'un auteur atteigne son lecteur, un système complexe met à contribution des dizaines de travailleurs de tous ordres. Il n'y a pas si longtemps, à peine vingt-cinq ans, quand l'offset n'avait pas encore totalement relégué la typographie, lorsque sortait un livre, écrivains, éditeurs, imprimeurs, typographes, relieurs, entre autres professionnels, se réunissaient pour fêter cela autour d'un baklava. Aujourd'hui, il est devenu extrêmement difficile de réunir ceux qui ont mis leurs yeux ou leurs mains au service d'un seul livre. D'une part leur nombre s'est accru, d'une autre, les livres ne sont plus depuis longtemps fabriqués dans un seul et même lieu. Certains de ceux qui ont mis la main à la pâte vivent et travaillent loin les uns des autres. J'ai assisté à cette évolution de l'intérieur. J'ai lu à mes débuts des

épreuves sorties des galées dans un sous-sol, jusqu'au jour où j'ai collaboré avec un maquettiste dont le bureau était situé quelque part sur la côte ouest des États-Unis. Je n'avais pas prévu que les dimensions et les distances auxquelles j'étais habitué seraient aussi vite dépassées.

Cependant, il serait faux de croire que le nombre de travailleurs impliqués dans la filière du livre représente l'aspect le plus décisif de la croissance démographique dans ce domaine. Le livre est un métier : ce grand tronc, auxquels sont liées de nombreuses branches, impose ses conditions particulières, matérielles et sociales. En ce sens, on peut dire que les gens qui choisissent de gagner leur vie dans ce secteur ne sont pas différents de ceux qui ont opté pour d'autres professions. Les biens qu'ils produisent sont à leurs yeux échangeables car utiles, consommables, et surtout à consommer sans modération. Ils n'ont pas besoin de les aimer – à de rares exceptions –, mais ils sont assez sains d'esprit pour se rendre compte que, s'ils ne le font pas, en général ils échoueront, alors ils cherchent à adopter une sorte d'impartialité devant le livre. Leur vie privée n'est pas nécessairement liée à leur métier : les amis les plus proches d'un éditeur peuvent être coiffeurs, médecins ou avocats. Le meilleur ami d'un commercial du secteur peut être directeur de supermarché. Des éditeurs comme Peter Suhrkamp et Gaston Gallimard ont eu des amis écrivains, mais ce n'est pas la règle générale : je n'ai pas constaté que les écrivains et les éditeurs forment une communauté. Ils se rencontrent, se croisent souvent dans les mêmes lieux, leurs vies suivent leur cours sur différentes rives de la même île. L'histoire du livre montre qu'autrefois un tel écart n'existait pas. Le temps où ceux qui écrivaient, fabriquaient et lisaient les livres mijotaient dans la même marmite, brûlaient sur le même feu, est manifestement révolu. Si cela pose problème, seul l'avenir le dira : à l'horizon, n'y a-t-il pas toujours un horizon ?

J'ai passé ma vie entouré de gens qui aimaient les livres, parfois avec passion, parfois à la folie. Pour nous, c'est dès l'enfance que le fossé avec les autres s'est creusé. D'une certaine manière, ceux qui appartenaient au monde des livres

étaient d'une tribu à part, dispersée sur cinq continents, dans cinq cents capitales, cinq mille villes. Ou plutôt, nous étions sortis de nos quartiers et de nos rues pour faire partie d'une population éparpillée à travers le monde, qui s'était affranchie de la première solitude dans laquelle elle était tombée. Dans les salles des grandes bibliothèques, nous adressant les uns aux autres des regards furtifs, nous ouvrons le cercle de la familiarité avant de faire plus ample connaissance. De temps en temps, certains, comme moi fumeurs invétérés – autrefois, presque tous les amateurs de livres l'étaient –, d'autres, pour faire une pause, dévalaient les escaliers pour, sur une simple similitude – même département de la bibliothèque ou même auteur –, faire connaissance et s'engouffrer dans un torrent de mots qui nous semblait sans fin. Les graines de nombreuses amitiés destinées à durer ont été semées durant ces parenthèses à nos séances de lecture.

On quittait souvent la bibliothèque avec quelqu'un qu'on venait de rencontrer pour se rendre dans un salon de thé ou un café proche, sauter d'un sujet à l'autre avec une liberté de chevaux débridés et se perdre dans les profondeurs abyssales d'agréables affinités, de coïncidences insoupçonnées, sans voir l'heure tourner. Au fur et à mesure que les rencontres s'enchaînaient, le lien d'amitié se renforçait, le partage des idées pouvait vite laisser la place à celui des émotions, surtout si le nouveau complice était du sexe opposé. J'ai vu des gens qui s'étaient rencontrés en bibliothèque unir leurs vies, des amitiés naître sur les marches d'escaliers d'une bibliothèque. Peut-être certaines, nouées autour des livres, se sont-elles érodées, dissoutes ou effondrées, aussi à cause des livres, mais je soutiens que l'atmosphère de la bibliothèque est plus à même d'unir que d'opposer les gens les uns aux autres.

Malgré son jeune âge, l'amoureux des livres trouve bien vite le chemin des librairies. Une fois pris dans ce cercle, le jeune passionné aux ressources limitées ne regarde pas à la dépense et tend à monter sa bibliothèque personnelle d'un bout à l'autre. Il se tient à l'écart des boutiques où n'entrent sporadiquement que ceux qui s'intéressent exclusivement aux sujets d'actualité par

conformisme. En de tels lieux, le client est destiné à l'anonymat. Il préfère les librairies dont le propriétaire ou l'employé reconnaissent un client qui franchit sa porte pour la deuxième fois, manifestent leur joie de le voir s'attarder dans ses allées, évitent les « Comment puis-je vous aider ? » et accordent le plus grand soin à l'atmosphère du lieu.

De telles personnes, d'une certaine manière, avaient appris au plus tard dès la troisième visite à engager une conversation qui pourrait se prolonger, à la bonne vitesse, étape par étape, avec autant de délicatesse que possible, sans perdre de vue la distance nécessaire. Cela permettait de surmonter plus facilement une gêne éventuelle, tout en raccourcissant le délai entre les deux visites du client. Au bout de quelque temps, sans avoir eu l'occasion de comprendre comment cela était arrivé, on commençait à considérer la librairie comme ce que Virginia Woolf aurait appelé *un lieu à soi*. Il régnait en de tels lieux une paix particulière, générée par de nouvelles complicités. On pouvait y faire des rencontres insolites, très éloignées de soi, ou avoir la chance d'approcher des habitués totalement différents de tous ceux qu'on fréquentait. Au fil du temps, il était même possible de percer certains de leurs secrets, certes pas tous, et avoir le bonheur de fouler un lieu devenu familier.

Jusqu'à un âge moyen, croiser le chemin des clients de la librairie – je me demande s'il ne serait pas plus juste de les appeler mes semblables que mes contemporains –, dont les centres d'intérêt s'accordaient sur un plus grand dénominateur commun, m'a beaucoup stimulé. Ce qui fondait notre proximité, c'était le saut – parfois le refuge – de la page blanche devant laquelle nous nous tortillions à la page pleine imprimée et placée devant le lecteur par un être humain qui pouvait l'avoir écrite l'année précédente ou trois mille ans plus tôt. De temps en temps, nous sortions nous asseoir à une table de café ou nous nous hissions sur un tabouret de bar, chacun grattant ses plaies. J'ai rencontré des écrivains qui n'aimaient pas beaucoup la lecture, qui ne dévoraient pas les livres. Parmi eux, on peut certes trouver des poètes intenses, des conteurs qui tiennent le lecteur en haleine. Aucun être sensé ne

s'aventurerait à imposer une règle selon laquelle seul un lecteur boulimique pourrait être l'auteur d'un texte fort. Néanmoins, on ne peut pas croire qu'il y ait beaucoup de bons écrivains hermétiques aux écrits d'autrui. Si pour ma part je n'ai jamais cessé de les lire, je tiens à préciser que je ne suis pas enclin à établir d'étroites relations avec l'un d'entre eux et que je n'apprécie pas les gens renfermés sur eux-mêmes.

Passé un certain âge, les gens qui m'ont le plus fasciné, ce sont ceux qui aimaient les livres avec une telle passion qu'ils ne pouvaient plus en écrire eux-mêmes. Quand j'ai rencontré des gens qui partaient en expédition dans un univers illimité, irrésistible, je me suis senti aimanté dans leur champ magnétique. Ils ont relégué à mes yeux la fonction utilitaire de la littérature. Au mieux, leur relation avec le monde du livre pourrait être comparée avec l'attitude qu'on peut avoir face à l'amour non partagé. Qu'elle était plutôt exiguë, cette population de gens qui vivaient dans l'absurdité absolue de ne contempler l'être aimé que de loin, gardaient secret l'objet de leur amour et s'abstenaient de toute approche qui l'eût altéré ! Quiconque connaissait leur existence pouvait les observer et, lorsqu'il en rencontrait, hésiter entre se taire en vertu d'un respect difficile à définir ou parler quand un échange était possible.

J'ai toujours regretté de ne pas avoir connu personnellement Nurullah Pertev bey, qui avait passé quarante ans de sa vie à aménager sa propre bibliothèque. Cet homme qui vivait seul préférait, à en croire ses proches, les animaux à ses congénères. Fumeur invétéré, grand buveur de thé, il s'entretenait exclusivement avec une poignée de passionnés avec lesquels il ne parlait que de livres. Dans ses dernières années, rattrapé par des difficultés financières, il avait dû se débarrasser en secret – non par fierté me semble-t-il – de certains de ses livres. Lorsqu'au bout de quelque temps ses connaissances ne l'ont plus vu, elles se sont postées inquiètes devant son humble demeure et, apprenant de ses voisins que sa cheminée n'avait pas craché de fumée depuis deux jours malgré de rudes conditions hivernales, elles se sont adressées aux

autorités. Assis à sa table en bois devant son poêle éteint, il avait posé la tête sur son bras et rendu son dernier soupir à côté des deux mille ouvrages qui lui restaient. S'il n'y a plus que deux personnes pour tenter de garder sa mémoire vivante, c'est bien tout ce qui demeure de lui.

J'avais quatre ans lorsqu'il est mort, mais la photographie du maître de ces livres, dont l'histoire brumeuse m'est parvenue bien plus tard, trône depuis longtemps sur l'une de mes étagères, adossée aux livres. On l'y voit, dans un nuage de fumée, une cigarette à la main embouchée dans un long fume-cigarette, avec ses yeux noirs sous une inscription. Si je n'ai pas pu rencontrer Nurullah Pertev bey, je considère en revanche comme un privilège d'avoir fait la connaissance de Necmettin bey et d'avoir eu avec lui d'intenses discussions à plusieurs reprises. Fils de bonne famille, frère d'un grand penseur, c'était un homme réservé qui n'avait aucun goût pour la popularité. Il était connu pour lire avec aisance le siyakat, un alphabet utilisé dans les premières archives officielles de l'Empire ottoman, que seuls quelques experts sont capables de déchiffrer non sans difficulté. Selon la définition ottomane, c'était un *allame-icihan* (« le plus grand savant au monde ») qui, comme tout puits de science, ne faisait montre de son érudition qu'en cas de nécessité. Necmettin bey, qui par son élégance vestimentaire, sa vision du monde et son style de vie pourrait être considéré comme un représentant de la culture occidentale, étonnait par une culture orientale d'égales qualités. Lorsque nous nous sommes assis seuls pour la première fois autour d'une table ronde, dans l'une des ruelles du quartier de Beyoğlu, il a d'abord observé ce jeune ami, dont son frère faisait l'éloge, avant de se lancer dans une analyse détaillée du contenu des éditions des *Fleurs du mal* publiées du vivant de Baudelaire. Je me souviens de ce jour où nous nous sommes aussi attardés sur *Les Chants de Maldoror* et sur Béchir Fuad, qui à ses yeux était le plus occidental et le plus brillant des hommes de lettres qu'ait connus la Turquie du XIX^e siècle. Par la suite, nous ne nous sommes revus qu'à deux reprises. Dans les mois qui ont suivi sa mort aussi subite qu'inattendue, son frère aîné est venu me voir pour me demander de procéder à une

évaluation ferme et exacte de son extraordinaire bibliothèque, dont ses registres personnels conservaient jusqu'aux moindres détails. Voir cet homme imposant que je connaissais depuis presque trente ans m'a moi aussi bouleversé. J'ai aidé sa famille autant que j'ai pu, une solution adaptée a été trouvée pour la bibliothèque. Il est repassé chez moi pour me remettre trois livres que Necmettin bey m'avait légués, plus précieux l'un que l'autre, sur lesquels il avait pris des notes au stylo rouge. Je considère ces livres, qui font partie des pièces préférées de ma bibliothèque, comme des êtres vivants.

OceanofPDF.com

Les semaines dévorant les jours, les années les mois, le moment est venu où nous nous sommes rendu compte, bien qu'un peu tard, que des spécimens d'une nouvelle génération émergeaient autour de nous. Parmi nos pairs, éditeurs, libraires et bibliothécaires, on trouvait désormais de véritables *book victims* que nous ne savions pas dans quelle catégorie placer. On ne voyait pas bien s'il s'agissait de libraires en règle ou de vendeurs à la sauvette. Il y avait de fortes chances qu'ils soient tantôt l'un tantôt l'autre. Ils s'approchaient de vous comme des ombres, vous surprenaient en vous mettant sous le nez un livre dont personne ne savait d'où ils l'avaient sorti et dont on aurait pu difficilement se procurer un second exemplaire : le premier numéro d'un magazine oublié, l'ancien programme d'un récital dont tous les auditeurs étaient désormais morts, qu'ils tiraient d'une petite sacoche fatiguée ou d'un sac en plastique usagé dont ils ne se séparaient jamais. La plupart n'avaient pas vraiment d'adresse, du moins officielle. Ils devaient avoir un jour pensé fonder une famille, faire des enfants, sans franchir le pas. L'ordre établi n'était pas pour eux, aucune femme ne pouvait rivaliser avec cet amour illimité de la chose écrite, ni résister à la perspective de la misère et du chaos qui en découleraient. De plus, aucune n'était capable d'embraser le cœur de tels hommes, en leur inspirant une passion plus brûlante que ne le pouvait un livre. En revanche, ce que nous autres, nous avions appris de nos épouses, c'était qu'à la maison la bibliothèque devait avoir une limite, se cantonner dans un cadre raisonnable avec un taux de croissance modéré. Voilà pourquoi, parmi nous, certains s'étaient ménagé hors de leur domicile un bureau où ils avaient emporté leurs livres, comme s'ils les avaient soustraits sans faire de bruit à un autodafé, d'autres, non sans une pointe d'humour, avaient accroché des pancartes à la porte de leur bibliothèque : « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre ! » traduction définitive d'« Entrée interdite à l'Autre ».

C'est ainsi que, dès l'annonce de la mort d'un bibliophile, les livres du défunt se retrouvaient entre les mains des bouquinistes avant même que ne se

soient écoulés les quarante jours de deuil, car la nouvelle se répandait à la vitesse de l'éclair. Les survivants faisaient la queue pour disposer de la succession et repartir vers leur bibliothèque, chargés de leur butin. Parfois, quelques livres étaient arrachés à une pile, non pour leur utilité, mais pour garder encore un peu de temps un souvenir du mort. Une fois un journaliste, qui interviewait les propriétaires de grandes bibliothèques personnelles, m'a demandé si j'avais l'intention de faire un jour don de mes livres à une institution.

— Non, lui ai-je répondu sans hésiter. Je veux qu'après ma mort mes livres soient dispersés.

OceanofPDF.com

En fait, quand j'ai sorti *D'une bibliothèque l'autre*, on m'a posé beaucoup de questions, dont j'ai retenu celle-ci : « Diriez-vous que vous habitez dans une bibliothèque ? » Si je n'ai pas mal interprété l'intention qu'il y avait derrière, c'était une question intelligente.

Je vis, j'ai vécu en divers endroits, maison, rue, grande ville, île, balcon, chambre, cellule, pleine nature, tantôt ici, tantôt là. Évidemment, il fallait bien que la vie se passe, se soit passée quelque part dans ce spectre topographique, plus ou moins près de telle ou telle personne.

Pourtant, je ne peux pas nier avoir toujours vécu dans ma bibliothèque, du moins pour une partie de moi. Que je sois physiquement présent ou pas, il en était ainsi. Si vous vous sentez attaché aux livres, à un monde parallèle fait de pages écrites et que vous veuillez mener cette vie mystique tout au long de votre vie, il faut savoir que le monde a ses routes, ses rues et ses avenues, ses impasses et ses places qui deviennent autant d'étagères. Il possède sa géographie propre. Vous pouvez vous asseoir et en noter vous-même les altitudes, les reliefs, les profondeurs. Là, comme dans la cartographie antique, bien des incertitudes demeurent. Vous êtes parfois amené à ajouter les mentions *terra incognita*, *no man's land*, terrain vague. Il serait impensable que la bibliothèque ne développe pas un langage de l'espace aux inflexions étranges.

Dans une vie telle, même si votre bibliothèque est nécessairement dotée d'une masse tangible, elle n'occupe pas nécessairement un lieu déterminé. Vous l'emmenez avec vous dans les rues où que vous alliez, sur votre lieu de travail, en voyage. Où est le problème, puisque votre bibliothèque n'a aucun scrupule ni aucune difficulté à s'insinuer dans votre sommeil ? À l'approche du matin, lorsque votre sommeil vous ramène à la surface, il vous suffit d'une main pour tirer un livre de sa place.

Il n'y avait là pour moi rien de particulier, rien qu'un comportement ordinaire destiné à s'assurer la satisfaction d'un besoin. Ce n'était pas, comme certains pourraient le supposer, un acte irrationnel obéissant aux lois

inexplicables du monde des rêves. Je ne peux pas oublier les deux événements qui se sont déroulés à dix jours de distance et m'ont ému aux larmes. Je venais en même temps de perdre un ami très proche et d'être témoin d'un grand bouleversement qui ferait sombrer mon pays dans un cauchemar irréversible quand, pour la première fois à la fin d'une de ces nuits-là, mon sommeil a été troublé. Sans bouger de mon lit, je me rendais à ma bibliothèque située à une vingtaine de kilomètres pour en sortir le dernier tome de *L'Homme sans qualités* de Musil, au milieu de livres que je connaissais si bien que je pouvais les retrouver les yeux fermés.

Tout de suite après ce rêve, je me suis réveillé rasséréné. J'avais à cet instant ressenti le besoin de lire Musil et c'était sans nul doute la seule chose qui apaiserait mon âme blessée et dissiperait l'épais brouillard qui m'obnubilait, plutôt que de téléphoner à quelqu'un ou de sortir prendre l'air. En effet, tiré du lit, après m'être lavé le visage et fait une tasse de café, j'ai senti que relire Musil me ferait du bien. Avant de parcourir ces vingt kilomètres pour récupérer le livre, il m'a fallu quatre jours pendant lesquels je n'ai pas pu retrouver ma tranquillité d'esprit. Ce besoin inassouvi, qui présentait tous les symptômes d'un syndrome d'abstinence, s'était insinué dans mon quotidien. Pourtant, comme pour un patient qui, sachant la nature de son remède, accepte d'attendre un moment pour l'obtenir et s'évite ainsi de nouveaux troubles, le sentiment et la pensée que « relire Musil me ferait du bien » ont empêché de s'aggraver l'état de mon psychisme fragilisé par ces deux traumatismes et de se fissurer. La question de savoir à quel point peut soulager ma douleur ce tome de Musil que je tiens dans ma main me semble ici superflue. Je me souviens avoir déjà dit qu'aucun livre ne pouvait me guérir. Qui n'a pas pensé au pouvoir de certains livres, en particulier du Livre, d'aider les masses à vivre ? Ne serait-ce pas aussi le cas pour celui qui, comme moi, a placé au centre de sa vie cet objet rectangulaire ? J'ai lu les livres en profondeur. J'ai aimé leurs secrets, leurs clés, leurs puits d'ombre. Quant à leurs promesses, j'ai toujours su qu'il suffisait pour y croire de ne pas se résigner au désespoir humain. Personne

n'accepte de vivre sans explication, en suspens au milieu d'un désert sans signification. J'ai parfois pensé que si je m'étais mis à écrire un livre qui promettrait une vie meilleure, j'aurais eu des lecteurs pour me suivre. Mais jamais je ne me serais autorisé pareille tentative, je n'ai jamais laissé entrer dans ma bibliothèque un auteur capable d'écrire pour simplement distraire les gens, les tromper et les détourner de leurs problèmes.

OceanofPDF.com

Depuis longtemps le verre me rend nerveux. Le fait que je sois condamné à porter des lunettes pour voir de près et de loin doit avoir sa part dans ce sentiment. Quand je baisse la tête, je regarde la page blanche que je vais essayer d'écrire ou la page pleine que je vais lire à travers le verre, et si j'oublie de changer de lunettes au moment où je lève la tête, je ne vois plus rien autour de moi, comme si je me trouvais soudain en plein brouillard. Durant vingt-cinq ans, à cause de cela, je me suis considéré comme un handicapé. Un jour, l'image de la réalité perçue comme à travers du verre dépoli a commencé à travailler mon esprit, et dans l'espoir de vivre dans ma chair la vie vue de cette façon, tant sur un plan physique que métaphysique, je me suis entraîné à regarder autour de moi avec mes mauvais yeux. Sans la médiation du verre, j'ai pesé les conséquences sur mon esprit et mon système perceptif du flou créé par ma myopie associée à l'hypermétropie et l'astigmatisme, l'une de mes craintes étant l'affaiblissement inéluctable de ma vue. Je ne cessais de me demander ce que je ferais si un jour j'en arrivais au point où même deux culots de bouteille en guise de lunettes ne pourraient plus me rendre la vue.

Mais il ne serait pas juste d'attribuer la seule source du malaise causé par le verre à ma déficience visuelle. D'aussi loin que je me souviens, les fenêtres aussi m'ont rendu nerveux. Considérer que les villes sont pleines d'un nombre infini d'yeux qui peuvent s'ouvrir à la fois sur l'extérieur et l'intérieur leur confère une réalité saisissante. Volets, rideaux, stores atténuent dans une certaine mesure l'impertinence des fenêtres. Au moins, à la maison ou au travail, on a toujours la possibilité de se détendre en adoptant, grâce à ces écrans, des mesures efficaces. En revanche, toute sortie peut donner lieu à une agression en règle. Toutes ces vitrines alignées qui rivalisent de lumière, avec leur éclairage artificiel et excessif, ont un effet répulsif sur la personne affligée de mon mal. De jour, le soleil se reflète sur les fenêtres dont sont parées les façades des maisons, des immeubles et des hôtels. À cela, de nuit, s'ajoute la lumière de l'intérieur des bâtiments, qui intensifie de rue en rue son

rayonnement. Au fil des ans, mes crises de panique se sont accentuées, stimulées dans mon âme par une architecture nouvelle. Ces tours et ces structures en constante prolifération, dont toutes les façades sont recouvertes de verre, n'ont fait qu'exacerber mes poussées délirantes. Je ne pourrais pas vivre à Manhattan, Chicago, La Défense. Sous la menace de ces millions de corps vitreux aux entrailles prêtes à éclater, certains brillants, d'autres toujours aveugles, j'ai pensé m'abriter derrière des lunettes noires et, si cela ne suffisait pas, marcher en regardant droit devant moi, comme avec des œillères.

Qu'entends-je par là ? Si je disposais au sein du conseil municipal de ma ville d'un pouvoir décisionnaire, essaierais-je de restreindre l'utilisation du verre et de limiter la taille des fenêtres ? Si j'avais pu, me serais-je fait construire une maison sur le modèle de celle que l'on prêtait à Nostradamus ? Aurais-je conçu une structure cubique et sans fenêtres, qui donnerait l'impression d'imiter la Kaaba. Non ! Le malaise que j'ai évoqué n'a heureusement jamais atteint chez moi des proportions si propices à l'enfermement. J'ai toujours installé mes bureaux contre ou derrière des fenêtres largement ouvertes sur l'horizon. Si j'ai eu peur, si j'ai peur, c'est des autres fenêtres.

Je pense connaître la période où le verre a pris de l'importance dans l'architecture jusqu'à s'imposer. J'ai flâné sur les chemins qui, depuis les passages parisiens de Walter Benjamin, s'ouvrent au gratte-ciel de verre de Mies van der Rohe. Je me souviens avoir eu très envie de voir la Maison de verre de Philip Johnson de mes propres yeux. Je regrette aussi qu'Eisenstein n'ait pas pu réaliser le film *Glass House*. En regardant ses dessins des années plus tard, j'ai tenté d'imaginer à quel point il aurait été vertigineux pour un artiste du septième art de promener sa caméra sur un bâtiment, dont non seulement les façades mais aussi les parois intérieures étaient en verre, et la réalisation la plus proche que j'aie trouvée de cette idée est *Playtime* de Jacques Tati.

Cependant, rien de tout cela n'avait suffi à empêcher le choix de Monsieur d'accentuer mon malaise. La structure de cette bibliothèque s'ajoutant au premier sentiment que j'avais eu d'être pris au dépourvu et ballotté par une

incertitude frénétique, je ne savais plus quelle décision prendre. Évidemment sensible à la conception de la bibliothèque royale de Boullée, j'étais un grand lecteur, un écrivain invité à parler de ses livres et de ceux d'autres auteurs en différents pays, villes, bibliothèques et universités, qui avait placé au centre de son existence un objet semblable à une fenêtre dont un côté était fermé, trois ouverts.

— Je vous appellerai, ai-je dit à Reza bey pour ne pas prolonger davantage l'entretien. Si vous voulez bien m'excuser, j'aimerais faire quelques pas, maintenant.

OceanofPDF.com

Qu'il s'agisse seulement d'écrire ou de rester assis à réfléchir sur un sujet ou un problème, on ne va nulle part sans raisonner ni prendre les choses les unes après les autres. Dans les jours qui ont suivi ma visite à la Maison aux livres, je me suis efforcé de les classer par ordre d'importance, dans l'espoir de tempérer l'insistance des questions qui me taraudaient et les attaques dont elles harcelaient mon cerveau comme des plantes carnivores. À la fin de mon investigation, soit je trouvais réponse à la question la plus difficile, soit je n'y parviendrais jamais : pourquoi Monsieur m'avait-il choisi comme légataire de sa bibliothèque ?

En réalité, sans oublier la question préalable – qui était Monsieur ? –, je voyais bien que toute réponse me serait obstinément refusée, mais je ne pouvais m'y résigner. Incapable de modifier cet état de fait, je me sentais pieds et poings liés. S'il y avait eu quelqu'un avec qui j'avais pu trouver une solution de compromis, en d'autres termes si Monsieur avait été vivant, je n'aurais pas hésité à entrer en lice. Cependant, il avait préféré me laisser seul face à l'un des associés d'un cabinet d'avocats dont l'obéissance lui serait assurée jusqu'au bout. Un homme de la trempe de Reza bey, qui se considérait garant de la stricte exécution des instructions de Monsieur, demeurerait d'une droiture inébranlable. Dès notre première rencontre, j'avais compris que ma renonciation ne constituerait ni une menace pour l'héritage, ni un élément de chantage, avant de confirmer mon intuition devant sa superbe indifférence. Ma décision, quelle qu'elle soit, que j'accepte l'héritage ou le refuse, ne modifierait en rien sa position. Reza bey était parfaitement disposé à entreprendre les démarches dans un sens ou un autre, et rien ne laissait penser qu'il serait sensible au sort de la Maison aux livres, pourvu que cet état d'indécision ne s'éternise pas et qu'il ne reste pas avec une affaire non classée sur les bras. Pas une seule des questions que je me posais ne trouverait le moindre écho dans son esprit.

Au point où nous en étions, j'avais du mal à supporter que notre relation soit marquée du sceau d'une injustice fondamentale, car Reza bey avait connu Monsieur, il savait qui il était, à quoi il ressemblait, ce qu'il possédait, peut-être davantage et, pire encore, on ne pouvait pas dire que cela signifie grand-chose à ses yeux. Je ne sous-estimais certes pas la gêne créée en moi par mon ignorance de ce que lui savait, mais la personnalité de Monsieur excitait ma curiosité et, à cet égard, il était difficile d'établir une distinction entre l'ignorance de Reza bey et la mienne. À quel point avait-il connu Monsieur, que savait-il de lui ? Ce qui était sûr, c'était que son seul avantage sérieux sur moi était qu'il n'avait aucune raison de s'interroger sur ce qu'il ne savait pas. C'est derrière cette ignorance que se cachait la véritable identité de Monsieur. Je ne pouvais ignorer la raison pour laquelle il m'avait choisi, la mettre à part et passer dessus.

Dès que je me suis rendu compte que pour faire face à cette épineuse alternative une seule voie s'ouvrait devant moi, j'en ai eu dans le dos des frissons de tous les diables. Le cas échéant, aucune issue ne se montrerait avant d'avoir atteint le bout du labyrinthe de la bibliothèque.

Soudain, j'ai compris que je me trouvais face à une injonction : vaincre ma curiosité ou y succomber. De toute évidence, telle était à présent la question. Je me trouvais partagé entre assumer le destin de l'Othello manipulé de la Maison aux livres et celui de l'homme de main de Monsieur. Or, si je tentais d'atermoyer et de temporiser sans savoir où j'allais, à quoi cela servirait-il ? Je me suis donc retrouvé devant un échiquier bien concret, pièces alignées, prêt à jouer devant un joueur fantôme qui attendait que je bouge la première pièce, dans le rôle de l'amateur qui craint d'avoir pour adversaire un Fischer dans une féroce compétition en ligne. Comment s'extraire d'une telle situation ? Celui qui décide de battre en retraite ne s'impose-t-il pas alors la peine la plus lourde ?

Je me suis donc réfugié dans l'une des questions suivantes, apparemment sans gravité, question subsidiaire qui devait sa légèreté à ses implications : pourquoi Monsieur avait-il placé sa confiance en moi ?

À mon retour de Sarajevo, dès ma première rencontre avec Reza bey, la question de savoir si je connaissais ou non Monsieur avait stimulé mon imagination. Peut-être nous étions-nous croisés quelque part ? nous étions-nous serré la main ? Si c'était le cas, une telle coïncidence avait pu se produire dans une librairie. Faute de parvenir à tirer la moindre conclusion, j'ai tenté de me remémorer tous les endroits possibles, tous les lieux de rencontre qui avaient pu laisser une trace dans ma mémoire. Après une conférence ou une table ronde, après l'une des séances de dédicace auxquelles j'assistais rarement, il aurait pu venir me voir et, sans avoir besoin de se présenter, me poser quelques questions. Les pages de mon esprit n'offraient aucune réponse. Monsieur avait dû simplement me voir de loin, pourquoi pas ? Il avait lu mes livres, s'était contenté de se familiariser avec mon visage et ma voix en regardant des interviews à la télévision ou en lisant celles publiées dans le journal avec des photographies, et il ne voulait pas risquer une déception en approchant de trop près l'objet de son admiration. Pour une ou de multiples raisons, quelque chose chez moi devait lui avoir assez inspiré confiance pour qu'il me lègue sa Maison aux livres.

Quelque chose en moi n'a pas tardé à me murmurer que je devrais inévitablement pénétrer dans cette Maison aux livres, ne serait-ce que pour m'approcher de la réponse à cette question. Je verrais ainsi si les livres dont j'étais l'auteur avaient trouvé place dans cette sélection. Et le cas échéant lesquels avaient été retenus ? À défaut, quelle explication y trouverais-je ?

Le soir de ma visite à Dragos, nous étions invités à dîner chez un ami. En rentrant tard à la maison, ma femme m'a demandé :

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu as passé tout le dîner la tête ailleurs.

Si ces difficultés m'avaient surpris dans une période tranquille, eh bien ! qu'est-ce que cela aurait pu faire ? Mais je traversais une période de ma vie particulièrement troublée. Le travail me suçait jusqu'à la moelle, la moitié de la journée au bureau, la seconde à la maison au prix d'un regain d'efforts. Si au moins il n'y avait pas eu de troisième moitié ! Parmi mes lecteurs, certains s'imaginaient qu'en dehors du travail je n'avais pas de vie. En voyant tout ce que je faisais, ils devaient s'imaginer que je ne mangeais pas, ne buvais pas, ne dormais pas, ne voyageais pas, bref ! que je n'avais ni vie privée, ni plaisirs, ni peines. Inutile de dire que je n'avais nul besoin d'un problème de plus, qui plus est aussi encombrant que la Maison aux livres. Dans la vie, quand tout s'accumule, ce n'est pas toujours qu'au fond on l'ait cherché. Nul ne pourrait dresser autour de soi une Grande Muraille de Chine, installer des postes-frontières ou s'entourer de barbelés. Cependant, à un moment donné, pour empêcher son ballon de perdre de l'altitude, il fallait lâcher du lest, sans faire d'erreur de calcul. Pour avoir toujours procédé ainsi, j'étais conscient du ridicule qui consistait à développer de grandes théories sans être capable de s'affranchir de leurs aspects pratiques, mais je ne savais pas faire beaucoup mieux.

Monsieur et sa Maison aux livres, Reza bey, auxquels en rêve j'infligeais mille tortures, étaient venus se lover dans ma conscience. Me voyant incapable de les en chasser, sentant plutôt que mes efforts en ce sens seraient vains, moi d'habitude enclin à sombrer facilement dans le sommeil, j'en étais arrivé à redouter l'heure de me coucher.

C'est à ce moment qu'une invitation de l'Université d'été d'Andorre s'est portée à mon secours. Pensant trouver refuge dans la parenthèse d'un voyage de cinq jours dans l'un des plus petits pays du monde, j'ai fait mes valises avec l'espoir qu'à deux mille kilomètres de chez moi et de la Maison aux livres, je trouverais moyen de surmonter mon indécision. Comme on attendait de moi une conférence, j'en profiterais pour mettre la charrue avant les bœufs.

Cependant, mon esprit était encore la cible des salves qui ne lui laissaient aucun répit, mon sommeil était toujours agité. Monsieur m'avait pris au piège, il avait fait de moi une marionnette dont il tirait les ficelles. J'avais beau adorer le guignol, on ne pouvait attendre de moi que je sois heureux de me trouver dans le rôle du pantin incapable de maîtriser son comportement. Je devais commencer par ce que j'avais à faire et j'y parviendrais, à force de volonté, sous peine de changer radicalement de personnalité.

Nous avons vécu en Andorre des journées pleines d'agrément et de couleurs. Nous nous sommes rapidement liés avec les autres participants, avec lesquels nous avons d'indéniables points communs. Le soir, ma femme et moi passions de longs moments sur la terrasse sur laquelle donnait la chambre de notre hôtel à deux étages, à contempler le ciel, tantôt parlant de ce qui s'était passé le jour, tantôt en silence. À pareilles heures, je sentais encore la présence insaisissable de Monsieur à mon côté. Une fois, j'ai même failli me tourner vers lui et lui dire :

— C'est bon, je suis d'accord !

Quoi qu'il en soit, j'étais sûr de mériter cette malédiction. J'allais avancer mon pion, sur un coup décisif.

Lorsqu'il était avec Lauren Bacall, Humphrey Bogart lui aurait dit : « Du vendredi au lundi, ma vie t'appartient. Ce qui me laisse en moyenne quarante-cinq week-ends de totale liberté par an à te consacrer, si on excepte les vacances. » Dès le vendredi soir, il lâchait les rênes à son voilier blanc qui glissait comme un cygne sur la mer : j'ai vu le *Santana* dans un documentaire et, en le regardant, j'ai senti un autre bateau se nouer dans ma gorge, qui m'a emporté.

La vie à deux est à mes yeux la forme de relation la plus complexe au monde. Tous ceux qui vivent en couple comprennent sans mal la phrase de Harold Pinter que je me plais souvent à citer, car c'est vraiment ainsi que cela se passe : « Quand deux personnes commencent à vivre dans une même pièce, commence aussi une lutte de pouvoir. » Chacun réalise tôt ou tard qu'il doit se tenir en alerte, constamment lutter pour protéger son autonomie en dehors de l'espace partagé par le couple. Au terme d'incessantes négociations, on se fait des concessions mutuelles. On n'a jamais vu que cela puisse se passer autrement. La passion tend à se ramifier et, en croissant, ses branches développent de nouvelles pousses dans l'arbre que formait le couple. Si la vie commune se dissout souvent sous l'influence d'un tiers, certaines addictions peuvent aussi jouer ce rôle. Celui qui ne peut se lever de sa table de jeu ou qui consacre vingt-quatre heures par jour à son travail voit d'abord se distendre, puis se rompre les liens qui l'unissaient à l'autre. Aussi la seule façon de durer consiste-t-elle à se fixer de justes lignes de partage. Parfois un des deux ressent le besoin d'avertir l'autre s'il s'est trop éloigné de l'espace partagé en faveur de son propre territoire. Celui des deux qui se met en colère se mettra le premier sur la défensive. Il prendra du recul pour tenter un compromis, car même si le contrat n'est que partiellement déchiré, il finira inévitablement, faute d'être réparé à temps, par se rompre. Or on sait colmater un point d'impact dans un pare-brise fissuré.

Peut-on nier que le livre, dont on a tant souligné les vertus fédératrices, puisse aussi se révéler un ferment de division ? Il suffit de penser à la façon dont on peut se complaire dans un cercle, pour comprendre comment la passion démesurée des livres a toutes les chances de causer des ravages dans une vie de couple. J'ai, pour plaisanter, évoqué une pancarte qui disait « Entrée interdite à l'Autre ». Au risque de réactions virulentes vu sa portée sinistre, je vais y revenir, et puisqu'on ne peut jamais se garantir contre un malentendu, je suis prêt à endosser toutes les étiquettes qu'on voudra me coller. Aucun être sensé n'oserait prétendre que les femmes sont contre les livres. S'il y a des femmes qui n'aiment pas les livres, sont-elles plus nombreuses que les hommes ? Par le passé, la proportion a pu être autre, mais aujourd'hui, la majorité des lecteurs sont des femmes dans les pays où le taux d'alphabétisation est relativement élevé. Pour ma part, s'agissant des auteurs, je considère la distinction entre hommes et femmes totalement infondée. L'expression « femme écrivain » dégrade celui qui l'utilise.

Si, à notre époque, écrire a cessé d'être réservé aux hommes, il est incontestable que le combat des femmes pour la liberté et leur place dans un monde dominé par les hommes a joué un rôle majeur. Virginia Woolf dans *Un lieu à soi* a posé les termes du problème, et même si cela ne convient pas à tous les hommes, on ne pourra pas commencer à parler d'égalité sans avoir au préalable renversé cette représentation dominante.

Disant cela, je me comparerais volontiers au sale garnement qui a fait ou est prêt à faire une bêtise et débite des excuses pour devancer les réprimandes. Or voici la phrase qui va déchaîner les foudres : Qu'on le veuille ou non, le livre reste encore et malgré tout un objet du monde masculin.

Une telle phrase exige que j'ouvre une parenthèse. J'ai vu passer entre mes mains les histoires d'une foule de livres et de bibliothèques. Avec le temps, je me suis longuement attardé sur les lettres, les alphabets et les polices de caractères jusque dans leurs moindres détails. Je pense avoir fait le tour de la bibliographie, de la bibliomanie et de la bibliophilie : ce sont les hommes, pas

les femmes, qui sont à l'origine de toutes les perversions du monde du livre. Ils ont entrepris la construction de bibliothèques gigantesques et ils y ont eux-mêmes déclenché des incendies, tout aussi gigantesques. Les insatiables collectionneurs de manuscrits, les déchiffreurs d'alphabets, les fous de la correction, les relieurs et les collectionneurs d'ex-libris sont des hommes. Nous ne pouvons pas connaître l'avenir. Nous ne pouvons pas savoir quel destin connaîtront le monde des livres ou le livre lui-même, bien que je sois d'accord avec Umberto Eco, qui dit : « Le livre est comme la cuillère, le marteau, la roue ou le ciseau. Une fois que vous les avez inventés, vous ne pouvez pas faire mieux. » Tout peut changer dans le futur, mais les données du passé le montrent : du passé au présent, la perversion du livre, le fétichisme, la passion excessive pour cet objet s'imposent comme des excès propres au monde masculin. Faut-il préciser qu'il n'y a rien, dans ces observations, dont en tant qu'homme on devrait être fier ?

De l'histoire de chaque objet, on peut, si l'on y regarde de plus près, tirer des conclusions soit semblables soit différentes. Ramené à l'échelle d'une vie, la réalité n'offre plus la même apparence. Une situation singulière naît chaque fois de cette vérité. J'ai connu quelqu'un qui avait dû quitter sa femme parce qu'il ne supportait pas sa passion pour les chaussures. Ce n'est probablement pas le seul exemple de ce genre. J'exclus l'addiction à l'alcool ou au jeu. Ce sont des causes de rupture courantes, presque banales, mais dans le monde du livre, l'excès peut aussi atteindre un niveau dangereux. J'ai dit que je connaissais beaucoup d'amateurs de livres qui vivaient seuls. Si leurs excès les ont empêchés de partager la vie de quelqu'un, leur histoire était chaque fois différente. Lorsqu'on les questionne ils parlent, qui d'une déception amoureuse irréparable, qui de l'impossibilité de remplacer un amour décédé à un âge précoce, qui de l'incapacité de trouver le partenaire idéal. À mon avis, leur solitude est intimement liée à leur inaptitude à inhiber leur passion pour les livres. Les amateurs de livres capables de se réfréner ont d'une manière ou d'une autre trouvé la solution. Après avoir connu à un moment donné de leur

vie de couple une sorte d'interrègne, ils se sont assis à la table de négociation avec leur épouse et soumis aux conditions qu'elle leur imposait, soit en se lançant dans le désherbage de leur bibliothèque, soit, comme je l'ai mentionné précédemment, en l'exilant, comme un animal de compagnie dont personne ne voudrait plus à la maison, l'essentiel consistant à lui trouver ou lui bâtir un lieu ailleurs.

Monsieur s'était-il marié ? Avait-il eu des enfants, passé sa vie au sein d'une famille ? Ma première visite à Dragos a éveillé des fantasmes qui sommeillaient en moi, je ne peux le nier. Quand je suis rentré à la maison et me suis retiré dans mon bureau, j'ai sélectionné un à un les types de détectives qui figuraient dans mon catalogue personnel et essayé d'imaginer lequel me conviendrait. N'aurais-je pu engager quelqu'un pour découvrir qui était ce Monsieur, savoir de quoi il avait l'air ? Quelqu'un qui s'enquerrait de sa stature, sa corpulence, des traits de son visage et de son caractère, des grandes lignes de sa biographie, et me les communiquerait, pas un homme capable d'éclaircir une énigme par l'analyse à la façon d'Auguste Dupin ou d'Hercule Poirot, mais plutôt un bon vieux détective de la trempe d'un Dashiell Hammett, qui préférerait jouer au voyou au lieu de se morfondre sur une scène de crime, et qui, si nécessaire, aurait attaché Reza bey tel un saucisson à la chaise déglinguée d'une chambre d'hôtel borgne, lui aurait versé un seau d'eau glacée sur la tête toutes les dix minutes et, du ton le plus voyou, lui aurait hurlé : « Allez, crache le morceau ! Si tu causes pas t'es un homme mort ! », bref un gars à la mine patibulaire dont la chemise exhiberait ce qu'il portait sous sa veste, dès qu'il la tomberait.

Heureusement, je me reprenais tout de suite. Premièrement, batailler avec ce genre de fantasme irréaliste ne servait à rien, ce n'était pas mon style. Deuxièmement, il était indéniable qu'il y avait quelque chose de honteux et d'inconvenant dans le désir de découvrir l'identité de Monsieur. Il y avait une grossièreté disproportionnée à vouloir percer le secret que quelqu'un avait si méticuleusement mis en place, pour une raison impérieuse. La Maison aux livres pouvait-elle être confiée à un homme incapable de comprendre que la

maîtrise de sa curiosité est l'une des principales vertus d'un homme, et qu'il n'y a pas de place pour un tel sentiment dans sa vie ?

Monsieur avait-il été célibataire ? Je n'avais pas de raison de m'en inquiéter. De toute façon, ce n'était pas mon cas, je ne pouvais plus cacher à ma femme la situation inextricable dans laquelle je m'étais engouffré.

OceanofPDF.com

Après l'Andorre, nous avons décidé de passer quelques nuits à Barcelone, que nous considérons tous deux comme l'une des villes les plus fascinantes du Vieux Continent, et nous avons réservé un hôtel dans le centre, juste à côté de la Casa Milà. De là, nous nous dirigerions sans nous presser vers les centres d'intérêt de la ville que nous connaissions déjà dans ses grandes lignes et vers des lieux ciblés qui conforteraient notre sensation de découverte. Entre deux visites, nous avons pris de longues pauses déjeuner et dîner. Nous parlions pendant des heures, rendant justice à la cuisine et aux vins espagnols et catalans. Pour qu'une vraie vie de couple s'épanouisse, il ne suffit pas à mes yeux que les âmes et les corps soient en harmonie, la compatibilité intellectuelle est également essentielle. Sinon, la relation s'ankylose et, avec les meilleures intentions du monde, elle devient une routine dont on ne peut plus sortir.

Ceux qui vivent avec un écrivain savent qu'il est souvent distrait. C'est surtout vrai pour quelqu'un comme moi, rivé à son métier à tisser à un rythme qu'on peut dire ininterrompu. Dans une tête où se nouent les fils d'innombrables motifs, on peut toujours en trouver un qui casse. Les femmes sont généralement plus sensibles, plus observatrices et plus prudentes. Demandez à n'importe quel homme ce qu'il en pense, il renchéra : « Mais la mienne l'est encore davantage. » C'était notre deuxième soirée à Barcelone. Par ailleurs, je finissais tout juste une tirade enflammée sur l'architecture de Bofill, lorsque ma femme a conclu en évoquant ma distraction qui, ces derniers jours, lui avait semblé d'une nature différente. Alors, voyant se confirmer l'idée qu'elle pourrait se livrer à des suppositions sans fondement ou se faire de vaines illusions, j'ai reconnu :

— Oui, je me trouve face à un problème énorme et inattendu dans ma vie.

J'avais tellement besoin de franchir ce pas que dès ce moment j'ai eu l'impression que le problème était résolu, que je me relâchais et que l'arc si tendu en moi s'était débandé. J'adore le mot de Cocteau selon lequel « un

secret a toujours la forme d'une oreille ». Elle était prête à m'écouter, évidemment, mais il n'était pas facile de déchiffrer ce qu'exprimaient les reflets changeants de ses yeux. Si vous pensez avoir depuis des années mémorisé les genres de lumière, les types d'étincelles qui brillent dans ces pupilles que vous connaissez parfaitement, vous vous rendrez compte un jour que vous vous trompez. Pour pénétrer au plus vite ce regard inhabituel, j'ai choisi un raccourci et expliqué la situation à toute vitesse dans toute sa nudité. L'éclat de ses yeux a reculé et disparu, laissant place à plusieurs lignes de lumière différentes et familières.

Non, je n'avais pas inventé le moindre détail. Non, vraiment, je n'étais pas en train de lui parler d'un roman que j'avais décidé d'écrire. Non, je ne connaissais pas cet homme et je ne savais pas qui il était, je n'avais aucun moyen de le découvrir, d'ailleurs je n'en aurais pas l'occasion. Oui, cela me faisait réfléchir moi aussi, et je ne savais pas pourquoi j'avais été choisi. Non, cela n'impliquait pas de charge, de responsabilité ni d'obligation. À ce stade, mon droit au refus d'héritage était bien sûr toujours intact. Oui, cela ressemblait à une ruse du génie de la lampe d'Aladin. Non, je ne pouvais pas dire que j'avais besoin d'une telle bibliothèque, car, indéniablement, j'avais déjà du mal à gérer la mienne et à surmonter notre insuffisance de murs.

En tout cas, à l'évocation de ce petit bois sur les collines de Dragos, au milieu duquel se dressait ce palais de verre, avec ces milliers de livres, cette cabane de lecture juste devant, le gardien et sa femme dans la dépendance, l'arboretum, Reza bey, Monsieur, il était impossible pour ma femme de se refuser à considérer la Maison aux livres comme le résultat d'une loterie incompréhensible.

— Si tu y jettes un coup d'œil, lui ai-je dit, tu vas être encore plus surprise, c'est indescriptible, il faut le voir pour y croire !

À en juger par le fait que depuis mon retour de Sarajevo j'avais la tête ailleurs, elle était soulagée de ne voir confirmée aucune de ses plus sombres déductions. Cependant, j'ai vu qu'elle percevait la Maison aux livres comme un

très gros, un monstrueux insecte, dont on n'aurait pas su dire s'il était nuisible ou inoffensif, venu à l'improviste faire irruption au milieu de nos vies. Elle s'amusait à passer en revue toutes sortes de conjectures à propos de Monsieur, n'arrivant pas à croire que je ne sois pas entré pour regarder les livres, puis elle a soudain dit qu'elle avait de sérieux doutes sur le fait que tout cela ne me (nous) cause aucun problème, me rappelant que même les gagnants à la loterie avaient souvent été confrontés à une multitude de fléaux imprévus et inextricables qui avaient eu un impact négatif sur leur vie.

Non, je ne pensais pas être en âge ou en position d'aller jusqu'à m'enliser dans le marais de la Maison aux livres, comme le Peter Kien d'*Auto-da-fé*, en m'immolant par le feu avec les livres. Chaque fois que je m'égarais dans l'ironie, vexée, elle gardait un moment le silence. Puis est arrivée une nouvelle salve : je passais déjà ma vie enfermé dans mon bureau, je m'y enterrais pendant des heures, quel genre d'heures de travail envisageais-je pour m'occuper de la Maison aux livres ? En réponse à cette contre-ironie, un *clic* a annoncé la fermeture des valves de la moule et, pendant un moment, je me suis contenté d'écouter, peut-être d'entendre, bouche close. Oui, une solution raisonnable pourrait être trouvée si l'on optait pour une approche équilibrée. Non, il ne fallait pas se laisser prendre, plonger trop vite dans les profondeurs au risque d'un accident de décompression. Oui, autrefois j'avais bien passé les limites, non, il serait injuste de prétendre que c'était ma nature. Oui, je serais capable d'entretenir une relation raisonnable avec la Maison aux livres.

— Pensons à ce qui arriverait si, dans le cas inverse, ai-je ajouté, j'utilisais mon droit de refuser l'héritage ? Pouvons-nous laisser ce sac de nœuds s'installer dans nos vies ?

Dans notre chambre d'hôtel à Barcelone, épuisés par ce dont nous avons parlé, ainsi que par les deux bouteilles de vin que nous avons bues, j'ai refermé le livre dont les lettres se dérobaient à mes yeux et j'ai éteint la lampe de ma table de chevet. Avant cela je n'avais pas réalisé que je n'avais même pas envisagé la possibilité de refuser l'héritage, jusqu'à ce que cette phrase sorte de ma bouche. Pouvais-je choisir une telle issue ? Évidemment, je n'étais pas enclin à envisager une décision qui, aux yeux de tout autre, aurait pu constituer une forte tentation. La Maison aux livres, l'un des nœuds indissolubles du destin qui m'attendait, avait imposé sa présence inévitable. Je me suis endormi en traversant un mur de verre. Un autre est apparu devant moi, je l'ai traversé avec la même facilité. Quand j'ai atteint la boîte en acier, j'y suis entré, j'en ai fermé la porte. J'ai oublié la suite.

Lorsque l'un des acteurs les plus célèbres de ces dernières années a succombé à une crise cardiaque à un âge encore jeune, malgré ses nombreux films, cela a bouleversé ses fans. À quelques jours du tournage de celui dans lequel il allait jouer, son producteur et son réalisateur pris au dépourvu cherchaient une solution. J'ai eu l'idée d'appeler le réalisateur qui était un de mes amis. On pourrait récrire le scénario en soustrayant l'acteur à la caméra, pour lui garder le rôle principal dans un film où on ne le verrait jamais, et où de fait on ne pouvait pas le voir. Pour compenser, grâce aux technologies numériques, on pourrait se servir des dialogues de ses anciens films pour les digitaliser et faire entendre sa propre voix. Le réalisateur comprendrait probablement et serait intéressé par la solution que je suggérais. Cependant, le producteur ne voulait pas risquer de sortir un film dans lequel on ne verrait ni l'acteur ni les expressions si familières de son visage. Qui savait si la famille accepterait le procédé ou le trouverait contraire à l'éthique. Je me suis tu et retiré. Quelque temps plus tard, après la mort de Graham Chapman, j'ai entendu dire que l'équipe des Monty Python avait pensé à quelque chose de ce genre, avant d'y renoncer pour une raison quelconque.

Monsieur était manifestement un homme fortuné. J'ai tour à tour tenté de le confondre avec un industriel, un important homme d'affaires, un banquier, un empereur de l'immobilier, mais toutes ces identités semblaient détonner. D'un autre côté, je ne comptais pas le limiter à son identité sociale. De même qu'un industriel (Ettore Schmitz) et un écrivain (Italo Svevo) se sont parfois rencontrés chez la même personne, un certain nombre d'autres exemples n'était pas difficile à trouver. Monsieur pouvait très bien avoir présenté au monde un double visage. On a connu des hommes qui, d'une manière ou d'une autre, avaient réussi à séparer leurs deux vies, en cachant l'une à ceux qui connaissaient l'autre. Je fais partie de ceux qui ont suivi avec étonnement les documentaires racontant l'histoire d'un homme qui a entretenu une relation conjugale heureuse dans deux villes différentes pendant plus d'un quart de

siècle, ainsi que la tragique aventure d'un autre qui avait fait croire à toute sa famille et à ses amis qu'il était un médecin spécialiste, dont Emmanuel Carrère s'est servi pour écrire *L'Adversaire*.

Dans sa vie professionnelle, Monsieur avait dû être un homme compétent, prévoyant et sûr de lui. Je n'avais aucun doute sur le fait qu'il ait suscité le respect de sa famille et de son cercle d'amis. Cependant, une petite voix en moi, que j'avais du mal à légitimer, me disait que c'était quelqu'un qui se tenait à l'écart de toute « vie mondaine », dont le nom ne devait pas figurer sur la liste des grands contribuables, qui préférant l'invisibilité avait gardé son secret jusque dans ses bonnes œuvres. J'en aurais mis ma main au feu, c'était comme ça qu'il avait vécu : d'une part, il avait dû mener à bien ses affaires publiques, d'autre part, il s'était créé un second monde, secret et privé. J'étais conscient de raisonner comme si j'avais été le seul témoin concret de cette dichotomie, de cette double vie.

Si seulement j'avais pu m'en contenter. Au bout d'un moment, je me suis décidé à cesser d'attendre que le visage de Monsieur apparaisse dans la fumée de ma cigarette pour l'incarner : un homme grand et mince. Une silhouette complétée par un visage long et sévère, rasé de près, des cheveux blancs, coupés court. Des lunettes à double foyer, à verres épais sur une monture en corne. Pardessus en chamois, pantalon en tweed, chemise toujours blanche, toujours cravaté, gilet, veste à l'anglaise, chaussures, chaussettes moulantes en cachemire qui donnent l'impression de ne pas avoir été portées deux fois. Des casquettes classiques et chères. Un parapluie noir que, dans ses dernières années, jamais personne ne lui a vu ouvert. Des yeux bruns et brillants, derrière ses verres. Peu bavard. Les libraires le connaissent comme un client régulier qui sait ce qu'il cherche, irréprochable dans ses paiements et aimant garder ses distances. Une ombre élégante qui hante Londres, Paris, Leipzig, Bologne, Kadikoy et Beyoğlu. Seulement, de quelque façon que je m'y prenne, je n'arrivais pas à me représenter sa voix.

En 1977, il était tombé sur mon *Ayna* au comptoir d'une librairie qui à son grand regret devait plus tard baisser rideau, il s'était débattu jusque tard dans la nuit avec l'écriture insolite et difficile de ce livre, et il avait été intrigué par les pièces plus ou moins mystérieuses qui s'affichaient sur les pages gauches du livre. Convaincu que le jeune homme trop savant qu'il venait de découvrir serait soit un véritable écrivain, soit l'auteur d'un énorme coup de bluff, il avait décidé de suivre ses publications. Au fil du temps le jeune homme s'était diversifié. Monsieur ne se contentait pas de rassembler les livres qui paraissaient avec la même régularité qu'une pluie persistante. Il s'était aussi abonné aux revues dans lesquelles il publiait, se rendant compte qu'il tendait à constituer une sorte de bibliothèque avec les livres qui sortaient. Il enregistrerait même des entretiens de trois minutes, lors d'émissions dédiées au monde des livres à la télévision ou de programmes à la radio. Pour l'écouter, il assistait plusieurs fois à une conférence, à une table ronde et il s'intéressait à ses leçons. Cet intérêt avait créé une relation si intense que lorsque le projet de la Maison aux livres était né et avait commencé à prendre forme, avec le désir qu'elle se perpétue au-delà de sa propre vie, l'idée que son seul véritable héritier ne pourrait être que l'homme aux cheveux désormais grisonnants, qui ignorait qu'ils voyageaient ensemble depuis longtemps, était dans son esprit devenu une certitude.

Monsieur n'avait-il jamais pensé faire ma connaissance, me rencontrer, au moins une fois ? Mais surtout, quand *D'une bibliothèque l'autre* était sorti et qu'était venue la maladie qui inéluctablement en finirait avec sa vie, n'avait-il pas plusieurs fois été fortement tenté par une rencontre, imaginé la scène où nous faisons connaissance ?

Quoi qu'il en soit, il avait renoncé à faire le pas qui lui avait sans doute traversé l'esprit. Peut-être ne pouvait-il pas se permettre d'être déçu. Ou avait-il préféré imposer une solution dont l'issue resterait incertaine pour lui, plutôt que de surmonter une issue négative qui peut toujours survenir lorsqu'on se parle face à face, et il avait dû penser qu'il serait raisonnable de partir en

gardant l'espoir que son rêve se réaliserait. Peut-être toutes mes hypothèses étaient-elles fausses, et Monsieur n'avait peut-être jamais été confronté à un tel dilemme. On aurait pu penser qu'il avait décidé de créer la Maison aux livres depuis longtemps. De plus, personne ne pouvait être sûr qu'il n'avait pas prévu une deuxième ou une troisième option, au cas où je refusais d'hériter. Il était temps de menacer Reza bey, ligoté sur sa chaise, d'une nouvelle torture. On verrait s'il restait silencieux sous la gégène.

OceanofPDF.com

II

OceanofPDF.com

L'automne aussi sied à Dragos. Même sous l'épuisante chaleur de l'été, sa colline, son petit bois et la cabane de lecture qu'il abritait prenaient des airs d'oasis. Tout autour, ce trop long été avait revêtu des couleurs à couper le souffle. Aucun livre ne peut faire naître un sentiment d'immensité comme savent le faire le pin, l'acacia, le magnolia – je dis cela car je le crois et, si ce n'était pas le cas, mentir n'a jamais tué personne. Quoi qu'il en soit, chaque jour, je leur ai consacré du temps, n'hésitant pas à observer chacun de leurs changements et de leurs évolutions, avant le lever du jour, à l'aube, en milieu puis en fin de matinée, du matin au coucher de soleil, en début et en fin de soirée, à la nuit tombée, au plus noir de la nuit. Sans pour autant faire preuve de la même constance que le pivert ou la chatte jaune que j'avais nommée Miss, je me laissais aller pour mieux sentir le temps passer. Après une conversation tendue et douloureuse, ma femme avait décidé de passer le mois d'août loin de moi, en Toscane, où elle avait loué une maison dans un village à un quart d'heure de Sienne. Elle s'était rendu compte que si nous restions en ville ou que nous décidions de partir loin ensemble, je me déroberais pour demeurer ici, coincé dans la Maison aux livres. Ma promesse, à ses yeux dénuée de sens, resterait sans effet. Si je ne pouvais pas ignorer la profonde fracture causée par une si longue séparation pour la première fois en tant d'années de vie commune, la tornade qui m'emportait était cependant bien plus puissante que la culpabilité qui m'envahissait : le soir même de cette cruelle séparation, j'avais sans hésiter emménagé ici après avoir, pour ainsi dire, fermé l'appartement. Heureusement, chaque matin, Hayriye me laissait à l'heure que je voulais trois repas pour la journée. En début de semaine, Salih, compréhensif, me fournissait ma ration de tabac et de raki. J'avais coupé tout lien avec le monde extérieur et le pays aurait pu s'effondrer que je n'en aurais probablement rien su. Seul lien avec le monde auquel je n'aurais pas pu renoncer, j'avais, dès mon entrée dans les lieux, installé ma chaîne hi-fi. Pendant les heures où je me retirais dans la cabane, j'écoutais Heinrich Biber

ou Anton Webern selon le cas et l'inclination du moment et souvent, conscient du luxe d'être privé de voix humaine, je prêtais l'oreille à ce que m'offrait la nature autour de moi. Matin et soir, le jour tirait ses rideaux sur le chant des oiseaux. À ce moment-là, je tendais la main vers mon portable dont seule ma femme connaissait le numéro et qui, bien qu'allumé en permanence, ne sonnait jamais, puis j'appelais. Si, presque muette, elle écoutait mes monologues fiévreux et délirants, en proie à une rancune insurmontable mais contenue dans les quelques mots qu'elle prononçait, en revanche elle ne se montrait jamais ni sarcastique ni sombre. En un rien de temps, j'avais fait de moi un homme échoué sur une île déserte après un accident inopiné, malgré deux différences notables avec les personnages les plus célèbres : d'abord j'avais volontairement échoué ici – j'adorais le verbe –, ensuite j'étais essentiellement seul. Je n'avais ni l'intention ni l'envie de faire de Salih un Caliban et de Hayriye un Vendredi. Si j'avais pu, je leur aurais parlé en langue des signes, tant j'avais de réticence à entendre la voix humaine, mais un comportement si arrogant m'aurait causé une honte épouvantable. Je m'en sortais en limitant le dialogue au strict nécessaire. Cependant, devant ce silence glacial à l'autre bout du fil, il était impossible, même si je donnais raison à ma femme, de ne pas sentir le froid pénétrer mes os jusqu'à me glacer l'âme.

Évidemment, avant ce mois d'août, il s'était passé bien de choses. Début juin, après le marché passé avec elle en Andorre, j'avais pratiquement cédé à la précipitation. Renonçant au rêve absurde de torturer Reza bey et, pour un temps, à l'obsession d'identifier Monsieur, j'avais signé l'acceptation de succession. Si elle était le fruit du hasard, ce ne pouvait l'être qu'en partie. On m'avait en quelque sorte donné l'opportunité d'observer la façon dont le hasard agissait – sujet sur lequel Hans Blumenberg a écrit de nombreux et brillants traités – pour finalement, pris d'un étourdissement, préférer le statut d'acteur à celui d'observateur. Non seulement j'étais victime de vertiges, mais je ne voyais pas non plus correctement. J'avais abandonné mon être à l'attraction gravitationnelle de cet abîme d'énigme. Je n'arrivais plus à penser à rien d'autre, au point de perdre la capacité de peser le pour et le contre et de raisonner avec sang-froid.

Au début, pendant quelques semaines, je m'en suis tenu aux termes de notre traité d'Andorre : je me rendais à la Maison aux livres le vendredi soir et rentrais à la maison le dimanche soir, chamboulé. En effet, je semblais ne plus avoir toute ma tête, être complètement déboussolé. Je n'arrivais à me concentrer sur aucun autre sujet, ni sur mon travail, ni sur ma femme. Quant à moi qui n'avais jamais perdu une occasion de me vanter de dormir comme un bébé, j'étais devenu l'insomniaque qui cherche désespérément où il a égaré son sommeil d'autrefois. Caché derrière un livre, voire devant, Monsieur, avec sa stature et ses traits flous, s'était lové au centre de ma vie. Il était impensable que seule ma femme se soit aperçue de ma métamorphose. J'envie ceux qui savent empêcher une tempête intérieure de se refléter sur leur visage et dans leur comportement. Je suis totalement incapable de porter un masque, mon visage est si transparent qu'il déploie au tout-venant ma géographie intérieure. De toute évidence, même si, à une exception près, personne ne savait ce qui m'arrivait, j'avais le sentiment d'être assis sur une balançoire qui se serait détachée de sa barre d'appui.

J'ai l'habitude de dédier un nouveau carnet à chaque idée sur le point de prendre forme. Cette fois, afin de ne pas complètement perdre les bribes de celles qui bouillonnaient dans ma tête et de pouvoir m'en souvenir, j'en avais choisi un, petit mais épais, qui tenait dans une poche, afin – je ne sais pas trop pourquoi – de le dissimuler à tout le monde. Il n'y avait d'ailleurs pas une seule de mes actions passées susceptible d'exiger une telle précaution, de surcroît injustifiable. Jamais je n'avais tenté de cacher quoi que ce soit à la maison ni au bureau, pas plus que ma femme n'aurait cherché à s'immiscer dans mon intimité, étant surtout bien trop fière pour se permettre pareil comportement. Quant à mes collègues, ils me respectaient, aucun d'eux n'aurait imaginé s'introduire dans ma vie privée, fouiller mes tiroirs ou me faire les poches. Alors qu'arrivait-il ? Comment en étais-je venu à imiter le vieux Tolstoï, qui fourrait ses journaux intimes dans ses bottes pour les dérober à la curiosité de Sonia ? Aurais-je laissé naître en moi une doublure qui se serait identifiée au converti de force – dont parle Edmond Jabès avec une grâce extraordinaire – cousant dans une manche de sa veste la Torah (ou peut-être le Zohar), pour de l'autre main la caresser à l'église ou à la mosquée. J'ai aussitôt abandonné l'idée de confier mes vestes d'été à mon tailleur à qui j'avais pensé demander d'y coudre une poche secrète. Ensuite, un autre détail me tracassait : si je dédiais un carnet à chaque nouveau projet, la Maison aux livres en serait-elle désormais un ? « Et quel projet ? De quelle nature ? » me souviens-je m'être questionné à haute voix. Voilà comment s'était présenté ce mois de juin.

Et voici comment il s'est poursuivi : dès que j'ai fait connaissance avec la Maison aux livres, il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre que cette rencontre ne signifierait tout au plus qu'une étape préliminaire. Ses 38 644 livres avaient été étiquetés et consignés par quelques employés, suivant leur date d'achat, dans sept gros carnets composés à cet effet, présentant différentes écritures manuscrites. L'ouvrage le plus ancien ayant été acquis le 9 octobre 1938 à Berlin et le dernier daté du 24 mai 2002 à Istanbul, la période de réunion de la collection correspondait à un laps d'environ

soixante-cinq ans. Je n'avais pas oublié la remarque de Reza bey selon laquelle ce que j'avais sous les yeux avait été le fruit d'une sélection au sein d'un ensemble bien plus vaste. Monsieur avait probablement commencé à acheter des livres bien avant, mais le premier à mériter sa place ici était un Novalis, déniché tout juste avant la guerre dans une librairie qui devait brûler de fond en comble sept ans plus tard. C'était la deuxième édition des *Hymnes à la nuit*.

À y regarder de plus près, ce détail semblait un peu vain au vu des importantes informations que j'avais reçues, mais en apprenant avec quel titre la première pierre de l'édifice avait été posée, je commençais à avancer. J'essayais de me faire un portrait de Monsieur jeune. Pourtant comme j'étais encore loin d'être à même de savoir ce que j'allais écrire, l'histoire que j'essayais de mettre en place s'est, à un moment, arrêtée sur trois points de suspension, dans une atmosphère d'incertitude. Si jamais un tel livre devait voir le jour, *Les derniers jours d'un jeune Turc à Berlin* lui aurait fourni un titre de nature à susciter aussitôt la curiosité. La date inscrite à l'intérieur de la couverture des *Hymnes* – selon l'habitude prise dès le début par Monsieur – avait en soi quelque chose de cauchemardesque. Combien de temps après l'incendie du Reichstag, la Nuit de cristal et le début des persécutions contre les Juifs avait-il commencé ? Que pouvait bien faire un jeune étranger dans cette ville ? L'une des familles de la grande bourgeoisie d'Istanbul, dont on peut penser qu'elle ne pouvait pas prédire les sommets qu'atteindrait la fureur démoniaque des Allemands, incapable d'analyser la situation de loin, avait envoyé son fils à qui on avait appris l'allemand dès son plus jeune âge, dans un wagon-lit de première classe partant de Sirkeci, afin de parfaire son éducation. Comme mon récit, nébuleux faute de bases solides, se développait naturellement sous l'influence de scènes de films d'une époque où se forgeait l'esthétique du noir et blanc, j'ai suspendu ma progression et suis revenu aux carnets.

Au début, ne voyant pas le bénéfice de l'ordre chronologique, la méthode d'enregistrement choisie m'avait semblé plutôt illogique, mais au bout d'un moment je me suis rendu compte que Monsieur accordait une signification

particulière aux dates d'acquisition des livres, ainsi qu'au moment précis et au lieu de la rencontre effective, si ce n'est à la date à laquelle il avait décidé de se les procurer. Peu de lecteurs, de lettrés, qu'ils soient bibliophiles ou aient année après année monté une bibliothèque, continuent à tenir un tel journal de bord. Nous manquons, pour la plupart, de données sur l'itinéraire de nos bibliothèques, à l'exception, parmi mes connaissances, de quelques fervents lecteurs qui consignent encore tout sur des carnets, et d'une poignée de passionnés qui ont pris l'habitude d'inscrire sur l'une des premières pages de chaque nouveau livre la date et le lieu d'achat avec un *ex-libris*. Pour Monsieur, cela revenait à faire noter dans ses carnets, étape par étape, la date de fondation, d'aménagement et d'achèvement de sa bibliothèque. Je me suis trouvé face à une liste qu'on pouvait examiner pour elle-même, et dans laquelle on distinguait selon les langues – parmi les livres en allemand, français, anglais et turc les plus nombreux, plus rarement en grec, latin, italien et espagnol – différents domaines allant de la littérature, la philosophie, l'art, la science, à la politique et l'économie principalement, sans oublier les dictionnaires et les ressources encyclopédiques. S'il fallait considérer chaque volume comme une marche, devant quelle sorte d'escalier me trouvais-je ?

L'art de la métaphore, on sait cela, nous offre une foule de magnifiques stéréotypes fixés de longue date. Pour certains, ce qui vient à l'esprit, c'est l'effrayant escalier d'Escher, dont on ignore s'il monte ou s'il descend, d'autres pensent aux sombres marches des *Prisons imaginaires* de Piranèse, qui semblent finir dans le néant. Cependant, l'escalier qui se dressait devant moi me semblait un objet né d'une imagination totalement hallucinée, s'éparpillant dans tous les sens comme un lierre en folie, un mécanisme d'une folle perversité qui, tentant de monter ou de descendre, était voué à rouler dans l'abîme à tout moment. Enregistrés un à un successivement, les titres ne semblaient pas présenter le moindre signe de cohérence et, à les lire, on était pris d'une sensation de vertige, au mieux accompagnée de nausées. Ces carnets pouvaient-ils être lus de haut en bas, ligne à ligne ? En parcourant leurs pages,

comprendrais-je comment tous ces titres avaient pris place, progressivement, sur les étagères vides d'une bibliothèque fantomatique ? Émergeraient-ils de leur brouillard ?

J'y reviendrai, à ces carnets. À mon avis, il n'y avait jusque-là rien d'étrange si, dès mon premier pas à l'intérieur, j'avais volontairement gardé pour moi ce que j'avais ressenti et pensé de cette Maison aux livres elle-même, au point de ne presque pas ouvrir la bouche. Quand on ne peut savoir dans quel ordre s'y prendre, par quel bout commencer ? Parfois on bloque. Je fais partie de ceux dont les yeux s'habituent vite à l'obscurité. Laissons de côté les systèmes de classement bons ou mauvais, communs aux innombrables bibliothèques publiques, dont, pendant des années, j'ai franchi les portes. Quand je dis « s'habituer à l'obscurité », je veux parler de ces bibliothèques de particuliers qui opposent des difficultés à qui voudrait s'y retrouver et découvrir en tâtonnant leur classement. Cependant, pour moi, ici, il n'en a rien été. En entendant dire cela, on pensera sans doute le contraire, mais le fait est que j'ai eu l'impression d'en avoir moi-même conçu la logique et d'en connaître plus ou moins l'ordonnancement, ce qui pour tout autre aurait présenté des obstacles insurmontables. En constatant cela, j'ai compris ce qui était arrivé.

Dès le début du mois de juin, je n'ai plus eu de doute : cet héritage ne se justifiait qu'en vertu de motifs qui repoussaient les limites du raisonnable. Même si, précisément, ce n'étaient pas les raisons qui manquaient, je me suis dit que si une telle décision avait dû être prise sur des critères objectifs, mon nom aurait mérité de figurer en tête de liste des candidats éligibles. Dès la première fois que j'étais entré dans la Maison aux livres, comprenant que nous avions, Monsieur et moi, adopté le même ordre de classement, j'avais remarqué qu'il y avait entre nous des liens de première importance. Peut-être avait-il découvert et jugé appropriée la méthode Aby Warburg (14271, 20131, 28474) à l'occasion d'un de ses voyages à Londres (en 1949, 1953, 1955...). Peut-être Monsieur en avait-il lui-même eu l'idée, comme cela avait été mon cas. La construction et l'aménagement de la bibliothèque entière avaient été conçus autour de la notion de ruche personnelle basée sur des affinités, et il s'était tout naturellement attribué la position de reine des abeilles.

Je me suis souvenu d'un article de Juan Goytisolo (26221) sur Cervantes (113, 2704, 25141), qui parlait de créer une bibliothèque au centre de laquelle on placerait *Don Quichotte*, de façon à rassembler autour de lui les œuvres écrites sous son influence. Nous connaissons, et de fait nous connaissions déjà tous, l'existence de grandes œuvres séminales. De même que l'Univers a émergé d'un état extrêmement dense et chaud pour se dilater à l'infini, il s'est formé sous nos yeux un monde autonome dans lequel la sphère du temps s'est inexorablement étendue, pour se ramifier de façon exponentielle jusqu'à créer des liens directs et indirects. Des œuvres comme *L'Illiade* (309), *La Divine Comédie* (26), *La Comédie humaine* (171, 442, 1705, 8017, 8018, 8019) et, pour les plus récentes, *Ulysse* (1004) ou *À la recherche du temps perdu* (2003, 2004, 2005) ont engendré assez d'extensions pour mériter d'occuper le cœur d'immenses bibliothèques autour duquel pourraient s'articuler des centaines de milliers de livres satellites. À Jérusalem, au Vatican et au Caire, n'y a-t-il pas un livre susceptible de toucher des millions de personnes ? Si on me le demandait,

je n'hésiterais pas à forcer le trait : il n'y aurait aucun mal à imaginer d'entières bibliothèques institutionnelles constituées autour d'un seul livre.

Ne pourrait-on les comparer à des systèmes solaires dans lesquels, par exemple, la Bibliothèque du Congrès tournerait autour d'un livre de George Washington ou de Tocqueville (28711), la British Library autour des *Sonnets* de Shakespeare (174, 26404), la Bibliothèque Nationale de France autour d'un exemplaire de Villon inconnu (5001), sans oublier la bibliothèque du palais de Topkapi au centre de laquelle trônerait l'album de Mohamed Siyah Qalem (18971, 32103) ? Bien sûr, à la limite, on pourrait encore exagérer en soutenant que la somme de toutes les bibliothèques du monde aurait pu graviter autour soit de tablettes gravées, le plus ancien manuscrit conservé de l'épopée de *Gilgamesh* (4112), soit du *Livre de Sable* de Borges (20014), soit du seul livre que tout lecteur pourrait désigner en fonction de son tempérament. Pour moi ce serait le livre que Mallarmé n'avait pas su écrire (18114). Mon imagination a souvent tendance à partir dans tous les sens. En y pensant, la folle audace de l'architecte Sinnimar m'est revenue à l'esprit pour la énième fois. Un jour où il avait achevé la construction d'une magnifique mosquée, il dit au sultan avec lequel il était monté au sommet de l'édifice : « Dans les fondations de cette masse que j'ai édifiée avec des millions de pierres, il y en a une qui, si on la déplaçait, ferait s'effondrer tout le temple », avant d'ajouter : « Mais ne vous inquiétez pas, à part moi personne ne sait de quelle pierre il s'agit. » Le sultan accomplit ce qu'il devait, il fit exécuter Sinnimar sur-le-champ pour enterrer son secret avec lui. Qui n'aurait pris semblable décision ? Si nous connaissions la seule œuvre susceptible d'apporter des réponses, jusque-là inaccessibles, à toutes les questions sur l'ordre qui règne sur la Terre et sur la vérité de la Vie, nous serions assiégés par une foule de meurtriers qui jureraient notre perte, de peur de nous voir révéler l'existence d'un tel livre. Pourquoi serait-il étrange que moi, ou un autre, soit enclin à proposer différentes possibilités, si l'écrasante majorité de la population sur Terre était convaincue qu'un seul livre, placé au centre du monde, contenait tout, c'est-à-

dire vraiment tout ? Telle était la question que j'aurais aimé pouvoir poser à Monsieur. De nombreuses autres destinées à rester sans réponse commençaient à s'accumuler dans mon épais petit carnet. Je chercherais. J'essaierais de les confronter à un miroir. Chacune des civilisations qui avaient quitté la scène de l'histoire avait laissé derrière elle de grandes traces tangibles chargées de secrets. À Delphes, la faille d'Omphalos restait silencieuse depuis deux mille ans, dans la vallée du Nil, au Yucatan, à l'île de Pâques ou à Angkor subsistaient des pierres silencieuses, des escaliers muets, des sculptures géantes, des inscriptions, des temples qui refusaient de répondre aux questions qu'on leur posait. Bien sûr, je n'avais pas perdu la tête au point de vouloir comparer la structure de verre dans laquelle j'entrais avec ces vestiges. Cependant, le silence des civilisations, tout comme le mutisme compact qui s'imposait à moi après une vie que je croyais avoir passée de façon rationnelle, me tourmentait depuis longtemps. J'avais peur que Monsieur ne soit le dernier représentant d'une sorte de secte qui, avec le temps, aurait perdu ses fidèles, une secte certes farfelue, et que la Maison aux livres ne confirme cette intuition.

Nombreux sont ceux qui, refusant de considérer une bibliothèque comme un lieu de culte, ne verraient dans ce rapprochement avec leurs propres temples que de l'idolâtrie. En tout cas, une bonne bibliothèque abrite la plupart, sinon la totalité des saintes Écritures (4, 18, 604, 605, 1121, 4506, 7700, 18643, 21213, 21214, 28411, 30002...), sans compter les ouvrages qui en sont dérivés. De plus, même si beaucoup ne peuvent entrer sans réserve dans cette catégorie, il existe de nombreux livres axés sur différentes formes de croyance. Par ailleurs est-il vraiment nécessaire d'adorer ? Le lecteur toujours soucieux de mettre à l'épreuve ses doutes, ses questions et souvent son incrédulité face aux Écritures s'est-il penché sur elles dans le désir de renforcer sa foi ? Aurais-je dit que lire c'est espérer ? Non, j'ai affirmé qu'écrire, c'est espérer.

Par le passé, il y a de cela un quart de siècle, j'ai écrit un texte inspiré de Swift (604, 10308, 37441). J'y racontais que j'étais déjà allé me coucher quand, tard dans la nuit, ma bibliothèque devenait le théâtre d'une violente

mêlée dans laquelle mes livres se jetaient à terre, se battaient, jusqu'à se déchirer leurs pages. Je suis à présent convaincu que Monsieur a lu et relu ce texte à plusieurs reprises, le cas échéant j'expliquerai comment. La guerre des livres entre eux, si ridicule que cela puisse paraître, est une idée réaliste. Imaginons une étagère sur laquelle on placerait côte à côte *Das Kapital* (104) et *Mein Kampf* (183) – j'ai honte de citer ces deux livres dans la même phrase pour souligner l'absurdité du rapprochement –, n'y aurait-il pas de quoi déchaîner un ouragan ? La liste des livres que certains voisinages rempliraient de rancœur, de douleur ou de colère ne tiendrait pas dans un volume. Pourtant, il ne faut pas oublier qu'après tout il s'agit encore de relations de parenté, de formes d'alliance essentielle, scellées par l'inimitié. De même que Caïn et Abel, Saturne et Médée, les fils et frères d'Œdipe et leurs parents peuvent se côtoyer sur les mêmes pages d'un même livre de mythologie, on pourrait tout aussi bien trouver côte à côte sur l'étagère d'une bibliothèque – la mienne par exemple – un homme de droite et un homme de gauche, Pound et Aragon, Kisakürek et Hikmet. Nous ne pouvons pas être certains qu'il soit totalement impossible qu'une nuit ils se battent et s'entre-déchirent, bien que personne ne puisse l'assurer.

Monsieur avait préféré aménager la Maison aux livres en fonction de leurs affinités. Lui qui, respectant dans ses carnets une chronologie rigoureuse, y avait appliqué une méthode d'ordonnancement simple et plausible s'était finalement montré capable de refuser la solution traditionnelle et de ne pas se satisfaire de l'ordre alphabétique habituel. Une telle attitude m'a tout de suite enthousiasmé. J'ai toujours vu dans la résolution des problèmes l'une des activités les plus significatives de ma vie. J'ai compris, dès mon premier tour d'horizon, qu'il n'avait pas cherché d'unité en plaçant au centre un seul livre ou l'œuvre d'un seul auteur. Tout au contraire, la structure à laquelle je faisais face se composait de nombreuses ruches. J'ai vite compris qu'au sein de cette masse indissociable de 38 644 unités se côtoyaient plus d'une centaine de centres, dont, vus de face, les organes internes étaient visibles, leurs dos des invitations

au voyage. J'ai accepté, presque avec exaltation, l'effort, le temps et la patience que l'identification de chacun de ces centres exigeait. Que je dise le contraire ou non, de toute façon personne ne me croira, mais la première chose que j'ai faite, une fois à l'intérieur, ç'a été de vérifier si mes propres livres s'y trouvaient et s'ils pouvaient constituer un de ces centres. C'était bien le cas. Si le jour où j'étais allé à Dragos avec Reza bey une inspection plus approfondie avait donné un résultat différent, ma décision d'accepter ou non l'héritage en aurait-elle été affectée ? Je crains de ne pouvoir donner ici une réponse sincère, même aujourd'hui.

La voie empruntée dans les registres, puis la méthode de classement adoptée ont suffi à fixer dans mon esprit la première des principales conclusions : la Maison aux livres ne pouvait pas avoir été conçue et réalisée dans le but que son contenu soit consulté par le public et que les livres sélectionnés et réunis bénéficient à tout un chacun. Si une telle intention était d'une importance particulière – bien que le testament ne fasse aucune référence à quelque limitation d'accès en pareil contexte, car dans le cas contraire une indexation pratique et un ordre alphabétique l'auraient emporté sur toute autre possibilité de classement et de référencement afin de faciliter les recherches des usagers –, l'objectif de Monsieur était différent et c'était ce que je me donnais de découvrir.

Ni le soufisme, ni l'éthique protestante, ni les religions d'Extrême-Orient n'acceptent qu'on se laisse aller à exhiber sa foi en son Créateur. Ils tolèrent encore moins l'ostentation dans les relations humaines, à titre collectif ou individuel. Les riches de notre époque ont voulu nous cracher au visage leurs privilèges et leur prétendue supériorité, en étalant leur passion du luxe sur les pages et les écrans. Dans tous ses choix, Monsieur avait su clairement manifester son refus d'une telle façon de voir. Au lieu de se cacher quelque part sur les hauteurs de Dragos, il lui aurait été facile de s'imposer au public en faisant graver son nom sur l'une des artères les plus fréquentées de la ville, sur un immense panneau d'affichage, car il en avait les moyens. Avoir fait construire la Maison aux livres par un architecte étranger dans un matériau approprié bien que coûteux, de la façon la plus discrète et dans le langage le plus simple qui soit, s'être orienté vers une structure sobre et transparente, à l'abri des regards, presque dissimulée entre les arbres, n'avait rien d'ordinaire.

Considérant qu'il avait acquis dans sa jeunesse *L'Architecture de verre* de Paul Scheerbart (474) à Nuremberg, on pouvait avancer un certain nombre d'hypothèses : d'abord, contrairement à moi, il s'était peut-être attaché très tôt au verre qui me mettait si mal à l'aise. S'il était allé en Allemagne, c'était peut-être même dans le but d'y entreprendre des études d'architecture ou d'ingénieur. Dans les années qui avaient suivi la guerre, il avait pu rejoindre les hommes discrets et fortunés qui réussissaient en Turquie, en tant qu'entrepreneur du bâtiment. Aussi, je ne sais pourquoi, ou plutôt je ne le sais que trop bien, il convenait à mon propos de poser les bases qui justifiaient l'idée – devenue, avouons-le, une obsession – qu'il était l'un de ces rares êtres à parvenir à mener jusqu'au bout une double vie. À défaut d'autres données et de moyens d'en obtenir, ma persistance avait quelque chose de miraculeux. Je comptais tenir la silhouette de Monsieur, pour ainsi dire son fantôme, dans les limites du cadre que je m'étais en quelque sorte fixées.

Les caractéristiques des volumes contenus dans la Maison aux livres apportaient la preuve concrète qu'il n'y avait chez lui aucune esbroufe. On ne pouvait pas dire qu'il s'intéressait particulièrement aux œuvres signées, aux premières éditions ou aux tirages à part. D'un autre côté, il était évident qu'il préférait les belles éditions, les volumes reliés et si possible les éditions critiques. Pour exemple du prix qu'il était capable de payer sans sourciller, je ne citerai que l'édition originale des *Fiches* de Wittgenstein – *Zettel* en allemand – (26117, 31208) que je n'ai jamais pu me procurer et que j'ai sortie, dès que je l'ai repérée, pour la poser sur le bureau de la cabane de lecture. Sur les étagères, pas un seul incunable – la seule œuvre d'Ibrahim Müteferrika figurait dans l'édition d'Evliya Çelebi –, mais un solide ensemble de lithographies illustrant les *Contes populaires* qui a immédiatement attiré mon regard. Je suis tombé sur très peu de périodiques. À côté des livres de Karl Kraus, il y avait quatre exemplaires de sa revue *Die Fackel*, que je voyais pour la première fois de mes propres yeux, un exemplaire de *Botteghe Oscure* à côté des poèmes de Montale, et le premier numéro de *L'Éphémère*. J'ai été un peu triste de constater qu'aucune des revues que j'avais publiées n'ait obtenu son droit de cité.

L'amoureux des livres, lors de sa première rencontre avec une bibliothèque personnelle, procède à une sorte de contrôle d'identité à partir des livres qu'il trouve sur les étagères. Lors de sa deuxième ou troisième visite, il essaie d'affiner cet aperçu encore assez flou. Après cette étape, il sera temps de voir ce que la bibliothèque en question ne contient pas. Début juillet, j'avais commencé à examiner les étagères sous cet angle. À moins qu'une de leurs œuvres n'ait été cachée dans un coin, certains auteurs n'avaient pas été jugés dignes d'entrer dans la Maison aux livres : Steinbeck, Kemal Tahir, Murakami faisaient partie des noms que je n'avais pas trouvés. Comme moi, Monsieur était de ces lecteurs fermés à la science-fiction. Je n'y ai pas vu non plus un seul livre des écrivains de la Beat Generation. Il n'avait pas non plus retenu les publications en rapport avec l'actualité, celles des journalistes, la vulgarisation scientifique, les ouvrages encyclopédiques, si ce n'est une poignée de titres

spécifiques, ou peut-être avait-il simplement préféré les laisser de côté. J'ai noté dans mon petit carnet les noms dont l'absence m'a étonné (Trakl, Maïakovski), ainsi que ceux dont l'abondance m'a fait froncer les sourcils : l'intégralité de l'œuvre de Hegel étant un bon exemple d'un intérêt que je ne partageais pas. Quel bibliophile ne saurait avoir de carences ou d'excès, comparé à l'un de ses pareils ? Cherchant au début à m'identifier à Monsieur, je me suis rendu compte à mi-chemin que je m'étais égaré. Erreur ou illusion, j'ai vite renoncé à céder à cette tentation. Notre proximité ne suffisait-elle pas ?

OceanofPDF.com

Ce n'est pas que je ne le sache pas, je le sais, bien sûr, mais une fois encore je constate que le travail de l'écrivain obéit à un processus, un ordre qui ne s'accorde pas avec celui du vécu. Bien plus, l'écriture l'ignore. Même si celle-ci procède de la vie même, elle se voit imposer par la main qui prend la plume un ordre artificiel. En tentant de redonner vie à la façon dont j'ai rencontré, connu, découvert la Maison aux livres et dont je m'y suis immergé jusqu'à explorer son labyrinthe, j'ai un peu suivi la méthode que Günter Grass appelle « peler l'oignon », que je me souviens d'avoir déjà mentionnée quelque part. J'essaie de parcourir le cercle ou plus précisément le volume de la sphère, vu sa structure tridimensionnelle, en utilisant une logique de balayage depuis ses contours jusqu'au centre. Cependant, du moins dans ma phase initiale, la manière dont je me suis comporté pourrait être qualifiée d'agression brouillonne.

Il est tout simplement impossible de parvenir à déterminer la somme des propriétés d'une masse sans développer une méthode appropriée et rationnelle. Heureusement, j'ai très vite cessé de fouiller comme un fou dans tous les sens. Jusque-là, j'ai parlé de mes rencontres avec ces livres comme si, avant de venir ici, je ne les avais jamais ouverts. Bien sûr, ce n'était pas le cas : les signaux que j'ai repérés dans ceux tirés des étagères ont suffi à me montrer qu'ils n'avaient pas seulement été rassemblés, mais lus et travaillés, souvent les deux, de façon plus ou moins approfondie. Monsieur avait passé sa vie à leur consacrer du temps et des efforts, et entre eux des liens complexes, inextricables, s'étaient formés.

Cela allait encore bien au-delà.

Si le travail qui m'a aidé à rouler ma bosse depuis plus d'un quart de siècle m'a octroyé quelque privilège à un ou deux égards, je peux dire que l'un d'eux est d'être tenu dans mon entourage proche et lointain pour celui qui a vu passer et déchiffré le plus de manuscrits.

Pour autant, je n'avais jamais vu ni entendu parler, de près ou de loin, de quelque chose de tel. Quand je parle de manuscrits et d'écriture manuscrite, je ne fais certainement pas référence à l'art de la calligraphie et aux œuvres dont la calligraphie est la finalité. Celles dont je parle sont, peu ou prou, de la main de mes contemporains dont le métier est d'écrire. Si j'ai d'abord pris l'écriture de Monsieur pour des lettres imprimées, cela n'a rien à voir avec ma déficience visuelle, je voulais dire, je le répète, que jamais je n'avais vu ni entendu chose pareille.

En raison de sa culture, Monsieur avait une écriture qui, au-delà de l'écriture soignée fréquente chez les élèves des lycées étrangers d'Istanbul, faisait preuve d'une qualité qui atteignait un niveau de perfection maniaque. Qui sait comment et sous quelle impulsion il avait fait de ces caractères gothiques, dont l'esthétique est en soi étonnante, sa façon d'écrire ordinaire. De plus, toute personne qui s'applique à écrire à la main connaît fréquemment avec le temps une sorte de détérioration – au fil des ans mon écriture, par exemple, est devenue illisible. Lui avait réussi à conserver la sienne jusqu'à la fin.

Mais cela allait encore bien au-delà.

Le premier exemple de son écriture que j'ai rencontré se trouvait en marge de l'expression *domus vitrea sphaeratis sive circularis* (« maison de verre sphérique ou circulaire ») dans la biographie de Jung, sur laquelle j'étais tombé par hasard lors de ma deuxième visite à la Maison aux livres, au-dessus d'une ligne qui renvoyait à l'aide d'une flèche à l'expression « en forme d'œuf » sur la page suivante. C'était une ligne sous laquelle figurait le nom de l'architecte japonais Tadao Andō.

Comme je l'ai dit, j'avais d'abord cru que ces lettres avaient été imprimées, sous forme de note à cette édition critique. Puis je me suis rendu compte que la note en question avait été ajoutée au stylo, à l'encre bleue. Plus loin, sur un papier méticuleusement collé à l'intérieur de la couverture, il y avait, rédigées en belles lettres, des références à l'œuf, dont le contenu ne pouvait être décrypté en un clin d'œil : « L'alchimie, tradition *fabula*, réflexion sur l'art de la sculpture. » Par la suite, j'ai parcouru quelques livres avec des résultats similaires et, je l'ai dit, j'avais pris l'habitude de les qualifier de broderies. Établissant des liens entre ses lectures, Monsieur avait parcouru des millions de pages en laissant derrière lui à la façon d'un escargot une traînée de sécrétions. Quant aux papiers collés sur la troisième de couverture, ils lui servaient souvent à étendre sa toile au moyen de notes qui semblaient avoir été écrites à différentes dates. Lorsqu'un papier était plein, il en collait soigneusement un nouveau au-dessus ou en dessous, pliait ceux qu'il collait en bas et remplissait parfois leur verso. En fin d'annexe, de note, de commentaire, une date bien visible était mentionnée. Lorsque j'ai compris que la Maison aux livres contenait un journal de lecture invisible sous forme de bribes, j'ai été enclin à croire que Monsieur en avait décrit la matière en des termes semblables. Était-ce le cas ?

Si je l'avais voulu – bien sûr, j'en étais conscient –, j'aurais pu créer un volumineux carnet de bord en faisant correspondre les notes de lecture avec l'ordre dans lequel les livres avaient été acquis. Était-ce là ce que Monsieur

désirait et attendait de moi, son héritier ? Qu'espérait-il de plus ? Devais-je intégrer cette toile de connexions dans un ensemble ? Beaucoup de questions se posaient, ou alors une seule, mais sujette à d'infinies subdivisions. Tout cela s'était installé dans mon esprit.

C'est au milieu de tout cela que j'étais arrivé en ce début d'automne, complètement perdu.

OceanofPDF.com

Quand, à un moment donné, j'ai vu que la section occupée par le centre de tous les centres, pour ainsi dire le cœur de l'oignon de la Maison aux livres, avait pour sujet le Livre, je n'en ai pas été surpris. Parmi les ouvrages qui, de haut en bas, remplissaient les étagères et demandaient du temps si l'on voulait comprendre les liens précis qui justifiaient leur proximité, on pouvait distinguer ceux rassemblés dans le souci d'approfondir les moindres détails du livre comme objet : art de la reliure, histoire du papier, catalogues de marques de stylos, études sur les techniques de fabrication de l'encre, publications savantes sur les marges ou les notes de bas de page, analyses détaillées de la page titre jusqu'au colophon avaient été réunis d'une manière digne d'*A Gentle Madness*, dont le titre figurait aussi dans la bibliothèque.

À côté de cette zone se détachait une deuxième, un peu plus diversifiée, centrée sur la culture bibliothécaire : depuis les immenses bibliothèques institutionnelles à celles d'artistes, l'éventail s'ouvrait aux travaux collectifs, aux actes de colloques sur le sujet et aux biographies de célèbres bibliophiles.

Le cercle suivant rassemblait les œuvres d'écrivains, de penseurs et d'artistes qui avaient principalement choisi le livre et l'univers du livre comme thème littéraire ou comme sujet philosophique. Là se trouvaient réunis les maîtres qui avaient consacré leur vie à la façon de concevoir le livre comme une œuvre d'art. Il y avait parmi eux des ouvrages inestimables.

Vu sous cet angle, il était facile de caractériser la Maison aux livres comme une collection construite autour de ce thème principal, comme un amas de planètes et leurs lunes disposées autour de leur soleil. Dans sa jeunesse, Monsieur avait-il eu peur de se transformer en Peter Kien ? Craignait-il de répéter le sort de Hanta, le héros de Bohumil Hrabal ? Ou traînerait-il jusqu'à sa mort comme Mallarmé, rêvant d'un livre qu'il ne pourrait jamais achever ?

D'étagère en étagère les sujets variaient. En les manipulant, on verrait leur nombre augmenter indéfiniment. Ceux qui vivent dans ce monde savent qu'un jour, ils finiront par tomber dans le puits sans fond d'un domaine ou d'un

autre, surtout si collectionner, thésauriser et posséder des livres n'est pas leur principal souci. Des hommes de ce genre, il en existe. On en entend parler, on les rencontre, on les connaît. En général ils ne cherchent pas à entrer dans les livres. Ils ne s'y intéressent que parce que leurs moyens le leur permettent. Certains d'entre eux, parfois atteints d'étranges addictions, ne se servent de leur fortune que pour constituer une bibliothèque consacrée à un seul et unique sujet. Nous n'aimons pas les bibliophiles qui n'hésitent pas à prendre tous les risques pour satisfaire leur curiosité malsaine et dont le film de Polanski *La Neuvième Porte* nous offre un bel exemple.

Si je dis « nous », c'est que je crois dur comme fer à l'existence d'une tribu sans frontières, d'un clan du livre, comme je l'ai dit et répété maintes fois, car nous sommes – ne l'ai-je pas aussi dit ? – du même groupe sanguin. N'y a-t-il pas parmi nous des gens qui mériteraient définitivement d'être traités de fous ? Franchement, je pense qu'en de telles situations personne ne peut être totalement impartial. Il en est ainsi depuis toujours et chacun voit dans le fou de son village un personnage sympathique ! Une fois, dans mon bureau rempli de livres, un de mes meilleurs amis m'a demandé à ce sujet : « Mais qu'en sais-tu, si nous sommes pareils ? » Je me suis immédiatement levé, j'ai sorti de l'étagère le fac-similé de l'exemplaire latin de *La Nef des fous*, publié à Bâle en 1498, de Sebastian Brant, j'ai tout de suite trouvé la page que je cherchais, et je la lui ai tendue. Sur cette page, il y avait une gravure peinte à la main représentant un bibliomane et, juste au-dessus de cet aimable personnage, quelques vers commençaient par les mots *De inutilibus libris*. Aurais-je besoin de décrire le bonheur que j'ai ressenti quand je suis tombé sur le même fac-similé (9120) dans la Maison aux livres ? Nous avons ri, à moitié malicieusement, lorsque ce jour-là mon ami m'a dit que cette silhouette me ressemblait trait pour trait. À présent, je me demande confusément si ce ne serait pas dans cet ouvrage que je pourrais trouver le visage de Monsieur.

Il ne servirait à rien d'expliquer aux bibliomanes que les livres ne leur servent à rien, au fond ils en sont convaincus, sans que cela change quoi que ce

soit à leur façon de vivre. Ils savent qu'il n'est pas nécessaire de trouver aux livres d'autre utilité que celle d'exister et de nous entourer. La bibliomanie commence là où s'arrête l'utilitarisme. Personnellement, n'ayant pas réussi à me contenter de la sérénité que me procurait leur seule existence, je n'avais malheureusement pas pu être un véritable bibliomane. Monsieur, lui, avait-il franchi ce pas ?

OceanofPDF.com

De fait, j'étais devenu un bibliothécaire fantôme, si ce n'est un remplaçant. En y réfléchissant, j'ai pensé à l'un de ces portraits pleins de fruits et de légumes d'Arcimboldo, au *Bibliothécaire* avec son entonnoir renversé sur la tête. Apparemment, aux yeux de ce peintre excentrique, le maître des livres était un fou parmi d'autres, lui dont le métier était aussi vieux que les civilisations et les cultures les plus anciennes. Nos contemporains ont eu raison de désigner Borges comme le chef de file de la métaphysique de la bibliothèque et de penser qu'Umberto Eco ou Alberto Manguel avaient pris sa suite, opinion que je partage. Cependant, en ce qui concerne leurs prédécesseurs les plus anciens, nous ne sommes pas tous d'accord. À mes yeux, c'est l'empereur Julien qui, pour la péninsule anatolienne, est le premier seigneur des livres. Les chrétiens, on peut le comprendre, n'aiment pas ce grand philosophe barbu qu'ils appelaient l'Apostat. Il m'a inspiré quelques poèmes, quelques textes, certains encore en chantier. Nous, ses disciples, nous ne sommes qu'une poignée, ce qui reste des païens de son époque. Le palais d'Antioche et sa bibliothèque hantent le néant qui nous est familier comme un fantôme muet. Heureusement, celle de Néon à Sagalassos, dont la contribution de Julien à sa construction ne peut plus être sous-estimée, a peu à peu surgi d'un néant similaire, et bientôt nous remplirons ses étagères !

Qu'il le veuille ou non, dans l'imaginaire d'un Argentin, la première bibliothèque du monde se trouve à Buenos Aires, dans celui d'un Italien à Rome, et si là encore tout le monde n'est pas d'accord c'est bien aussi sur ce point. Je situe pour ma part la première bibliothèque à Constantinople. Ce n'est pas que j'ignore celle d'Éphèse ou que je ne l'aie pas vue, mais son fondateur fut aussi un destructeur et un incendiaire de livres, la sienne ne méritait donc pas de figurer parmi mes références. Alors que ma ville, d'un âge à l'autre, d'une langue à l'autre, d'une écriture à une autre, a connu de nombreux bibliothécaires, parmi eux Photios, notre maître à tous. Si nous tentions de recréer l'itinéraire qu'ont suivi d'innombrables manuscrits,

d'innombrables papyrus brûlés, dispersés et ensevelis au cours de tous les incendies, les pillages, les tremblements de terre, de tous les sièges, les croisades et les conquêtes qui nous ont frappés, mieux vaudrait évidemment partir des archives de la bibliothèque de Photios. Une copie jaunie de l'un de ses portraits se trouve dans un coin de ma bibliothèque, je dois penser à l'apporter à la cabane de lecture dès que l'occasion s'en présentera.

Si au visage du bibliomane sur la gravure de *La Nef des fous*, je mêlais la peinture d'Arcimboldo, les traits combinés de Julien et Photios et de surcroît une photo de moi défraîchie, je trouverais Monsieur.

Avait-il d'abord réuni les livres de cette bibliothèque avant de la faire construire et, surtout, avait-il, des années durant, travaillé à ce projet pour finalement, une fois son but atteint, se considérer comme un bibliothécaire ?

La création d'une bibliothèque n'a rien à voir avec sa gestion. Le bibliothécaire n'est généralement que le gestionnaire d'une bibliothèque déjà constituée. Il est formé à cela et en a fait son métier. Son approche est physique, jamais métaphysique. Distinction incontournable, le bibliothécaire suit un programme de travail concret qui consiste à acheter, classer, protéger les livres, organiser et faire fonctionner de façon rigoureuse leur circulation, pour, le moment venu, procéder au désherbage. Il a peu de temps à consacrer à la fantaisie.

Si tel est le cas, et il semble bien que ce le soit, une telle posture ne vaudrait ni pour Monsieur ni pour moi.

Ces dernières années, j'ai entendu libraires et autres vendeurs de livres déclarer à l'unisson que, dans notre pays comme à l'étranger, le nombre de leurs jeunes clients diminuait progressivement. Nous savons que les données statistiques donnent le résultat inverse. La population de lecteurs augmente, le nombre de livres publiés et vendus connaît une augmentation notable, l'environnement virtuel semble avoir élargi le champ de la lecture à jamais. Alors, pourquoi ces mots dans leur bouche ?

À mon avis, le livre comme objet, la lecture comme fonction voient s'élargir la portée du rituel et ses limites. Tandis que leur relation se développe dans sa dimension pragmatique, celle qu'on peut considérer comme symbolique baisse d'un cran. Pour nous, de même que pour ceux qui nous ont précédés, les livres faisaient l'objet d'un engouement, nous ne les aimions pas seulement au seul motif qu'ils faisaient notre affaire, mais nous leur donnions, au-delà de leur dimension scripturale, un sens pour qu'ils remplissent leur fonction. La principale raison qui nous poussait à entrer dans une librairie d'occasion n'était pas simplement leur moindre coût car, en changeant de mains, chaque livre, loin de se réduire au texte qu'il contenait, gagnait en richesse. Nous attribuions secrètement au contenu du livre une forme d'expérience accumulée au fil de ses lectures antérieures.

Personne ne pourrait imaginer d'avance combien de livres ne seront jamais lus, ou resteront en sommeil dans les bibliothèques du monde. Ce n'est d'ailleurs un secret pour personne, de nombreux ouvrages restés sans lecteurs sont jetés, pilonnés et le moment venu recyclés. Cependant, cette évaluation n'est pas tout à fait juste. Alors que d'un côté de la balance on trouve des titres conçus selon des formules toutes faites pour répondre aux besoins d'un large public de consommateurs, de l'autre côté, on fait face à la profonde méfiance de lecteurs profonds, convaincus qu'il existe peut-être de nombreux livres promis au même destin que *Les Chants de Maldoror*. La fortune d'un livre est

soumise à un cercle vicieux : seuls ceux qui ont consacré à la lecture une partie significative de leur vie sont capables de le comprendre et d'en saisir la portée.

N'ai-je pas affirmé que lire, c'était s'évader, se retirer en soi ? Je suis sûr de l'avoir dit au moins une fois. Quand on lit, l'univers entier est tenu à l'écart. Lorsqu'on se plonge dans les pages d'un livre, les autres s'effacent avec leurs voix et leurs mots. On se projette sur une terre lumineuse, tempérée, à l'abri, et cela même lorsqu'on voit défiler sous ses yeux les caractères d'un texte sombre, dur et effrayant. Aussi sait-on, en éteignant la lumière et en posant la tête sur l'oreiller, que le monde réel qui nous entoure va laisser place à un monde plus réel encore. Celui qui n'a jamais lu de cette manière n'a pas encore vécu.

C'est pourquoi chaque lecteur aime avoir dans sa bibliothèque des livres qu'il n'a pas encore ouverts. Il se soucie des promesses qu'ils portent en eux. L'attente est l'un des moteurs les plus forts de la vie. Dommage qu'à côté de cela il reste une difficulté : si j'évaluais le nombre de livres que je pourrais lire, combien d'autres laisserais-je de côté ? Lorsqu'il atteint un certain âge, le lecteur avisé apprend à renoncer. Nul ne boira jamais à la source qui étancherait toute soif.

Il y a quelques années, au journal télévisé, on avait interviewé des gens qui avaient vécu des années sans savoir ni lire ni écrire. Certains de ceux qui avaient longtemps réussi à cacher la vérité à leur entourage en avaient éprouvé une grande honte lorsqu'on les avait découverts. D'autres, en raison de leur situation, avaient eu de grandes difficultés à surmonter le problème. Dans un environnement où la plupart apprennent à lire et écrire dès leur plus jeune âge, il est difficile de mesurer la détresse causée par l'ignorance de cet outil. L'enthousiasme de ces hommes m'a fait penser au vertige irrépressible d'un aveugle qui soudain recouvrerait la vue après une intervention chirurgicale. Devant mon écran, j'ai un moment essayé de saisir la nature de cette expérience, sans y parvenir, faute de pouvoir m'imaginer une vie qui se serait passée sans savoir écrire – et c'est moi qui dis cela ! –, sans savoir lire, sans même reconnaître les lettres. Puis je me suis souvenu de ma nervosité lorsque je

voyageais dans un pays où l'on se sert d'un alphabet que je ne connais pas. En me disant dans mon fauteuil que nous vivions dans un pays dont le peuple était pour la plupart incapable de déchiffrer les écrits de son propre passé pour avoir substitué l'alphabet latin à l'arabe, j'ai ébauché un sourire, peut-être le plus amer des sourires.

Monsieur connaissait apparemment notre ancien alphabet, à en juger par les livres de Tevfik Fikret, Ahmet Haşim et Halid Ziya Uşaklıgil, les premières éditions trouvées sur les étagères d'*A'mâk-i Hayâl* (*Les Profondeurs du rêve*) de Filibeli Ahmed Hilmi ou *Makber* (*La Tombe*) d'Abdülhak Hâmid Tarhan et quelques numéros de la revue *Dergâh* (*La Loge*). Pour autant, il n'en utilisait pas moins l'alphabet moderne dans ses notes de lecture. Nous avons vécu dans l'analphabétisme un bon moment, et c'est encore en partie le cas actuellement : il s'est créé en Turquie un état intermédiaire qui lui est propre. Eh bien ! au moins, Monsieur savait lire. À Çankiri, l'année où j'ai fait mon service militaire, j'avais commencé à déchiffrer l'alphabet ottoman. Quand j'y repense, j'ai vraiment honte de ne pas avoir persévéré. Si j'étais allé au bout de mes efforts, je me serais perdu encore davantage dans l'univers des livres. Ce qui est d'ailleurs toujours la meilleure chose à faire.

On devrait être capable de lire toutes les écritures, d'écrire dans n'importe quel alphabet. Or il n'a jamais existé sur terre quelqu'un capable d'une telle chose. Nous vivons dans un monde où même les prophètes ignorent les langues étrangères. Nous restons là dans notre coin à attendre que les lettres que nous ignorons soient translittérées, que nos langues soient traduites. Savoir qu'il existe des dizaines de milliers d'ouvrages auxquels je n'ai pas eu accès, faute d'être traduits dans des langues que je peux lire, me remplit de peine.

Monsieur avait créé la Maison aux livres à un âge avancé. C'est ce que j'avais compris des propos de Reza bey. Lorsqu'il est tombé malade, tout était déjà en place, ici. Quelle a pu être sa tristesse lorsqu'il s'est rendu compte qu'il allait mourir et que bientôt il ne pourrait plus découvrir de nouveaux livres ?

Souffrait-il de savoir qu'il ne serait pas en mesure de voir sortir les publications d'auteurs qu'il suivait ?

Que pouvait-il ressentir sur son lit de mort en pensant aux œuvres complètes de penseurs et d'écrivains qu'il appréciait, qu'il aimait lire, dont il ne verrait pas l'achèvement, aux ouvrages qui n'avaient pas encore vu le jour, aux livres à propos desquels il se demandait si leurs auteurs étaient toujours vivants, si ceux qu'il aimait écrivaient encore, et sur tant d'autres objets écrits, publiés, qu'il n'aurait jamais entre les mains ?

Toutes ces questions se bousculaient dans mon esprit les unes après les autres, ce matin-là où j'étais assis dans la cabane vide. Je me suis levé et me suis dirigé vers la Maison aux livres. Dès que j'y suis entré, je suis allé tout droit vers mon objectif, j'ai sorti un de mes livres intitulé *Bekçi (Le Gardien)*, j'ai lu la longue note manuscrite en troisième de couverture, surpris de trouver une référence à la dernière phrase d'*Alo nâme*, mon livre sur le sculpteur Ali Teoman Germaner. Et pourtant j'aurais dû depuis longtemps savoir que le début d'un livre trouve son rythme à partir de la dernière phrase d'un autre livre.

J'ai assez bien signifié, j'imagine, dans quel état d'instabilité et, pour ainsi dire, d'excitation constante j'avais passé juin et juillet. Ma femme avait décidé d'aller à Sienne. Elle ne supportait plus la façon dont la Maison aux livres accaparait tout mon temps libre, chaque matin de la semaine et chaque week-end. La tension entre nous avait atteint son paroxysme. Même si tout cela n'avait pas compromis ma présence au bureau l'après-midi, appeler cela une présence serait peut-être exagéré. J'y déambulais comme une âme en peine et, bien sûr, dans les réunions mon humeur ne passait pas inaperçue. Mon assistante a voulu à un moment s'assurer, en posant des questions détournées, que je ne rencontrais pas de sérieux problèmes dans ma vie privée. Elle n'a rien osé dire, mais elle avait l'air de soupçonner une affaire de cœur. J'ai ri intérieurement, puis j'en ai frémi. En quelque sorte c'était tout comme. J'ai essayé d'en parler à ma femme avant qu'elle ne parte, sans résultat. Son état de crispation m'a semblé avoir pris des proportions extravagantes. Si vraiment il s'agissait d'une affaire de cœur, cette fois pour elle c'en était trop. Au bout du compte, c'était moi qui avais choisi de laisser prospérer ces tensions. Alors, le jour où ma femme est partie, je vous l'ai dit, je me suis octroyé un congé, j'ai quitté la maison et me suis installé dans ma cabane de lecture, au départ pour un mois. Chaque année, en plein été, le travail subissait un relâchement général, la plupart des employés se préparaient à partir en vacances, pour se reposer et rentrer avant le début de la nouvelle saison. Presque tous mes proches s'étant absentés d'Istanbul, des conditions idéales se trouvaient réunies pour que je puisse m'enterrer sans interruption dans la Maison aux livres. Cependant, au bout d'un temps, faute de pouvoir partager mes émotions avec qui que ce soit, je me suis enfoncé dans un pernicieux maelström de solitude.

Je ne suis pas de nature à m'enterrer vivant au milieu de mes secrets. Je ne dirais pas que je n'en ai pas, tout le monde en a. Cependant, ceux qui me connaissent savent bien que je ne suis pas quelqu'un de secret ni mystérieux.

Si tout cela avait pris de telles proportions, c'était à cause d'une intransigeance de ma femme dont, en dix-sept années de vie commune, jamais je n'avais été témoin. Si j'avais pu partager avec elle les conséquences de ma dérive, je n'aurais certainement pas passé ces mois d'été dans une instabilité aussi sévère. Nous avons sombré dans une conversation de plus en plus tendue. À aucun moment, elle ne m'a clairement exprimé ses raisons, murée dans une implacable résistance. Réaction peut-être typiquement masculine, au lieu de me taire quand elle en est finalement arrivée à voir dans la Maison aux livres une sorte de concurrente, j'ai confirmé. Cette fois, visiblement, quelque chose s'était brisé entre nous. En un sens, l'entêtement mutuel nous avait fait glisser tous deux dans l'affrontement, laissant augurer un mois d'août encore plus douloureux.

De toute évidence, au lieu de lui téléphoner chaque jour pour lui faire mon rapport, elle s'attendait que je la rejoigne et saute dans le premier avion malgré ma phobie. Cela aurait-il suffi à faire fondre la glace ? Non, elle voulait que je lui annonce ma décision de sortir du marais dans lequel je m'étais embourbé, m'avait-elle dit la dernière fois. L'idée que je quitte mon travail pour me faire le gardien, le reste de mes jours, d'une bibliothèque abandonnée, inutile et morbide avait dans son esprit suscité l'image du marais et dans le mien le désir d'écrire un jour un livre sur le verbe « sombrer », pour évaluer les différentes facettes d'une telle situation. Je ne savais plus quoi faire. Était-ce une situation dans laquelle pouvait se permettre de sombrer un quinquagénaire qui dans la vie avait fait son chemin pour le meilleur ou pour le pire et atteint la maturité ?

S'il fallait sombrer, eh bien ! je sombrerais. Assis dans ma cabane, je voyais s'éloigner mon existence impuissante, abandonnée à un puissant courant, se croiser les rails de mon passé et de mon avenir incertain. Pour m'évader, tantôt

je me plongeais dans les carnets de Monsieur, tantôt je me promenais entre les rayonnages, renouvelant mon excitation en sautant d'un livre à l'autre. Ce genre d'euphorie n'était pas de nature à refaire de moi un homme équilibré.

Je dis que je ne suis pas une boîte à secrets, mais si l'on considère qu'au bout de trois mois je n'avais pas encore parlé à un seul de mes amis de la Maison aux livres, il y a de quoi se poser des questions. Tous étaient des gens qui vivaient au milieu des livres. Chacun d'eux accueillerait la nouvelle avec enthousiasme, on me poserait mille et une questions, les idées les plus étranges remplissaient mon esprit. J'avais bien fait de me taire. Mais une telle, oui, une telle absence de partage faisait peser sur mes épaules un fardeau indéfectible. Comme d'habitude, mon meilleur ami passait l'été dans sa maison d'Ayvalik. Il devait être furieux de voir que j'avais gardé mon portable éteint si longtemps. Faute de me joindre et sachant que ma femme et moi ne nous étions jamais séparés, il avait très probablement appelé celle-ci et reçu de vagues réponses à ses questions, qui avaient dû attiser sa curiosité.

Au milieu du mois d'août, je l'ai appelé :

— Quoi de neuf, mon grand, où es-tu ? m'a-t-il demandé.

Était-ce un sujet à aborder au téléphone ? Je me suis contenté de lui demander quand il rentrerait à Istanbul, après un échange de banalités de nature à apaiser son inquiétude :

— Ce week-end, je ramène ma mère à Istanbul avant de revenir ici. Si tu veux, réserve-moi ton dimanche soir.

Lorsque nous avons raccroché, je me suis soudain senti plus détendu.

Dès notre rencontre, les bases d'une amitié durable avaient été posées. Il n'y avait rien d'étonnant à cela, nous avions tant de choses en commun. J'attribuerais encore l'approfondissement de notre amitié à un trait paradoxal : nous ne nous ressemblions pas du tout. Je suis, pour ainsi dire, un homme monochrome. Je tourne sur un axe, je n'ai qu'un seul métier, une seule femme, j'ai sans doute plusieurs facettes, mais je ne regarde que dans une seule direction. En revanche, jamais je n'avais rencontré quelqu'un de plus polyvalent que mon ami. Il savait tout faire, sa curiosité était vaste, il n'avait pas de centre d'intérêt facilement identifiable. Architecte de formation, il était fasciné par les arts visuels, la calligraphie, mais surtout il était tombé amoureux de la mer. Sans être aussi accro que moi, il faisait partie de ceux qui vouaient un amour sincère aux livres et au monde des livres. Je n'avais aucun doute sur le choc au cœur qu'il aurait en arrivant ici. Je ne savais pas s'il pourrait faire la lumière sur ma situation et ses dilemmes, mais j'étais sûr qu'il en serait touché jusqu'à la moelle.

Le samedi, j'ai envoyé Salih au restaurant de mézès qui se trouve en bord de mer, armé de deux gamelles à compartiments. J'ai acheté du raki, du vin blanc, de la bière. J'ai demandé à Hayriye de préparer une table devant la cabane de lecture pour le lendemain. J'errais le long des étagères, réfléchissant à l'ordre dans lequel j'allais raconter à mon ami les événements de ces derniers mois.

La nuit, de nouveau prisonnier de ma boîte en acier, j'ai une fois de plus fait d'horribles cauchemars avant de sombrer dans un sommeil profond.

Je me suis réveillé avant le lever du soleil. En cette saison, la lumière du milieu de matinée me procurait un plaisir infini. Dans ma cabane, devant une tasse de café fort, une cigarette allumée à la main, en essayant de comprendre quelques scènes, de saisir quelques bribes de mes rêves et de mes cauchemars, je me suis rendu compte que j'avais visité la demeure de Monsieur. Si je me souviens bien, il habitait une maison en pierre à deux niveaux, entourée d'un jardin, sur la rive orientale du Bosphore, du côté de Beylerbeyi ou Vanikoy. Les

images qui m'en étaient restées provenaient du rez-de-chaussée, où se trouvaient deux salles de réception en enfilade. À l'exception d'une petite bibliothèque tournante assez trapue, il n'y avait aucun livre en vue et, en y repensant, j'en éprouve encore malgré moi de la surprise. Tous les objets que je voyais, peintures accrochées aux murs ou meubles, étaient flous, je ne pouvais donc rien identifier. Voilà à quoi cette fois avait ressemblé ma boîte en acier.

Il était frustrant de ne pas pouvoir appréhender le monde de Monsieur et ses objets. Cette pensée m'a soudain fait rire. Un moment, j'avais presque cru à la réalité de ma visite imaginaire. La pensée qui avait suivi tenait plutôt de l'interprétation, bien sûr. Si c'était le cas, il était évident que je ne parvenais toujours pas à renoncer à employer tous les moyens pour extraire la figure de Monsieur de sa bibliothèque. Or, le seul objet de la Maison aux livres dont j'ai jusqu'à présent omis de parler était une magnifique réplique de la Roue à livres. Présents sur les étagères de presque toutes les bibliothèques personnelles, les objets symboliques grands ou petits, les photographies ou les bustes d'auteurs ne semblaient pas intéresser Monsieur. À mon avis, craignant qu'ils ne détournent de l'attention portée aux livres, il avait dû décider de ne leur accorder aucune place.

En réalité, pourquoi remplir nos étagères de fétiches, qui en somme ne font qu'encombrer nos étagères ? Non contents de la place occupée par la bibliothèque elle-même, nous remplissons ensuite d'images, de photographies et d'affiches les pans de murs qui n'ont pas encore été envahis, sans doute dans un effort de recréer un monde utérin enveloppant. Au fil du temps, dans la mesure de ses moyens, chacun de nous s'ouvre à de nouvelles acquisitions, certains à de coûteuses œuvres originales, d'autres se contentent de reproductions limitées, quant aux moins riches ils se procurent les mêmes émotions grâce à des reproductions bon marché.

Depuis longtemps, dans les maisons, d'autres voisins indispensables ont disputé la place aux livres sur les étagères, au point parfois d'occuper de plus en plus d'espace : une discothèque de 33 tours, de cassettes et de CD, une

filmothèque de vidéocassettes, de DVD et, au-delà, les appareils et le matériel correspondant, assez pour commencer à sacraliser la bibliothèque. Dans un appartement où l'on pénètre pour la première fois, tous ces éléments réunis obligent à passer par le processus de rencontre, non seulement des gens mais aussi de leurs identités culturelles, de leurs choix et de leurs horizons. Tous ces éléments, pris séparément ou dans leur totalité, donnent beaucoup d'indices.

C'était donc l'isolement de la Maison aux livres qui avait déclenché mon rêve de boîte en acier. Chaque maison reflétant son propriétaire, il m'était impossible de séparer Monsieur des objets réunis et choisis avec soin, qui de son vivant l'avaient entouré. En m'appuyant sur certains éléments pertinents de la Maison aux livres, je pourrais sans nul doute bâtir des hypothèses sur ses liens avec des musiciens, des peintres ou des cinéastes. Cependant, la présence d'une première édition de l'intégralité des écrits de Webern (9007) pouvait-elle être une preuve certaine de l'attachement de Monsieur à sa musique ? Que je ne sois pas tombé sur un livre ou un catalogue consacré à Rubens signifiait-il que Monsieur était indifférent à l'œuvre de cet artiste ? Les lacunes et les excès de ma propre bibliothèque me portaient à penser qu'il ne s'agissait pas de mesures fiables.

Après un déjeuner léger, avant ma sieste habituelle, j'ai appelé mon ami et lui ai proposé de venir me retrouver en bord de mer, dans le jardin de thé où j'étais assis, jugeant préférable de lui parler d'abord de ce qui m'était arrivé, dans un lieu différent. Le soumettre au même endroit à deux chocs en même temps n'aurait pas été juste. Mort de curiosité, mon ami a essayé de me faire parler au téléphone.

— Sois patient, lui ai-je répondu, tu n'as plus très longtemps à attendre.

Je me demande parfois si la mer ne serait pas fâchée contre moi qui, après toute une enfance et une jeunesse dans l'eau, m'en suis éloigné. Un soir, il y a de cela cinq ou six ans, lors d'un voyage dans le sud que je n'avais pu éviter, j'avais nagé cinq minutes et, en sortant de l'eau, j'avais appelé mon ami :

— Oh mon Dieu ! a-t-il dit, si tu me l'avais dit avant, on en aurait informé les médias.

Cependant, sous un parasol du jardin de thé à la toile avachie, ayant placé ma chaise dans l'alignement de la chaussée, je m'attendais à le voir apparaître d'une minute à l'autre, noir comme du charbon.

À la seconde où j'ai vu sa voiture pointer son nez au bout de la route, je me suis levé et dirigé vers le trottoir à sa rencontre. Mon bonhomme rayonnait de santé. Après une longue accolade comme si on ne s'était pas vus depuis quarante ans, nous nous sommes réfugiés sous le parasol.

— Raconte ! m'a-t-il lancé sans même nous laisser le temps de nous demander l'un à l'autre comment nous allions.

Je me croyais prêt à parler, mais j'ai compris une fois de plus qu'en pareil cas le plus dur était de commencer. J'ai toujours admiré chez les femmes la capacité de raconter en une heure un événement qui n'a duré que dix minutes. Elles peuvent dire ce qui leur est arrivé, ce qu'elles ont vu, entendu par hasard, dans les moindres détails, en prenant mille détours, sans négliger des intermèdes. De plus, elles ne se contentent pas d'en parler à une seule personne, faisant entrer en jeu divers éléments, ainsi que des variations dans la transmission à différentes amies.

En revanche, la plupart des hommes préfèrent les raccourcis, moi je suis vraiment le pire de tous, j'emprunte la voie la plus économique. De fait, j'ai réussi à faire tenir tout ce que j'avais vécu depuis Sarajevo jusqu'à présent dans un résumé de cinq minutes. Pendant que mon ami m'écoutait sans un mot, une expression de surprise grandissante s'affichait sur son visage, puis il m'a demandé :

— Dis-moi, tu ne serais pas en train de me jouer ton numéro, n'est-ce pas ?

Il avait de bonnes raisons de se poser la question. Chaque fois que j'avais dû faire face à de sérieux ennuis qui, s'aggravant, m'avaient mené au bord du gouffre, j'avais pris au fil des ans l'habitude d'essayer de jouer ce qu'il appelait un numéro d'équilibriste, et comme dans mon cercle d'amis j'étais connu pour jouer des tours dont personne n'arrivait à se sortir, ne sachant pas si mon histoire était vraie ou fausse, il avait tout lieu de se montrer méfiant. Le malheur dans cette affaire, c'était que cette fois la victime du numéro, c'était moi. À minuit largement passé, le cerveau embrumé, nous nous sommes dit au revoir.

Un sourire fêlé s'est dessiné sur mon visage, quand il a dit :

— Je suis content que quelque chose de ce genre ne me soit pas arrivé à moi, je n'aurais pas su quoi faire.

Et moi, le savais-je donc ?

Notre rencontre avait évidemment détendu à la fois les muscles de mon âme et ceux de mon corps. Je me suis réveillé le lendemain matin, comme si je n'avais pas dormi depuis des semaines, comme si je m'étais débarrassé d'une fatigue longue et profonde. Aucun de nous deux n'était un gros buveur, mais soit à cause de l'excitation, soit parce que nous étions restés assis en plein air, nous avons bu au-delà de la juste mesure. Cependant, à mon lever, je n'avais pas la gueule de bois. J'ai préféré prendre un léger petit déjeuner bien que sur le tard. Pour une fois, j'ai rompu avec mon habitude de commencer la journée sur de la musique. Ma priorité était maintenant de rassembler ce qui avait été dit la veille et de remettre de l'ordre dans tout cela.

L'étonnement de mon ami avait duré un bon moment, ce qui m'a soulagé. Sinon, j'aurais pu croire que j'avais exagéré ma situation et que le désarroi auquel j'étais en proie s'était transformé en un état d'agitation intérieure. Comme je m'y étais attendu l'architecte en lui avait pris le dessus, c'était naturel. Tout le monde aurait fait de même, il avait rapidement fait le tour du domaine, et poussant des exclamations de stupéfaction, il avait inspecté la

Maison aux livres de l'extérieur et de l'intérieur. Avant de se tourner vers le sujet, il avait rapidement regardé les arbres un à un, noté que certains d'entre eux avaient été rapportés de climats étrangers et mis en culture, attirant mon attention sur un autre héritage important que depuis le début j'avais laissé au second plan, en raison de mon ignorance et de mon indifférence.

Nous nous étions un moment assis sur des chaises devant la cabane, quand deux minutes plus tard il avait bondi, pour nous ramener à la Maison aux livres. Il était comme ça, quand il était excité, il ne tenait pas en place.

— Génial ! Formidable ! avait-il plusieurs fois répété avant de prononcer la phrase qu'il avait en tête depuis le début : Eh bien, on voudrait pouvoir vivre et mourir ici, tu ne crois pas ?

Que répondre à cela ? Je dirais qu'il avait prononcé la phrase qui m'était restée sur les lèvres.

— Une seconde ! me suis-je contenté de dire, tu n'as pas encore vraiment regardé les livres.

Sa réaction m'a déçu :

— Laisse tomber les livres, chef, le bosquet et le bâtiment sont extraordinaires. D'ailleurs, ta bibliothèque est déjà assez riche comme ça, qu'est-ce que tu veux de plus ?

Il se trompait. Je n'ai pas fait d'objection, il valait mieux faire preuve de patience : de l'extérieur il allait fatalement se tourner vers l'intérieur. En réalité, je m'attendais à une telle réaction. Certes il aimait les livres, mais il n'en était pas l'esclave, il savait où s'arrêter et faisait partie de ceux qui se contentaient de l'essentiel.

Il m'a longuement entretenu des propriétés de la structure de verre, m'expliquant en termes techniques avec quelle habileté les jointures avaient été articulées et l'assemblage de la toiture sécurisé.

— Crois-moi, les hommes qui ont fait de cet ensemble une structure plus solide que la pierre et le béton ont dû tenir compte de la faille tectonique qui court juste en face de nous.

Autre caractéristique capitale de la Maison aux livres à laquelle je n'avais pas songé.

Cependant mon ami s'est embourbé dans des questions sur l'identité de Monsieur. D'une part, il n'arrivait pas à concevoir ce besoin d'incognito, d'une autre il n'avait pas de doute sur la possibilité d'obtenir de quelque manière que ce soit des informations à son sujet. D'après lui, si je m'étais battu, si j'étais allé jusqu'au bout, l'énigme aurait été résolue. Si, pour ma part, je n'avais pas connu son caractère, son opiniâtreté m'aurait irrité. Combien de fois, qui sait sur quels sujets, j'avais été témoin de son vain et implacable entêtement ? Certes, je pouvais comprendre sa curiosité à propos de Monsieur, comment ne l'aurais-je pu ? D'autant que la mienne était encore plus grande. Je ne savais vraiment pas si, au prix de gros efforts, j'aurais pu en savoir quelque chose de plus.

En premier lieu, j'étais incapable de forcer quelqu'un, ensuite, ce qui était encore plus important, je ne jugeais pas convenable de harceler un homme qui me refusait sa porte, en m'aidant d'un serrurier. D'ailleurs j'étais convaincu d'avoir raison. La seule façon de découvrir la personne qui avait choisi de se cacher derrière sa bibliothèque était de se servir de la bibliothèque elle-même.

La nuit tombée, nous étions de nouveau à l'intérieur. Pendant que je me promenais entre les livres, j'ai vu mon ami changer de point de vue, en découvrant les notes de lecture que Monsieur avait ajoutées avec une écriture d'une beauté époustouflante, et commencer à s'intéresser à la Maison aux livres pour son contenu. Cela m'a soulagé.

— Tu vas finir par t'enterrer ici, maintenant, a-t-il dit à un moment, sans que je puisse comprendre dans quel sens il utilisait ce verbe.

Puis il a observé de plus près la colonne noire octogonale qui s'élevait du sol au toit, au centre de la bibliothèque, il l'a examinée de long en large, la considérant encore une fois de son œil d'architecte, avant de poser un diagnostic :

— Elle n’a aucun caractère porteur, mon cher, et je ne crois pas qu’elle ait pu être ajoutée à une structure aussi robuste dans un simple souci ornemental. On ne voit pas de porte, pourtant, d’une manière ou d’une autre, elle pourrait s’ouvrir et il devrait y avoir quelque chose à l’intérieur. Ça ne m’étonnerait pas.

On ne pouvait pas dire qu’il ait semblé à son aise pendant le repas. Pour détendre l’atmosphère, il passait d’un sujet à l’autre toutes les cinq à dix minutes, racontait ses voyages en bateau, puis il s’est arrêté un instant pour dire :

— Donne-moi un morceau de papier.

Il a sorti un stylo de sa poche et commencé à dessiner, puis il a bondi de sa chaise et pris des mesures dans la Maison aux livres à l’aide du mètre dont il ne se séparait jamais, avant de retourner à la table.

Nous avons longuement parlé de la cabane. Comme je m’y attendais, dès qu’il l’avait vue, il avait tout de suite pensé à notre fameux Cabanon. Y aller était l’un de nos vieux rêves. Depuis que j’avais découvert le Cabanon de Roquebrune, nous avions décidé de nous y rendre ensemble, projet peut-être un peu dépassé, mais qui n’avait rien perdu de son attrait.

— Cette cabane, on dirait que tu l’as toi-même conçue pour ton usage.

Mon ami savait que j’avais toujours rêvé de posséder une cabane modeste, bien que beaucoup plus confortable qu’une cellule de moine.

— Oui, mais j’étais censé en construire une de mes propres mains, il n’avait jamais été prévu qu’elle me tombe du ciel comme ça, gratuitement.

Une idée lui est venue à l’esprit :

— N’as-tu pas parlé quelque part dans un de tes livres de ton obsession pour les cabanes ? C’est peut-être pour ça qu’il l’a fait construire.

En entendant cela, pour être franc, j’en ai frémi. Monsieur s’était-il à ce point introduit dans ma vie ? Je devais revenir en arrière et parcourir ses notes.

Vers la fin de la nuit, nous en étions arrivés au problème le plus urgent et le plus douloureux : qu’avais-je l’intention de faire pour sortir de l’impasse dans laquelle je m’étais mis avec ma femme ? Mon ami l’aimait beaucoup, il ne

voulait pas qu'elle soit blessée de quelque façon que ce soit, et en même temps, il ne pouvait pas non plus ignorer la situation dans laquelle je me trouvais lorsqu'il me donnait son avis. Il cherchait une solution qui soulagerait les deux partis en conflit. Ses mots ont jeté quelques éclats de lumière dans l'obscurité dont je ne parvenais pas à me sortir. J'ai pesé ses suggestions. Il fallait que je trouve une issue à tout cela. Et s'il en existait une, je la trouverais.

Après avoir raccompagné mon ami, j'ai un moment pensé, la tête embrumée, à appeler ma femme, mais j'en suis venu à la conclusion qu'il valait mieux d'abord avoir repris mes esprits. Je me suis dit que, pour le moment, ce n'était pas une bonne idée. Elle aurait été vexée d'apprendre que mon ami et moi, nous nous étions concertés en son absence. En plus de cela, elle pourrait croire que nous nous étions ligüés contre elle et tout ce que je lui dirais pourrait même la conduire à se montrer injuste envers ce garçon. Il était clair, aussi, que le téléphone ne pouvait pas jouer de rôle positif entre nous. Depuis le début, il représentait la distance, ma détermination à rester ici, à ne pas la rejoindre, bref, il était temps de nous retrouver face à face, s'il n'était pas trop tard.

J'ai décidé de passer la journée à me distraire. C'était comme si tout avait pris une autre dimension à la lumière des observations et des propos de mon ami. J'ai parcouru la Maison aux livres comme si je la voyais pour la première fois, de l'extérieur comme de l'intérieur. Mon esprit était particulièrement concentré sur le pilier octogonal noir, et je me demandais s'il pouvait effectivement cacher une porte, un système de verrouillage discret. Je l'ai également vérifié par moi-même. En fait, je n'avais pas eu besoin d'un compartiment mystérieux, tout ce qui s'offrait à ma vue m'avait suffi dès le départ. D'ailleurs, je n'aimais pas ce genre d'artifices communs aux récits gothiques. Je ne savais pas ce qu'il en était pour Monsieur, mais les publications sur les grottes, les tanières et les structures considérées comme des objets architecturaux insolites, sur lesquels j'étais tombé dans la bibliothèque,

n'étaient pas le seul ensemble d'ouvrages qui montrait qu'il s'intéressait à des choses assez différentes des miennes, je devais en tenir compte.

Le soir, je suis allé retrouver Salih. Nerveux, il s'est franchement mis à bégayer, probablement parce que je leur avais rarement parlé depuis mon arrivée. Mes questions l'inquiétaient, je pense. Ils avaient passé quatre mois dans une très grande ferme à Yalova. Pour autant que je sache, sur place il avait suivi une formation que l'on pourrait appeler un stage de botanique. Un expert venu tout exprès du Japon avait particulièrement impressionné Salih : c'était un savant, un homme qui connaissait à fond la terre, l'air et l'eau, les secrets de chaque saison.

— Depuis, m'a-t-il dit, je vois le monde différemment.

Ce petit homme a soudainement pris une nouvelle stature à mes yeux. J'étais en colère contre moi-même de ne pas avoir eu une bonne conversation avec lui jusqu'à aujourd'hui. Je savais que je n'oublierais jamais les phrases aux tonalités fragiles qu'il prononçait sur le cerisier originaire d'Extrême-Orient.

Le soir, le temps s'est adouci. J'étais allongé sur le hamac à deux pas de la cabane quand soudain une grande tache sombre a recouvert le ciel. Les cigognes se rassemblaient. Un élan d'enthousiasme m'a d'abord envahi, suivi d'une vague de tristesse qui a chassé la première impression. Rien n'est plus impitoyable que le temps.

Puis, à travers les feuilles du chêne centenaire qui se trouvait derrière la Maison aux livres, j'ai vu la pleine lune, en ce quatorzième jour de la nouvelle lune. Est-ce cela qui m'a vraiment ému ? Je me suis rappelé ce que, des années plus tôt, dans une favela de Rio de Janeiro, une prêtresse avait prophétisé lors de la cérémonie de Macumba à laquelle j'avais assisté : « La Lune déterminera le cours de votre vie tout entière. » À ce moment mon téléphone a sonné. En me précipitant pour répondre, j'ai failli tomber. J'avais en quelque sorte oublié que la veille j'avais donné à mon ami le numéro que seule ma femme connaissait. En effet c'était lui.

— Tu es rentré à Ayvalik ?

— Pas du tout ! Après la nuit que nous avons passée, je n'ai pas osé partir aujourd'hui, je prendrai la route demain. Mais je ne me suis pas tourné les pouces, j'ai travaillé pour toi toute la journée. Je viens de t'envoyer un e-mail, regarde.

OceanofPDF.com

— Bon courage, mon grand !

L'e-mail contenait deux liens, accompagnés en objet de cette phrase. Quand j'ai ouvert le premier, j'ai froncé les sourcils : mon ami avait dessiné les plans de la Maison aux livres sur son ordinateur et ajouté quelques coupes. J'ai soudain eu le sentiment d'être un peu le client qui aurait commandé un projet à son architecte, de me retrouver à la première étape du processus par lequel Monsieur était passé. Avait-il conçu quelque chose de ce genre dès le départ, ou s'était-il progressivement tourné vers cette solution, lors de réunions avec ses architectes ? Comme il tenait à tout consigner dans son journal et ses carnets, il aurait très bien pu rassembler les archives de toute l'aventure de la Maison aux livres, ses différentes étapes et la correspondance dans un dossier. J'ai d'abord pensé téléphoner à Reza bey pour lui tirer les vers du nez. Puis, faisant chauffer mes neurones, je me suis demandé s'il n'y avait pas, peut-être, sur l'une des étagères un volume qui n'avait pas attiré mon attention à cause de son dos muet. Ce n'était pas impossible. Je n'avais pas encore sorti la moitié des livres de leurs étagères !

Curieux de connaître son contenu, j'ai cliqué sur le second lien et suis arrivé sur la page. J'étais sur un site qui parlait de la roue à livres. D'habitude je prends les contenus que je déniche sur Internet avec des pincettes. Comme tous les gens rétrogrades, je considère ce média comme un lieu où le meilleur côtoie le pire, je vérifie donc le moment venu les informations que j'y trouve auprès de sources traditionnelles, conscient, en l'occurrence, que je raisonne comme si celles-ci détenaient le monopole de la vérité. J'ai donc lu ce qui était écrit.

La première source connue faisant mention de la roue à livres s'intitule *Le diverse et artificieuse machine* d'Agostino Ramelli publié à Paris en 1588. C'est un ouvrage consacré à d'étranges machines, dans lequel la gravure CLXXXVIII montre un homme assis sur une chaise devant une sorte de moulin. Une fenêtre éclaire l'homme et la roue, dans une pièce au fond de laquelle on voit

un bout de bibliothèque. Datant de périodes ultérieures, on a trouvé diverses publications de variantes de la roue à livres de Ramelli. Le Smithsonian Institute héberge aujourd'hui un spécimen, tandis que Victor Hugo, dans son poème *L'Âne*, fait référence à un exemplaire de la bibliothèque de l'Arsenal. Les gravures et photographies présentes sur le site montrent un outil d'apparence plutôt volumineuse. La roue de ma cabane leur ressemblait, mais c'était un outil extrêmement élégant et pratique, du fait qu'il était neuf et qu'il avait été réalisé par un designer contemporain. Malgré le poids important d'une centaine de livres ou plus, il tournait en glissant autour de son axe et, ce qui m'a vraiment surpris, c'était son silence. En découvrant sur un côté une toute petite plaque de laiton, j'ai appris qu'il avait été fabriqué à Copenhague.

Le jour où nous nous étions retrouvés, mon ami avait dit, en parcourant les livres que j'avais rapportés de la bibliothèque pour voir la roue fonctionner : « Il y en a bien assez pour un homme digne de ce nom ! » C'était un sujet dont nous discutons fréquemment, pas uniquement avec lui mais aussi avec des amis bibliophiles. Arrivés à la maturité, ne pourrions-nous pas nous fixer une bibliothèque de base, qui consisterait en un nombre limité de livres soigneusement sélectionnés ? Si l'on posait la question à l'un d'entre nous, il disait en riant aux éclats : « Ben voyons ! » confirmant ironiquement la justesse d'une telle décision et de sa mise en œuvre, car il savait qu'aucun d'entre nous n'était prêt à une sélection si radicale. Peut-être la contenance de la roue à livres n'était-elle qu'une mesure minimale pour ce type de sélection, mais notre âge était la principale justification réaliste pour passer d'une sélection de plusieurs dizaines de milliers de livres à celle de quelques centaines. Et pourtant notre expérience nous prouvait que nos bibliothèques avaient largement dépassé le nombre de livres que le lecteur le plus vorace pourrait lire dans une vie. Combien d'années encore avons-nous devant nous ? Combien de livres, parmi ceux que nous possédions déjà, suffiraient pour les années qui nous restaient à vivre ?

Ce qu'il y avait de plus séduisant dans ce genre de pensées radicales, c'était qu'elles ne nous obligeaient absolument à rien. Si, dès ce moment, allongé sur ce hamac, je tentais d'imaginer ma vie sans plus lire ni écrire une seule ligne, peut-être n'y gagnerais-je rien, mais serais-je vraiment sûr d'y perdre quelque chose ? Il était difficile de dire comme Mallarmé : « J'ai lu tous les livres » ou, pour parodier son mot : « J'ai écrit tous les livres », transformant ainsi la formulation hyperbolique de Mallarmé en une version réaliste. L'homme qui cherchait un point d'appui pour faire bouger le monde avait raison : des gens comme nous, convaincus dès leur plus jeune âge de la magie de l'écriture, avaient fait de leurs livres un véritable levier, de sorte que si nous en avions été privés, nous nous serions précipités dans un abîme sans fin, comme des astronautes perdus dans l'espace. Sans livres, comment se passeraient nos journées, nos mois, nos voyages ? Ne serait-ce pas un peu perdre le contrôle, tomber malades, nous consumer ?

Pour être gratuites, ces idées de rupture n'en étaient pas moins frappantes. Le moyen de surmonter le choc momentané qu'elles avaient créé était de se tourner vers des solutions raisonnables. J'ai toujours aimé les meubles bibliothèques rectangulaires, verticaux, pivotants, sans jamais avoir eu la possibilité d'en acheter. Je n'aurais pas pu remplir la maison de meubles sur roues, ç'eut été un effort excessif et insensé. En revanche, il aurait été possible de faire construire quatre ou cinq bibliothèques tournantes, de sélectionner environ cinq cents ouvrages essentiels dans ma bibliothèque et disposer du reste. Dès lors, ma véritable tâche aurait été la suivante : constituer un noyau de bibliothèque réduit et intense qui réunirait les œuvres majeures qu'à mon âge je n'avais pas encore eu l'occasion de lire (Virgile) et celles découvertes des années plus tôt, dont l'influence avait continué de s'exercer sur moi (Schopenhauer).

À ce stade, je n'ai pas pu m'empêcher de rire, et si je riais, la cause en était mon humeur : mon bureau, ses tiroirs, les classeurs et chemises entassées sur les étagères qui l'entouraient étaient bourrés de projets de livres que plusieurs

écrivains n'auraient pu mener à bien tout seuls qu'à condition d'avoir droit à plusieurs vies. Comme si mes bibliothèques ne suffisaient pas dans cette maison où elles avaient débordé et érigé de véritables tours dans le moindre recoin, j'étais allé m'enterrer à Dragos. Il y avait là de quoi rendre radicalement ridicules mes idées radicales. La vraie radicalité eût consisté à mettre le feu d'abord à l'endroit où je me trouvais, puis à ma maison, afin de pouvoir recourir à la solution que je venais d'envisager. Rappelez-vous la réponse de Jean Cocteau à celui qui lui avait demandé ce qu'il sauverait si un incendie se déclarait dans sa bibliothèque : « Si le feu brûlait ma maison, qu'emporterais-je ? J'aimerais emporter le feu. » Pour ma part, insensible à ce genre de trait de génie, je n'aurais pas été capable de sauver quoi que ce soit, pas même moi.

Nous avions, mon ami et moi, un grand projet ensemble : celui d'organiser coûte que coûte une expédition au mont Athos. Dès que nous commencions à parler de cette aventure, dont le rêve était devenu de plus en plus fort au lieu de s'affaiblir avec le temps, nous entrions dans les moindres détails des monastères dont nous connaissions chaque centimètre, avant même d'être partis de chez nous, et nous brûlions d'envie de voir ces collections d'icônes et ces bibliothèques extraordinaires. En réalité, il s'agissait simplement d'en faire officiellement la demande et d'attendre la réponse, mais je me plaisais à suggérer des solutions officieuses qui auraient pu rivaliser avec des histoires de pirates, comme de gagner secrètement le pays par la mer.

Chaque fois que nous abordions le sujet tous les quatre au dîner, nos épouses à juste titre se révoltaient. Pour elles il était naturel de réagir contre des projets de voyage aussi attirants en un lieu d'où elles étaient exclues. Par ailleurs, évidemment, nous adorions souffler sur les braises lorsque nous étions ensemble, entre autres choses pour le plaisir de susciter leur feinte colère. Athos était le paradis des manuscrits du monde, mais d'un monde bien à part. Depuis des siècles, les moines y avaient exercé tout leur talent. Nous mourions d'envie de voir leurs ateliers, de parler à l'un des scribes des secrets de son travail. Aux yeux de nos femmes, c'était encore une prison, enfermée à

l'intérieur d'une autre prison. J'ai rappelé cela à mon ami quand, avant de partir, ce dimanche soir, il m'a averti, me déconseillant de faire de la Maison aux livres un cloître. Il n'a pas tardé à renchérir :

— Voudrais-tu passer ta vie dans l'un des monastères du mont Athos ?

De là, nous sommes directement passés au sujet des prisons. J'avais déjà consacré du temps à tenter de creuser le sujet. D'abord, pourquoi, dans la plupart des pénitenciers américains, les détenus étaient-ils tenus à l'écart des livres ? Pourquoi, au contraire, dans l'archipel du goulag, à Solovski, les murs avaient-ils été érigés à côté d'une immense bibliothèque monastique ? Si les livres devaient être refusés aux personnes enfermées derrière les barreaux dans des salles et des cellules pour des crimes réels ou présumés, était-ce dans le but de priver de liberté non seulement leur corps, mais aussi leur esprit et leur imagination ?

Quand mes intimes, parlant de marais ou de prison, considéraient la Maison aux livres comme une menace, peut-être pensaient-ils davantage à eux-mêmes et à la nature de leur relation avec moi. Il n'était pas question d'obligation, de nécessité, mais, finalement, s'il devait y en avoir une, mieux vaudrait parler d'enfermement volontaire. Il ne pouvait y avoir de similitude entre le moine qui considérait le mont Athos comme le but le plus médité de sa vie et le dissident enfermé au goulag.

Cependant, une image commençait à prendre forme dans mon cerveau. Lorsque Monsieur avait placé sur l'une des étagères, à côté de mes livres, un énorme catalogue de Louise Bourgeois (29112), il avait probablement pris en compte ses affinités avec les miennes, évidemment sans être capable de prévoir que, dans un de mes rêves les plus sombres, le génial *Maman* de cette sculptrice assumerait une tout autre fonction. Moi-même, une nuit dans ma cabane où j'avais rêvé que je me débattais vainement au milieu de son immense toile d'araignée, je crois me souvenir que je m'étais réveillé en hurlant. J'étais devenu la proie de l'animal, bonne à sucer jusqu'à la moelle, à dévorer sur place, ici même.

Je suis sorti, j'ai allumé une cigarette en pleine nuit, sous une pleine lune qui commençait à décroître, décidé à descendre en ville et réserver un vol pour le lendemain. L'atmosphère de cette fin d'été était remplie d'une extraordinaire douceur, les nuits étouffantes et humides semblaient derrière nous. J'ai sorti la bouteille de gin, un Schweppes, et quelques mandarines un peu ratatinées oubliées dans le petit réfrigérateur. Cette nuit je ne dormirais pas.

Le catalogue de Monsieur était proche de mes livres, mais il était clair qu'il n'était pas aussi impliqué que moi dans cette relation, car je n'avais rencontré aucune autre publication sur Arachné, moi qui possédais à la maison une étagère pleine de livres, d'articles et de CD-Rom (*Tarantella*). Ni l'araignée ni sa portée métaphorique n'avaient attiré son attention. En revanche – autre possibilité à ne pas sous-estimer, à mon avis –, les deux courtes notes qu'il avait laissées insistaient sur le fait qu'il avait été victime de la phobie des arachnides qui tourmentait de nombreuses personnes, en particulier ma femme.

J'avais eu l'occasion d'observer cette créature, à mes yeux la plus industrielle du monde vivant, que j'avais abordée dans mon *Autoportrait* en m'identifiant à elle. Lorsqu'elle tisse sans fin sa toile, je la considère comme la noblesse personnifiée. Elle développe dans l'espace une géométrie parfaite. Aucune figure créée par l'homme ne pourrait rivaliser avec la toile de cet animal. Pourquoi Monsieur avait-il fait construire une structure en verre de forme octogonale ? Je ne sais pas comment on pourrait croire qu'il n'y avait jamais pensé, qu'il avait inconsciemment décidé de cette forme qui d'emblée ne m'avait pas frappé. La Maison aux livres était décidément une toile.

De même que l'araignée décide de tendre ses fils entre deux barreaux de fer de la balustrade d'un balcon, en lignes verticales et horizontales au rythme d'une chorégraphie très véloce, à partir de points d'appui déterminés, Monsieur avait soumis la Maison aux livres à une technique de tissage vivante et similaire.

L'ordre dans lequel les livres avaient été acquis, celui dans lequel ils avaient été lus et rangés répondait à un ordre intangible. Toutes les notes manuscrites,

références, citations étaient datées. On avait là l'histoire, la biographie, le parcours d'un unique lecteur. De Kafka à Deleuze et Guattari, à Elias Canetti, Orson Welles et bien d'autres, chaque fois un cercle en recoupait un autre et ainsi de suite. Depuis Behçet bey, le héros de *Mahur Beste* d'Ahmet Hamdi Tanpınar, vers lequel se tourne un serpent consumant sa queue au milieu des flammes, jusqu'au *Nom de la rose* d'Umberto Eco et, entre autres, une œuvre de Luciano Canfora, il avait soigneusement annoté chaque volume. En levant la tête vers le ciel, les nuits où la lune ne pouvait pas percer l'obscurité, je devinais un réseau sans fin de relations, semblable aux routes invisibles qui relient des archipels d'étoiles.

Je sais bien que « le gin ne reste pas tel quel dans la bouteille », comme dit le proverbe. Lorsque ce liquide calme et immobile entre dans le sang, il s'y installe comme un djinn, son homonyme dans ma langue maternelle. Ce n'est pas souvent le cas, mais parfois l'âme a juste envie d'ivresse. Il y a tant de germes d'impulsions, de réactions, de colères, d'enthousiasmes, d'angoisses contenues en moi dont j'attends qu'ils trouvent leur voie et se révèlent ! Si l'on pouvait vivre un *delirium tremens* plus ou moins sous contrôle, je plongerais dans ce brouillard sans sourciller, mais les véritables excès se font sans garantie, il n'y a pas de retour en arrière.

Soudain, j'ai pensé à Houari Touati. J'avais, dès la parution de son livre, fait sans attendre acheter les droits de traduction. Nous n'avions pas encore eu le temps de faire traduire ses savantes recherches sur l'histoire des collections, des bibliothèques et des armoires à livres dans le monde islamique. Un jour, j'étais au travail lorsqu'on m'a averti qu'au rez-de-chaussée un professeur demandait la permission de voir notre collection de manuscrits avec quelques-uns de ses étudiants, je les ai fait monter à l'étage. Quand l'homme qui est entré dans mon bureau, soulagé d'apprendre que nous parlions la même langue étrangère, m'a dit : « Je m'appelle Houari Touati », je lui ai montré son livre sur ma table de travail. Il fallait voir notre étonnement et notre joie. Alors, nous lui avons naturellement ouvert la collection pour qu'il puisse l'examiner, je me rappelle

une longue conversation particulièrement enrichissante sur l'univers du livre en Orient. Après cette rencontre, l'image de l'« armoire à sagesse » a fait son chemin dans mon esprit. J'avais toujours été fasciné par les lieux et les objets qui pouvaient être fermés, verrouillés, voire qui avaient une porte.

Au-delà d'une obsession, la boîte en acier, autre objet récurrent de mes cauchemars, faisait simplement le lit de ma peur. Au départ, on ne pouvait pas dire que, dans mes rêves, cet objet en forme de cercueil, dont j'étais toujours accablé et qui soit précédait mes voyages en avion, soit apparaissait la nuit suivant un voyage, était un grand mystère. Il était évident que cette cabine, flottant à grande vitesse dans l'espace et que j'avais sans aucun doute rêvée d'acier pour une raison quelconque était le strict équivalent d'un avion. Au fil du temps, perdant toute connexion avec mes vols, la boîte a commencé à émerger dans mon sommeil à chaque épisode dépressif et à de tels moments de cafard. À moins qu'un malin djinn ait pris la forme d'une boîte ? En revanche, une image sombre hantait ma mémoire : c'était comme si je l'avais vue sur une gravure ou une enluminure médiévale, sous laquelle était écrit « Arche de Noé ». Une grande caisse dérivait sur les flots, sans ressembler en rien à une nef ni à une barque. Désormais tout se mêlait : la fatigue de la journée, mon réveil, cette maudite bouteille de gin, la question du billet d'avion. N'avais-je pas pris une décision ? Mais laquelle ? Oui, une décision : celle de décider d'en prendre une. Je ne savais plus où j'en étais !

Je me suis levé pour ne pas laisser l'alcool m'assoupir, j'avais pourtant la tête qui tournait, mais à la faveur du clair de lune j'ai pu suivre le sentier et gagner la Maison aux livres, j'y suis entré, et j'ai erré dans le noir comme Dédale à l'intérieur de son labyrinthe. Je collectionne les cartes postales de bibliothèques depuis longtemps, mais pas seulement dans le but de faire une collection. La situation dans laquelle je me trouvais m'a rappelé l'une d'elles : la photographie d'un lecteur aveugle déambulant dans la bibliothèque pour non-voyants de Watertown, dans le Massachusetts. Je distinguais les livres sans arriver à lire leur dos. Les noms des auteurs et les titres n'étaient plus que des taches, les

lettres d'un alphabet ou les pictogrammes d'un langage inconnu. Heureusement, j'ai évité un nouvel accès de panique en me rappelant que j'avais oublié mes lunettes sur la table devant la cabane, à côté de la bouteille de gin. Je me suis senti non seulement soulagé, mais gagné par une sorte de sérénité. Ne plus pouvoir identifier les livres m'a tranquilisé, ils étaient bien là mais désormais incapables de m'appeler. Telles des masses, épaule contre épaule, privées de leur identité et de leur personnalité, tous ces volumes avaient dressé en moi un mur qui, croyais-je, avait le pouvoir de me protéger contre toutes sortes d'attaques et d'agissements qui me guettaient à l'extérieur. La colonne octogonale au centre m'a rappelé la pierre de Rosette, noire dans le noir, avant d'être gravée et écrite. Elle devait garder un sombre secret, qu'elle révélerait le jour venu à celui qui à force de patience aurait appris à attendre, à regarder ou à écouter. Je savais ce qu'elle renfermait.

Lors de la conversation que j'avais eue avec l'auteur de *L'Armoire à sagesse* rencontré par une mystérieuse coïncidence, je lui avais dit que j'avais pour la première fois découvert le concept d'« armoire à livres » dans le livre des *Mille et une nuits* (1017), puis je lui avais montré les bibliothèques à portes noires que j'avais fait construire sur trois des murs de mon bureau. Une fois, un directeur de magazine de mes amis, décédé jeune, m'a demandé de bien vouloir accepter de participer à une série d'entretiens qu'il réalisait avec des bibliophiles, et lorsque j'ai répondu à ses questions, il m'a envoyé un célèbre photographe pour prendre des photos de ma bibliothèque. L'homme est resté perplexe devant cette masse d'armoires noires dont je refusais d'ouvrir les portes. L'anecdote avait fait rire Houari aux éclats. Pendant des années, diverses variantes de l'« Histoire du livre magique », que l'insidieuse et brillante Schéhérazade raconte de nuit en nuit à partir de la huit cent quatre-vingt-dix-huitième, ont fleuri dans mon esprit. Par la suite, voyant que je n'arrivais pas à faire un choix, j'ai essayé de mettre de côté ce projet dans le but d'élaborer un jour un vaste labyrinthe où l'on retrouverait l'art de la digression propre à

Tristram Shandy (8102). Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de prendre un malin plaisir à ajouter à cette liste chaque nouvelle variante que j'imaginais.

Un nœud s'était figé au centre de mon cerveau pris de vertiges. Plus approchait le fond de la bouteille, moins je me sentais capable de saisir laquelle des deux veines de cette histoire qui m'occupait depuis plus de trente ans exprimait dorénavant la gravité de la situation. Dans le conte, l'inquiétude croissante du grand Haroun al-Rachid de ne jamais revoir l'ami, qu'il avait envoyé au risque de sa vie apprendre le secret du livre qu'il lisait, servait essentiellement de parabole pour souligner l'absolue primauté de l'amour humain. Dès que le soleil se lèverait, je devrais partir, négligeant l'état dans lequel je me trouvais, m'enfermer dans une boîte en acier. Au fond de cet être tangible qui m'attendait et que je n'aurais échangé pour tout l'or du monde, il y avait un principe intangible.

J'aime la phrase qui dit : « Il est étrange pour quelqu'un qui passe sa vie à faire des phrases de devoir en écrire des centaines pour finalement parvenir à une seule, et que cela se produise si rarement. » N'est-ce pas aussi ce que confirme l'écrasante majorité des livres que nous lisons ? Parmi les innombrables livres publiés au monde depuis l'invention de l'écriture, seule une poignée contient un nombre considérable de phrases justes, et quand un tel miracle se produit on dit que des djinns les ont couchées sur le papier. Malgré le pouvoir illimité dont il jouissait, Haroun al-Rachid avait sombré dans une profonde et sombre dépression. Quand l'exemplaire qu'il avait choisi dans l'armoire à livres vers laquelle il s'était dirigé le sortit du fond du puits, tantôt le faisant rire, tantôt le faisant pleurer, il se mit dans une colère noire, faute de pouvoir identifier la source de la magie du livre qu'il lisait, et donna l'ordre funeste à l'homme qu'il chérissait le plus d'éclaircir ce mystère.

Depuis plus de trente ans, je me demande de quel genre de livre il s'agissait ? De peur de ne jamais le trouver dans une bibliothèque, aurais-je pu me vouer à la recherche d'une solution encore plus effrayante : à l'ambition de l'écrire moi-même ? Cette question qui m'obsédait m'a d'abord fait frissonner, et peu après

tout mon corps s'est mis à trembler. Heureusement, j'ai entendu le bruissement des feuilles dans le vent en ce milieu de matinée, je me suis levé, j'ai enfilé le gilet qui se trouvait dans la cabane, j'ai pris ma casquette sur la patère pour protéger ma tête nue, j'ai mis à bouillir l'eau du café sur le fourneau. J'avais besoin de me réchauffer le cœur, de chasser les dernières vapeurs de gin, puis je suis allé jusqu'au rivage assister au lever de soleil. Pendant que l'eau bouillait, « Ne vous inquiétez pas si je ne reviens pas », ai-je écrit, en grosses lettres sur un bout de papier.

OceanofPDF.com

Alors que je choisisais des vêtements propres, des chaussettes, des chemises dans ma valise et les rangeais dans mon sac à dos, le papier que je venais d'écrire m'a semblé insuffisant. J'en ai pris un autre, pour le coller sous le premier et l'ai rempli à nouveau de grosses lettres : « Hayriye, ne vous occupez pas du désordre dans la Maison aux livres, et s'il vous plaît ne touchez à rien. » J'ai marqué une pause et ajouté sur l'espace restant : « Je m'en occuperai à mon retour. »

Reviendrais-je seulement ?

OceanofPDF.com

La nuit ne tombe jamais d'un coup, elle remplit le ciel peu à peu. Elle ne se déchire pas non plus lorsque le soleil se lève. D'abord, elle se vide de ses ténèbres, lentement. À pareille heure, il n'y avait personne dans les rues de Dragos. Cependant, quelques rares fenêtres étaient déjà éclairées, l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt, très tôt. Je n'aime pas cette formule. Au lieu de diminuer, mes vertiges augmentent, et dans la descente je perds l'équilibre, mon pas vacille, je dois faire attention. Je sais ce que c'est que tomber. Je connais cette rue, la maison avec jardin où notre historien le plus ancien et le plus célèbre a jeté l'ancre est juste devant. Il continue de tenter de percer les secrets de la période de fondation de l'Empire. J'ai parfois été entouré d'historiens, j'admire la façon dont ils plongent dans les couches obscures. La plupart d'entre eux sont des connaisseurs d'une époque particulière. Dans le présent où ils vivent, ils voient souvent double, ils sont parmi nous, sans vraiment l'être. Les mains dans les documents, dans les brèches du passé, ils décapent. Des choses que personne ne pouvait voir leur apparaissent soudain, bien qu'on ne puisse pas dire qu'ils comblent soudain un vide entre, pour ainsi dire, les pièces d'un puzzle désordonné sur lequel ils travaillent depuis des années. Lorsque la pièce manquante retrouvée éclaire les ténèbres qui l'entouraient, ils sortent de leur trou. Cela bouleverse alors l'ordre et le sens de tout. La passion de Monsieur pour l'histoire était incomparable avec la relation limitée et utilitaire que j'entretenais avec cette discipline. J'avais noté son importance dans la Maison aux livres dès le premier jour. En regardant ses livres, je l'imaginais errant comme une ombre indomptable à travers des chantiers de fouilles, les grandes archives, les entrepôts isolés du Vatican ou de Moscou. Les notes collées aux couvertures étaient pleines de preuves des lieux où il était passé. Ce qui était indiscutable, c'est qu'il avait prêté une véritable attention aux études historiques qui, au fil des ans, avaient envahi la littérature. Il avait consulté de nombreuses sources pour en extraire le contenu de la bibliothèque d'Alexandrie, et, en étudiant attentivement les notes que ses

recherches lui avaient permis de rassembler, il avait détecté des contradictions, décelé des ambiguïtés. Pouvait-il ne pas avoir rêvé des plus de cinq cents manuscrits d'origine byzantine, dont on avait plus tard perdu la trace, de tous ceux que Photios avait inventoriés, de milliers d'œuvres originales peut-être tombées entre les mains d'Ivan le Terrible, réduites en cendres, enfouies dans le sol ou jetées à l'eau par les Mongols à Bagdad, depuis des temps immémoriaux.

À mesure que je m'approchais du rivage, mon sac à dos semblait s'alourdir. Mon principal souci était ce vertige qui ne semblait pas pouvoir cesser. À cette heure où, dans une ville déserte, les chauffeurs qui terminent tard la nuit et ceux qui démarrent tôt écrasent l'accélérateur en profitant des rues désertes, j'aurais très bien pu finir, vu l'état dans lequel je me trouvais, dans la rubrique des chiens écrasés. Heureusement, j'ai réussi à passer au travers de cette catastrophe et à atteindre le bord de mer indemne. Soudain, les îles aux Princes m'ont semblé inhabituellement proches de l'endroit où je me tenais. C'était comme si la mer était plus agitée que d'habitude. En tournant la tête vers la gauche, j'ai été attiré par la lumière d'un avion prêt à atterrir. Était-il resté en suspens dans le ciel ? Impossible ! N'était-ce pas plutôt les îles qui bougeaient ? Impossible ! Nos îles n'avaient rien de mobile, c'était du moins ce que nous savions tous. J'ai eu la présence d'esprit de placer sous moi mon sac avant de m'installer sur un banc trempé d'embrun, signe que j'avais commencé à récupérer. Dans un passage étroit entre les deux îles proches l'une de l'autre, des bateaux de pêche ont attiré mon attention. Puis l'avion apparemment à l'arrêt a atterri pour aussitôt laisser place à un autre.

Ma peur de l'avion a commencé très jeune, du jour où j'ai été témoin involontaire de la catastrophe d'Ermenonville. Un an plus tard, avec trois amis, nous retournions dans la forêt sur les traces de Rousseau. C'était l'été, nous avions des sacs de couchage. Cependant, à l'approche du soir, le temps a soudainement changé, une terrible averse s'est abattue sur nous, et nous avons dû rebrousser chemin vers Paris. Toute la journée, nous nous sommes roulé des joints et nous avons englouti des bouteilles de vin. Je ne sais pas comment nous

sommes rentrés, j'étais assoupi sur la banquette arrière. J'y ai fait pour la première fois le rêve de la boîte en acier, qui depuis me poursuit. J'avais décidé ce jour-là, comme aujourd'hui je le défends publiquement, qu'aucune personne saine d'esprit ne monterait dans un avion, mais chaque fois que j'y suis contraint, je ne peux m'empêcher de tenter cette folie.

Cette année-là, nous avons lu et relu *Les Rêveries du promeneur solitaire* (11242). Ce n'était pas assez, nous avons décidé de prendre la route de la forêt. C'était là que Rousseau avait découvert le monde qu'il cherchait, qu'il était mort et qu'il avait été enterré sur l'île au milieu du lac. Peut-être est-il maintenant plus difficile, en raison de notre âge – et c'est sans doute un peu une contradiction – de faire la différence entre numérateur et dénominateur, mais les modes de vie alternatifs faisaient partie de nos principales préoccupations. S'il était clair que Monsieur ne se souciait guère de Rousseau, vu qu'il n'avait fait entrer dans la Maison aux livres qu'un seul de ses ouvrages – sans aucune note de lecture, ne serait-ce que d'une ligne –, je ne pourrais pas dire, pour ma part, que je sois souvent revenu vers cet homme haut en couleurs et controversé, dans les années qui ont suivi. Néanmoins, je ne peux cacher que le philosophe d'Ermenonville occupe une place prépondérante parmi les exemples qui me transportent encore vers les rêves d'autres îles.

L'aube blanchit lentement. Dans mon dos, le bourdonnement de la route se fait plus intense. Je ne comprends pas comment je peux vivre ainsi, car mon corps, qui ne supporte pas le bruit, a renforcé son aversion, après des mois de silence sur cette hauteur. Je vais me lever et bientôt retourner au bord de la route, je n'ai pas eu le temps de réserver un billet avant de monter dans un taxi pour l'aéroport. De toute façon, je suppose que les avions ne peuvent pas tous être pleins, je vais m'installer dans un de ces cercueils. Le crash d'Ermenonville s'est produit quelques minutes après le décollage et, s'il se répétait ici, l'avion s'enfoncerait directement dans la mer, les débris atterriraient donc au sommet de cette faille tectonique qui semble si impatiente de se réveiller. Je ne sais pas si c'est à ce moment que frappera le tsunami, que le plan d'eau se retournera

sur lui-même et que la boîte en acier se jettera sur les hauteurs de Dragos submergé par la montée des eaux. Ma barbe a poussé jusqu'à la taille, nous sortons ensemble, les animaux et moi, Ariel et Caliban nous saluent. Juste derrière, je vois Monsieur, un vieillard au teint mat, grand, une expression lumineuse sur son visage, il pose la main sur mon épaule et dit :

— Venez, s'il vous plaît.

Nous pénétrons dans la Maison aux livres. Il avance devant moi à petits pas vers le centre, je le regarde. Il atteint une des étagères en face de la colonne octogonale noire et en retire un livre, je ne vois pas lequel il a choisi, en même temps un claquement frappe mes oreilles, je comprends que la porte est ouverte.

— Entrez, a-t-il dit en s'écartant.

La lumière venant d'en haut est faible, le soleil vient visiblement de se lever, mes yeux s'habituent vite à l'obscurité, les sept côtés de l'intérieur de la colonne octogonale sont ornés d'étagères de bas en haut, sur lesquelles dans un ordre clairsemé je distingue des volumes uniformes, d'un noir profond, qui portent tous la même étiquette au dos, toujours écrite de la main de Monsieur. Je tire l'un des volumes et je suis sous le choc : que peut faire ici un pavé si léger, ce faux volume creux, on dirait l'une de ces bibliothèques vides fabriquées pour décorer les murs des maisons de riches incultes et commandées au mètre, laissez-moi me demander ce que Monsieur a à voir avec cela. Telles sont les réflexions que je me faisais lorsque mon œil a accroché la légende de l'étiquette : le *Contre le Destin* de Diodore de Tarse, mentionné par Photios dans son *Myriobiblion*, dont jamais aucun exemplaire n'a été retrouvé. Je sors le volume voisin : le *Kokalos*, un drame perdu d'Aristophane. Je change de place, je passe à une autre étagère : *La Soirée à Somosierra*, le huitième roman jamais retrouvé de Paul Nizan, glissé dans la fente d'une paroi rocheuse par le sergent Hutchings, après la mort de son auteur sur la route de Dunkerque. Sur l'étagère supérieure, *L'Observation de l'alchimie*, un traité d'Abu Musa Jabir que seul mentionne Ibn al-Nadim dans son *Kitab al-Fihrist*. Contrairement à la

Maison aux livres, ici l'ordre alphabétique est respecté. La tête en ébullition, je lâche un livre pour en attraper un autre : tout y est depuis *Objets morts vivants* de Dédale à l'unique exemplaire du livre de poèmes inédit de Saint-John Perse confisqué par la Gestapo, depuis *Kül (Cendre)*, le journal d'Onat Kutlar, à *Eşek Sirtindaki Saksagan (La Pie sur le dos de l'âne)*, l'essai de Yusuf Atilgan dont on disait que son auteur l'avait détruit. À mesure que la bibliothèque des œuvres perdues s'agrandit, j'étouffe. Dans un compartiment près de la porte, je tombe par hasard sur le volume de Walter Benjamin, *Thèses sur le concept d'histoire* (édition finale), je le tire avec enthousiasme comme si je retrouvais le texte perdu dans sa sacoche noire de Port-Bou, tandis que je fais tomber l'ouvrage suivant sur le sol. Je me penche pour le ramasser, quand soudain tout est inondé d'une lumière aveuglante.

À PROPOS DU TRADUCTEUR

François-Michel Durazzo est agrégé de lettres classiques et traducteur spécialisé dans les langues romanes. Il a traduit une centaine d'œuvres – romans, nouvelles, recueils de poésie – et a notamment contribué à faire découvrir, aux éditions Zulma, des auteurs comme David Toscana, Mayra Santos-Febres, Marcial Gala et Miquel de Palol. Il se consacre également au grec moderne et au turc. En 2020, il a reçu le Prix Laure-Bataillon pour sa traduction du catalan du *Testament d'Alceste* de Miquel de Palol.

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Le Sarcophage des pleureuses,
Fata Morgana, 2000.

Dense : journal de Saint-Nazaire,
MEET, 2001.

Amer savoir,
Actes Sud, 2002.

La Pomme,
Actes Sud, 2004.

D'autres chemins,
Actes Sud, 2008.

D'une bibliothèque l'autre,
Bleu autour, 2008.

Encyclopédie privée,
Actes Sud, 2011.

Le Facteur d'Üsküdar,
Bleu autour, 2011.

Route serpentine,
Actes Sud, 2014.

La Mort de Geronimo,
Galaade, 2014.

Pour en savoir plus sur **Enis Batur** ou *La Maison aux livres*, n'hésitez pas à
vous rendre sur notre site **www.zulma.fr**.

OceanofPDF.com

CATALOGUE NUMÉRIQUE DES ÉDITIONS ZULMA

Dernières parutions

ZULMA ESSAIS

Tout un monde d'idées

Collection initiée par Néhémy Pierre-Dahomey

KATE CRAWFORD

Contre-atlas de l'intelligence artificielle

Les coûts politiques, sociaux et environnementaux de l'IA

traduit de l'anglais (Australie)

par Laurent Bury

ANGELA DAVIS

Femmes, race et classe

traduit de l'anglais

par Dominique Taffin-Jouhaud

SREĆKO HORVAT

La Poésie du futur

Manifeste pour un mouvement

de libération mondial
traduit de l'anglais
par Laurent Bury

PANKAJ MISHRA
L'Âge de la colère :
Une histoire du présent
traduit de l'anglais
par Dominique Vitalyos

TIMOTHY MORTON
La Pensée écologique
Être écologique
traduits de l'anglais
par Cécile Wajsbrot

MICHAEL SFARD
Le mur et la porte :
Israël, Palestine, 50 ans de bataille
judiciaire pour les droits de l'homme
traduit de l'anglais
par Bee Formentelli

TIFFANY WATT SMITH
Le Dictionnaire des émotions :
Ou comment cultiver son intelligence émotionnelle
traduit de l'anglais
par Frederick Bronsen

SHOSHANA ZUBOFF
L'Âge du capitalisme de surveillance
traduit de l'anglais
par Bee Formentelli
et Anne-Sylvie Homassel

Littérature

ANJANA APPACHANA
L'Année des secrets
traduit de l'anglais (Inde)
par Catherine Richard

Le fantôme de la barsati
traduit de l'anglais (Inde)
par Alain Porte

BIBHOUTI BHOUSHAN BANERJI
De la forêt
traduit du bengali (Inde)
Par France Bhattacharya

ABDELAZIZ BARAKA SAKIN
La Princesse de Zanzibar
Le Messie du Darfour
Les Jango
traduits de l'arabe (Soudan)
par Xavier Luffin

VANESSA BARBARA
Les Nuits de laitue
traduit du portugais (Brésil)
par Dominique Nédellec

BENNY BARBASH
Little Big Bang
Monsieur Sapiro
My First Sony
traduits de l'hébreu
par Dominique Rotermund

La vie en cinquante minutes
traduit de l'hébreu
par Rosie Pinhas-Delpuech

VAIKOM MUHAMMAD BASHEER
Grand-père avait un éléphant
La Lettre d'amour
traduits du malayalam (Inde)
par Dominique Vitalyos

BERGSVEINN BIRGISSON
La Lettre à Helga
traduit de l'islandais
par Catherine Eyjólfsson

SOFFÍA BJARNADÓTTIR

J'ai toujours ton cœur avec moi

traduit de l'islandais

par Jean-Christophe Salaün

JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS

Ce qu'ici-bas nous sommes

Dans l'épaisseur de la chair

Là où les tigres sont chez eux

L'Échiquier de Saint-Louis

L'Île du Point Némó

Le Rituel des dunes

GERD BRANTENBERG

Les Filles d'Égalie

traduit du norvégien

par Jean-Baptiste Coursaud

GEORGES-OLIVIER CHÂTEAUREYNAUD

Zinzolins et nacarats

CHANTAL CREUSOT

Mai en automne

RENÉ DEPESTRE

Popa Singer

BOUBACAR BORIS DIOP
Murambi, le livre des ossements

EUN HEE-KYUNG
Les Beaux Amants
traduit du coréen
par Lee Hye-young et Pierrick Micottis

MARCIAL GALA
Appelez-moi Cassandre
traduit de l'espagnol (Cuba)
par François-Michel Durazzo

PASCAL GARNIER
Cartons
Comment va la douleur ?
Le Grand Loin
Les Hauts du Bas
Lune captive dans un œil mort
La Place du mort
La Solution Esquimaux
La Théorie du panda
Trop près du bord

EINAR MÁR GUÐMUNDSSON
Les Rois d'Islande
Un été norvégien
traduits de l'islandais

par Éric Boury

GUNNAR GUNNARSSON

Le Berger de l'Avent

traduit de l'islandais

par Gérard Lemarquis et María S. Gunnarsdóttir

HUBERT HADDAD

Casting sauvage

La Cène

Corps désirable

Géométrie d'un rêve

L'Invention du diable

Mā

Meurtre sur l'île des marins fidèles

Opium Poppy

Palestine

Le Peintre d'éventail

Premières neiges sur Pondichéry

La Sirène d'Isé

Théorie de la vilaine petite fille

Un rêve de glace

L'Univers

Un monstre et un chaos

ALYSON HAGY

Les Sœurs de Blackwater

traduit de l'anglais (États-Unis)

par David Fauquemberg

HAN KANG

Les Chiens au soleil couchant

traduit du coréen sous la direction
de Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

ZORA NEALE HURSTON

Mais leurs yeux dardaient sur Dieu

traduit de l'anglais (États-Unis)

par Sika Fakambi

HWANG SOK-YONG

Shim Chong, fille vendue

traduit du coréen

par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

SHIH-LI KOW

La Somme de nos folies

traduit de l'anglais (Malaisie)

par Frédéric Grellier

KOFFI KWAHULÉ

Nouvel an chinois

GERT LEDIG

Sous les bombes

traduit de l'allemand

par Cécile Wajsbrot

LEE SEUNG-U

La vie rêvée des plantes

traduit du coréen

par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

ANDRI SNAER MAGNASON

LoveStar

traduit de l'islandais

par Eric Boury

MARCUS MALTE

Aires

Le Garçon

Garden of love

Musher

La Part des chiens

Qui se souviendra de Phily-Jo ?

PABLO MARTÍN SÁNCHEZ

L'anarchiste qui s'appelait comme moi

traduit de l'espagnol

par Jean-Marie Saint-Lu

MEDORUMA SHUN

Les Pleurs du vent

traduit du japonais

par Corinne Quentin

KEI MILLER

L'authentique Pearline Portious

traduit de l'anglais (Jamaïque)

par Nathalie Carré

DANIEL MORVAN

Lucia Antonia, funambule

R. K. NARAYAN

Le Guide et la Danseuse

traduit de l'anglais (Inde)

par Anne-Cécile Padoux

Le Magicien de la finance

traduit de l'anglais (Inde)

par Dominique Vitalyos

AUÐUR AVA ÓLAFSDÓTTIR

L'Embellie

L'Exception

Ör

Rosa candida

Le rouge vif de la rhubarbe

traduits de l'islandais

par Catherine Eyjólfsson

Miss Islande

La vérité sur la lumière
traduits de l'islandais
par Éric Boury

MAKENZY ORCEL
L'Ombre animale

NII AYIKWEI PARKES
Notre quelque part
traduit de l'anglais (Ghana)
par Sika Fakambi

EDUARDO ANTONIO PARRA
El Edén
traduit de l'espagnol (Mexique)
par François-Michel Durazzo

GORAN PETROVIĆ
Soixante-neuf tiroirs
traduit du serbe
par Gojko Lukić

RICARDO PIGLIA
Argent brûlé
traduit de l'espagnol (Argentine)
par François-Michel Durazzo

ZOYÂ PIRZÂD

L'Appartement
C'est moi qui éteins les lumières
On s'y fera
Un jour avant Pâques
traduits du persan (Iran)
par Christophe Balaÿ

RĂZVAN RĂDULESCU
Théodose le Petit
La Vie et les Agissements d'Ilie Cazane
traduits du roumain
par Philippe Loubière

JOCA REINERS TERRON
La Mort et le Météore
Traduit du portugais (Brésil)
par Dominique Nédellec

JOACHIM SCHNERF
Cette nuit

ENRIQUE SERPA
Contrebande
traduit de l'espagnol (Cuba)
par Claude Fell

RABINDRANATH TAGORE
Chârulatâ

Kumudini
Quatre chapitres
traduits du bengali (Inde)
par France Bhattacharya

Marcel THEROUX
Au nord du monde
traduit de l'anglais
par Stéphane Roques

INGRID THOBOIS
Sollicciano

PRAMOEDYA ANANTA TOER
Le Monde des hommes – Buru Quartet I
Enfant de toutes les nations – Buru Quartet II
Une empreinte sur la terre – Buru Quartet III
La Maison de verre – Buru Quartet IV
traduits de l'indonésien
par Dominique Vitalyos

DAVID TOSCANA
L'Armée illuminée
El último lector
Un train pour Tula
traduits de l'espagnol (Mexique)
par François-Michel Durazzo

ROSA MARIA UNDA SOUKI
Ce que Frida m'a donné
traduit de l'espagnol (Venezuela)
par Margot Nguyen Béraud et l'auteure

LAURENCE VILAINE
La Géante

ABDOURAHMAN A. WABERI
La Divine Chanson

BENJAMIN WOOD
Le Complexe d'Eden Bellwether
traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Renaud Morin

S. X.
Les Portes de la Grande Muraille
traduit du chinois
par Emmanuelle Péchenart

ZHANG YUERAN
Le Clou
traduit du chinois
par Dominique Magny-Roux

L'Hôtel du Cygne
traduit du chinois

par Lucie Modde

Les Kâma-sûtra
suivis de *l'Anangaranga*
traduit du sanskrit par Jean Papin

Apulée #1 – Galaxies identitaires
revue de littérature et de réflexion

Si vous désirez en savoir davantage sur le catalogue numérique des éditions
Zulma n'hésitez pas à vous rendre sur **notre site**.

OceanofPDF.com

CATALOGUE
DES ÉDITIONS ZULMA

Dernières parutions

ZULMA ESSAIS
Tout un monde d'idées

Collection initiée par Néhémy Pierre-Dahomey

KATE CRAWFORD
Contre-atlas de l'intelligence artificielle
Les coûts politiques, sociaux et environnementaux de l'IA
traduit de l'anglais (Australie)
par Laurent Bury

ANGELA DAVIS
Femmes, race et classe
traduit de l'anglais
par Dominique Taffin-Jouhaud

SREĆKO HORVAT
La Poésie du futur

*Manifeste pour un mouvement
de libération mondial*
traduit de l'anglais
par Laurent Bury

PANKAJ MISHRA
L'Âge de la colère
Une histoire du présent
traduit de l'anglais
par Dominique Vitalyos

TIMOTHY MORTON
La Pensée écologique
Être écologique
traduits de l'anglais
par Cécile Wajsbrot

MICHAEL SFARD
Le mur et la porte
Israël, Palestine, 50 ans de bataille
judiciaire pour les droits de l'homme
traduit de l'anglais
par Bee Formentelli

TIFFANY WATT SMITH
Le Dictionnaire des émotions :
Ou comment cultiver son intelligence émotionnelle
traduit de l'anglais

par Frederick Bronsen

SHOSHANA ZUBOFF

L'Âge du capitalisme de surveillance

traduit de l'anglais

par Bee Formentelli

et Anne-Sylvie Homassel

Littérature

JACQUES STEPHEN ALEXIS

L'étoile Absinthe

AMBAI

De haute lutte

traduit du tamoul (Inde)

par Dominique Vitalyos et Krishna Nagarathinam

BIBHOUTI BHOUSHAN BANERJI

De la forêt

traduit du bengali (Inde)

Par France Bhattacharya

ABDELAZIZ BARAKA SAKIN

La Princesse de Zanzibar

Le Messie du Darfour

Les Jango

traduits de l'arabe (Soudan)

par Xavier Luffin

VANESSA BARBARA

Les Nuits de laitue

traduit du portugais (Brésil)

par Dominique Nédellec

BENNY BARBASH

Little Big Bang

Monsieur Sapiro

My First Sony

traduits de l'hébreu

par Dominique Rotermund

La vie en cinquante minutes

traduit de l'hébreu

par Rosie Pinhas-Delpuech

A. IGONI BARRETT

Love is Power, ou quelque chose comme ça

traduit de l'anglais (Nigéria)

par Sika Fakambi

VAIKOM MUHAMMAD BASHEER

Grand-père avait un éléphant

Les Murs et autres histoires (d'amour)

Le Talisman

traduits du malayalam (Inde)

par Dominique Vitalyos

DOMINIQUE BATRAVILLE

L'Ange de charbon

BERGSVEINN BIRGISSON

La Lettre à Helga

traduit de l'islandais

par Catherine Eyjólfsson

SOFFÍA BJARNADÓTTIR

J'ai toujours ton cœur avec moi

traduit de l'islandais

par Jean-Christophe Salaün

JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS

Ce qu'ici-bas nous sommes

Dans l'épaisseur de la chair

La Mémoire de riz

La Montagne de minuit

Là où les tigres sont chez eux

L'Île du Point Némó

Le Rituel des dunes

GERD BRANTENBERG

Les Filles d'Égalie

traduit du norvégien

par Jean-Baptiste Coursaud

EILEEN CHANG
Deux brûle-parfums
Love in a Fallen City
traduits du chinois
par Emmanuelle Péchenart

CHANTAL CREUSOT
Mai en automne

RENÉ DEPESTRE
Popa Singer

BOUBACAR BORIS DIOP
Murambi, le livre des ossements

MARCIAL GALA
Appelez-moi Cassandre
traduit de l'espagnol (Cuba)
par François-Michel Durazzo

PASCAL GARNIER
L'A26
Cartons
Comment va la douleur ?
Le Grand Loin
Les Hauts du Bas

Les Insulaires et autres romans (noirs)

Lune captive dans un œil mort

Nul n'est à l'abri du succès

La Solution Esquimau

La Théorie du panda

EINAR MÁR GUÐMUNDSSON

Les Rois d'Islande

Un été norvégien

traduit de l'islandais

par Éric Boury

GUNNAR GUNNARSSON

Le Berger de l'Avent

traduit de l'islandais

par Gérard Lemarquis et María S. Gunnarsdóttir

HUBERT HADDAD

Casting sauvage

La Cène

La Condition magique

Corps désirable

Géométrie d'un rêve

Les Haïkus du peintre d'éventail

L'Invention du diable

Mā

Le Nouveau Magasin d'écriture

Le Nouveau Nouveau Magasin d'écriture

Nouvelles du jour et de la nuit
Oholiba des songes
Opium Poppy
Palestine
Le Peintre d'éventail
Premières neiges sur Pondichéry
La Sirène d'Isé
Théorie de la vilaine petite fille
Un rêve de glace
L'Univers
Un monstre et un chaos
Vent printanier

ALYSON HAGY
Les Sœurs de Blackwater
traduit de l'anglais (États-Unis)
par David Fauquemberg

ZORA NEALE HURSTON
Mais leurs yeux dardaient sur Dieu
traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sika Fakambi

HWANG SOK-YONG
Le Vieux Jardin
traduit du coréen
par Jeong Eun-Jin et Jacques Batilliot

Monsieur Han

Shim Chong, fille vendue
traduits du coréen
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

YITSKHOK KATZENELSON
Le Chant du peuple juif assassiné
traduit du yiddish
par Batia Baum et présenté par Rachel Ertel

SHIH-LI KOW
La Somme de nos folies
traduit de l'anglais (Malaisie)
par Frédéric Grellier

KOFFI KWAHULÉ
Nouvel an chinois

ANDRI SNAER MAGNASON
LoveStar
traduit de l'islandais
par Éric Boury

MARCUS MALTE
Aires
Fannie et Freddie
Le Garçon
Garden of love
Intérieur nord

La Part des chiens
Qui se souviendra de Phily-Jo ?
Toute la nuit devant nous

PABLO MARTÍN SÁNCHEZ
L'anarchiste qui s'appelait comme moi
traduit de l'espagnol
par Jean-Marie Saint-Lu

MEDORUMA SHUN
L'âme de Kôtarô contemplait la mer
traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako,
Véronique Perrin et Corinne Quentin

Les Pleurs du vent
traduit du japonais
par Corinne Quentin

KEI MILLER
L'authentique Pearline Portious
By the rivers of Babylon
traduits de l'anglais (Jamaïque)
par Nathalie Carré

DANIEL MORVAN
Lucia Antonia, funambule

R. K. NARAYAN

Le Guide et la Danseuse
Dans la chambre obscure
traduits de l'anglais (Inde)
par Anne-Cécile Padoux

Le Magicien de la finance
traduit de l'anglais (Inde)
par Dominique Vitalyos

JAMES NOËL
Belle merveille

AUÐUR AVA ÓLAFSDÓTTIR

Rosa candida
L'Embellie
L'Exception
Le rouge vif de la rhubarbe
Ör

traduits de l'islandais
par Catherine Eyjólfsson

Miss Islande
La vérité sur la lumière
traduits de l'islandais
par Éric Boury

MAKENZY ORCEL
Les Immortelles
L'Ombre animale

Maître-Minuit

MIQUEL DE PALOL

Le Jardin des Sept Crépuscules

Le Testament d'Alceste

traduits du catalan

par François-Michel Durazzo

NII AYIKWEI PARKES

Notre quelque part

traduit de l'anglais (Ghana)

par Sika Fakambi

EDUARDO ANTONIO PARRA

El Edén

traduit de l'espagnol (Mexique)

par François-Michel Durazzo

GORAN PETROVIĆ

Soixante-neuf tiroirs

traduit du serbe

par Gojko Lukić

SERGE PEY

La Boîte aux lettres du cimetière

Le Trésor de la guerre d'Espagne

RICARDO PIGLIA

Argent brûlé

La Ville absente

traduits de l'espagnol (Argentine)

par François-Michel Durazzo

ZOYÂ PIRZÂD

C'est moi qui éteins les lumières

Comme tous les après-midi

Le Goût âpre des kakis

Un jour avant Pâques

On s'y fera

traduits du persan (Iran)

par Christophe Balaÿ

RĂZVAN RĂDULESCU

Théodose le Petit

La Vie et les Agissements d'Ilie Cazane

traduits du roumain

par Philippe Loubière

JOCA REINERS TERRON

La Mort et le Météore

Traduit du portugais (Brésil)

par Dominique Nédellec

MAYRA SANTOS-FEBRES

Sirena Selena

La Maîtresse de Carlos Gardel
traduits de l'espagnol (Porto Rico)
par François-Michel Durazzo

JOACHIM SCHNERF
Cette nuit

ENRIQUE SERPA
Contrebande
traduit de l'espagnol (Cuba)
par Claude Fell

RABINDRANATH TAGORE
Châruletâ
Quatre chapitres
Kumudini
traduits du bengali (Inde)
par France Bhattacharya

Kabuliwallah
traduit du bengali (Inde)
par Bee Formentelli

Marcel THEROUX
Au nord du monde
traduit de l'anglais
par Stéphane Roques

INGRID THOBOIS

Sollicciano

PRAMOEDYA ANANTA TOER

Le Monde des hommes – Buru Quartet I

Enfant de toutes les nations – Buru Quartet II

Une empreinte sur la terre – Buru Quartet III

La Maison de verre – Buru Quartet IV

traduits de l'indonésien

par Dominique Vitalyos

DAVID TOSCANA

L'Armée illuminée

El último lector

Un train pour Tula

traduits de l'espagnol (Mexique)

par François-Michel Durazzo

ROSA MARIA UNDA SOUKI

Ce que Frida m'a donné

traduit de l'espagnol (Venezuela)

par Margot Nguyen Béraud et l'auteure

LAURENCE VILAINE

La Géante

ABDOURAHMAN A. WABERI

La Divine Chanson

PAUL WENZ

L'Écharde

BENJAMIN WOOD

Le Complexe d'Eden Bellwether

traduit de l'anglais (Royaume-Uni)

par Renaud Morin

S. X.

Les Portes de la Grande Muraille

traduit du chinois

par Emmanuelle Péchenart

ZHANG YUERAN

Le Clou

traduit du chinois

par Dominique Magny-Roux

L'Hôtel du Cygne

traduit du chinois

par Lucie Modde

Snapshots – Nouvelles voix du Caine Prize

traduit de l'anglais par Sika Fakambi

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma ou être régulièrement informé de nos parutions, n'hésitez pas à nous écrire ou à consulter notre site.

www.zulma.fr

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Présentation de *La Maison aux livres*

Présentation d'Enis Batur

Présentation des éditions Zulma

Page de copyright

La Maison aux livres

À propos du traducteur

Du même auteur

Le catalogue numérique des éditions Zulma

Le catalogue des éditions Zulma (dernières parutions)

OceanofPDF.com